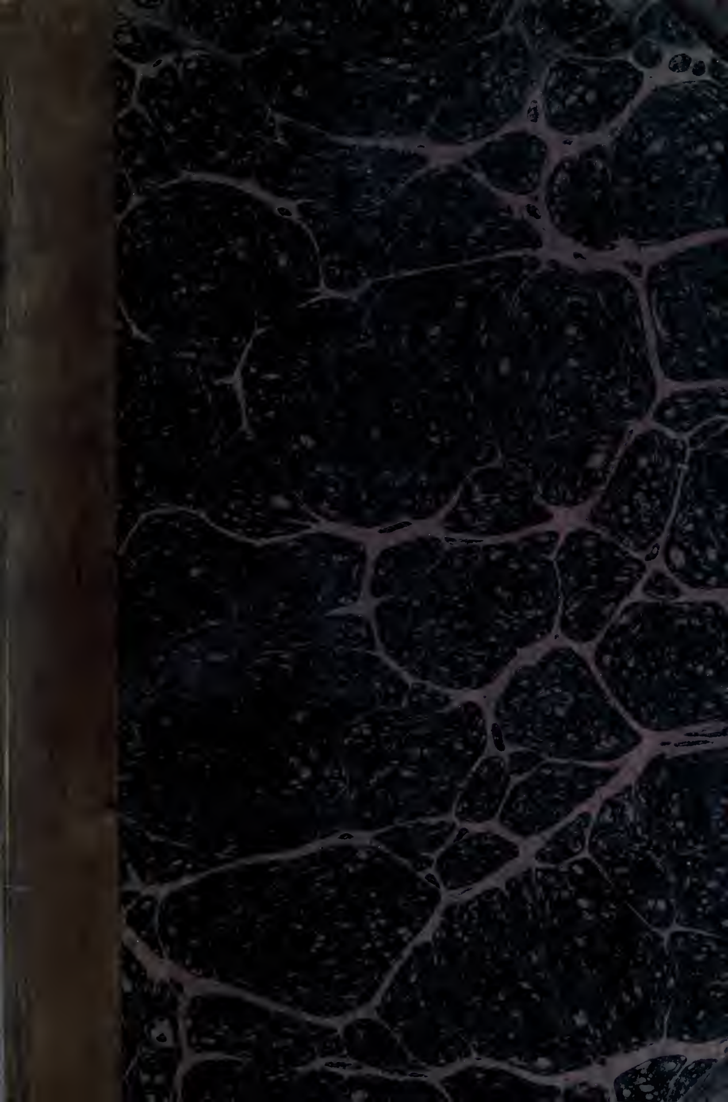



2060

MÉDÉRINE.

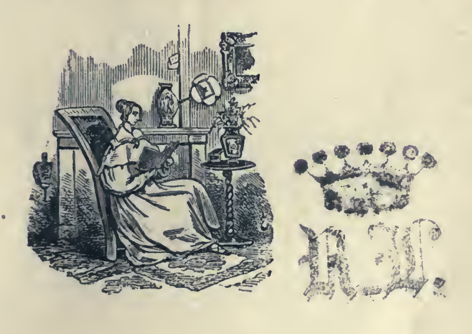
TOME SECOND.

MÉDÉRINE.

PAR

Madame Ancelot.

TOME SECOND.

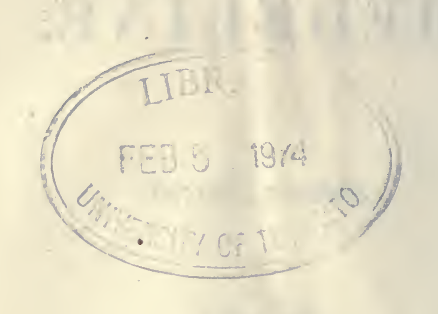


BRUXELLES ET LEIPZIG.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1843


LIBR
FEB 5 1974

FRANCESCA.

I

A Paris, les communications continuelles entre tous les rangs de la société, établissent, en dépit de la naissance et de la fortune, une communauté d'idées qui ôte l'originalité aux individus, et détruit les différences trop sensibles entre les classes. La population de cette grande ville, si agitée depuis un demi-siècle, est une espèce de tout, lié par des fils imperceptibles, dont les nuances sont infinies et insaisissables; personne ne pourrait dire au juste où une classe finit, où une autre commence; et si les différences sont immenses en regardant aux deux extrémités de l'échelle sociale, les degrés par lesquels on monte sont si nombreux et si effacés,

qu'on serait bien embarrassé d'assigner leur véritable place. L'enfant qui est né dans l'arrière-boutique de la rue Saint-Denis, et celui qui a fait son entrée dans le monde, au rez-de-chaussée imposant d'un hôtel de la rue de Varennes, ne grandiront pas sans que plusieurs des idées philosophiques qui ont occupé les esprits éclairés du XVIIIe siècle, et des idées politiques qui ont troublé le monde depuis quarante ans, se soient placées dans leurs jeunes intelligences, et soient devenues aussi familières à leur pensée que les mots de la langue qu'ils apprennent sans étude et sans réflexion. Mais il n'en est pas de même dans les provinces : indépendamment du caractère particulier dont elles conservent encore des traces, chacune d'elles se compose d'éléments très-distincts, que le temps et les révolutions n'ont point encore réunis. En dépit de la république, de l'empire, de la révolution de juillet, des préfets, du jury, des élections, etc., etc., la plus grande partie des familles nobles de certaines provinces a gardé intacts les idées aristocratiques, les principes religieux, et toutes les habitudes qui en sont la suite. L'enfant qui arrive dans la noble famille les reçoit comme une précieuse part de son héritage, on veille avec soin à ce qu'il n'en perde rien : un précepteur est chargé d'empêcher que ces principes et ces idées ne s'évaporent dans les distractions des études ; il en répond, et son intérêt répond de lui. Ainsi, entre les idées de quelques-unes des familles nobles de province, et

les idées généralement reçues dans un salon de la capitale, il y a un siècle de distance : et quand l'enfant, devenu homme, sort de tutelle, et se présente dans ce monde de Paris, auquel il est resté étranger, il faut que sa jeune imagination, ainsi comprimée et égarée, fasse à elle seule, et par sa propre force, tout le chemin qu'a parcouru l'esprit humain pendant un siècle de polémique, sous peine de se trouver d'un autre temps que ses contemporains, et de leur paraître à la fois odieux et ridicule.

Hermann de Montigny fut élevé de la sorte par une mère peu éclairée, dans un château qui ne vit jamais que le précepteur de l'enfant, le curé du village et quelques vieilles parentes, dont toutes les idées et toute l'instruction consistaient dans la connaissance exacte des familles nobles de la province, où la leur tenait le premier rang. Hermann n'apprit donc, en grandissant, que l'importance de son ancienne maison; on y joignit les principes sévères, et surtout les pratiques d'une religion devenue, en passant par des esprits étroits, tout intolérante et puérile, et, à dix-huit ans, le jeune comte n'avait jamais arrêté son esprit sur la coupable idée qu'il y eût des êtres osant discuter la légitimité divine de la religion catholique, et la ligitimité terrestre de la noblesse héréditaire. C'est à cet âge qu'il perdit sa mère; et, libre désormais de sa personne, comme de sa fortune, qu'on crut pouvoir lui abandonner avant l'époque où il devait

forcément la posséder, Hermann vint à Paris ; c'était au commencement de l'empire. La solitude du château de sa mère et sa complexion naturelle lui donnaient une excessive timidité : ce fut donc avec la réserve la plus silencieuse qu'il parcourut différents salons, assista à quelques fêtes, à un certain nombre de dîners dans la bonne compagnie, et à plusieurs déjeuners dans la mauvaise. On remarqua bien un peu son embarras et sa froideur ; mais son âge l'excusait, et personne ne devina l'étonnement sans pareil qu'il cachait avec le plus grand soin, pour éviter ce reproche qui l'eût fait frissonner : *c'est un provincial !*

Ses idées étaient telles que les conversations les plus ordinaires, la vie des gens les plus honnêtes lui eussent paru criminelles ; et quand il se trouva dans ces réunions où toutes les questions religieuses, morales, politiques et sociales, sont chaque jour discutées, alors, effrayé, tremblant, il crut que le ciel allait lancer la foudre ; que les autres hommes allaient fuir avec horreur ces raisonneurs audacieux ; que la loi devait atteindre leurs imprudentes déclamations, ou le mépris en faire justice... — Mais le ciel ne tonna point ; mais la foule se pressa pour écouter leur parole éloquente ou leurs mordantes critiques ; car leur esprit aventureux et piquant amenait la gaieté dans ces assemblées, et la foule ne s'éloigne que du malheur ou de l'ennui : mais la loi ne pensait point à frapper ; et le mépris s'arrêtait à la porte du pauvre, et n'osait approcher

de leurs riches demeures... Hermann se dit : On m'a trompé ! Alors, ne pouvant, dans ce qu'on lui avait enseigné, distinguer ce qui était erreur ou vérité, préjugé ou principe, délicatesse ou niaiserie, justice ou duperie ; dans l'embarras du choix, il se défit du tout.

Le cœur de l'homme ne peut se passer de but, de centre où viennent aboutir ses idées, ses projets, ses espérances : quand ses raisonnements sont parvenus à détruire les croyances religieuses, et avec elles les principes et les devoirs, il éprouve un insurmontable besoin de rattacher à une base quelconque les actions de sa vie. L'esprit droit prend pour règle le sentiment inné de la justice ; l'âme tendre se laisse aller à l'idée que la bonté suffit à la diriger ; l'intelligence étroite qui n'est pas entraînée par un bon cœur ne voit rien au delà de l'intérêt.

Il y avait du génie dans l'égoïste qui a osé dire : *Plus on fait pour les autres, plus on fait pour soi.* — L'égoïste vulgaire pense : *Rien que pour moi seul.*

Un jour deux jeunes gens causaient ainsi dans un élégant appartement de la rue du Mont-Blanc.

— En vérité, Hermann, je ne vous comprends pas, et vous êtes bien l'être le plus singulier que je connaisse.

Ces mots étaient dits par un jeune homme d'une figure franche et ouverte qui se levait avec un léger mouvement d'impatience du fauteuil où il était

assis près d'Hermann de Montigny. Celui-ci parut surpris et mécontent.

— Singulier! et en quoi s'il vous plaît, George?

— En quoi? en tout! Voilà six ans que nous nous connaissons, et moi, à qui il suffit ordinairement de six jours pour faire un ami intime, je n'ai pas obtenu de vous la moindre confidence.

— Si je n'ai rien à confier?

— Ceci est trop fort. — Vous êtes arrivé à Paris à dix-huit ans. Je suis le premier qui vous ait accueilli : je vous ai mené dans ma famille au faubourg Saint-Germain, chez mes amis à la Chaussée-d'Antin. Vous avez voulu danser à un bal royaliste, assister à une réunion républicaine, et faire un tour dans les salons des Tuileries un jour de fête, je vous ai mené partout. Depuis six ans nous nous voyons deux ou trois fois par semaine, et... je ne connais rien de vos opinions politiques; j'ignore tous vos projets; je ne sais pas une seule de vos bonnes fortunes!... Enfin vous ne m'avez pas dit encore une seule fois : Je suis amoureux.

— En revanche, George, vous venez de me le dire au moins pour la dixième.

— C'est cela! quand je veux vous questionner sur ce qui vous regarde, vous trouvez toujours moyen de m'interrompre pour me parler de moi!... Mais il n'en sera pas ainsi aujourd'hui; apprêtez-vous à me répondre : je ne sors pas d'ici que je ne sache à quoi m'en tenir.

En disant cela, George s'assit de nouveau, avec

un air bien décidé à ne pas quitter la place avant d'avoir satisfait sa curiosité.

— Allons, je vois qu'il faut me résigner à subir un interrogatoire, reprit Hermann en riant, mais sans embarras, sûr qu'il était de ne pas laisser échapper un mot de plus qu'il n'avait résolu d'en prononcer.

— Vous serez bien obligé de dire la vérité cette fois, ajouta George avec une expression de joie.

Le visage d'Hermann répondit par un demi-sourire d'une inexprimable malice, qui eût donné à son ami de vraies inquiétudes sur le dessein qu'il formait d'obtenir une confidence, si George n'eût été, dans ce moment, trop préoccupé par l'objet des questions projetées, pour faire attention à ce sourire.

— Vous pensez à vous marier, Hermann?

Un grand éclat de rire fut la seule réponse qu'il obtint.

— Ne dirait-on pas qu'il y a de la folie à faire une pareille supposition? Vous n'avez que vingt-quatre ans, il est vrai; mais, autant qu'on peut juger des projets particuliers de quelqu'un d'après ses idées générales, je puis bien présumer que votre désir n'est pas de rester garçon, et même que vous comptez vous marier très-jeune. Le mariage, dites-vous, n'est qu'une affaire qu'il faut tâcher de rendre aussi bonne que possible. C'est donc avec tous ses avantages qu'on doit la tenter, afin d'avoir plus de chances de succès; et vous ajoutez souvent

qu'il faut arranger sa situation et sa fortune le plus tôt qu'on peut, afin d'en jouir le plus longtemps possible; car vous avez un certain nombre de maximes générales qui sont toutes bien entendues dans votre intérêt, Hermann.

Hermann rougit légèrement. — Ah ! vous pensez cela, dit-il en s'efforçant de rire.

George reprit : Votre intention est-elle réellement d'épouser mademoiselle Louise de Melcourt ?

— Cela ne justifierait guère l'opinion que vous semblez avoir de mon discernement dans ce qui a rapport à mes intérêts. Madame de Melcourt n'a qu'une médiocre fortune et deux filles à marier.

— Mais enfin, vous paraissez depuis quelques mois vous occuper particulièrement de l'aînée. Elle rougit quand vous entrez ; et hier, après votre départ du bal, elle est devenue tout à coup sérieuse, s'est plainte de la fatigue et n'a pas voulu danser. Ces dames sont vos parentes; elles occupent un rang distingué dans le monde, jouissent d'une considération méritée. Vous n'êtes point de ces étourdis qui agissent sans réflexion : vous voulez donc épouser mademoiselle de Melcourt, puisque vous vous en faites aimer ?

Hermann parut contrarié. Il réfléchit un moment et répondit : Mademoiselle de Melcourt n'a jamais rougi quand j'entrais; elle était sûrement fatiguée quand elle a jugé à propos de ne plus danser, et vous conviendrez, George, que cette réserve dont vous avez presque l'air de me faire un reproche, est au

contraire une qualité essentielle, puisque de ma confiante amitié pour une parente, vous en concluez que je veux me marier ; et de ce que la danse l'a ennuyée, vous supposez qu'elle a une passion pour moi!... Certes, je deviendrais à vos yeux l'homme le plus fat du monde, si je m'avisais de tirer une conclusion semblable de preuves aussi peu convaincantes.

— La rougeur qui vient malgré elle au front d'une femme, reprit George, une larme qu'elle retient en vain, et qui s'échappe entre les doigts qui veulent l'essuyer furtivement, le léger mouvement de lèvres qui se contractent en essayant de sourire, prouvent plus de passion, Hermann, que tous les serments, toutes les protestations qu'on a quelquefois la bonté de nous prodiguer... Pour moi, je n'ai jamais cru à l'amour d'une femme que quand je l'ai deviné avant qu'elle le sût elle-même.

— Votre perspicacité n'a-t-elle jamais été en défaut? dit gaiement Hermann.

— Il ne s'agit pas de cela : voyons, Hermann, allons au fait. Voulez-vous ou ne voulez-vous pas épouser mademoiselle de Melcourt?

George croyait qu'une question aussi directe ne laissait pas la possibilité d'échapper à une réponse précise : il regardait son ami, dont la figure impassible prit une légère teinte d'ironie en disant : Mais vous, qui vous piquez de franchise, et me reprochez mon peu de confiance, ne pourriez-vous pas me dire quel grand intérêt vous occupe en ce

moment? Ne suis-je pas en droit de vous supposer les sentiments que vous me prêtez? et ne seriez-vous pas un amoureux de Louise?

— Non... répondit George simplement.

— De sa sœur Éléonore peut-être? reprit Hermann.

— Non plus...

— Alors quel intérêt avez-vous à savoir...

George s'était levé, et marchait dans la chambre pour échapper aux regards perçants d'Hermann, et leur dérober un visible embarras.

— Vous voyez bien, George, que ce n'est pas moi qui ai un secret.

— Si cela était, reprit vivement George, si j'avais placé mes espérances dans un sentiment... dont vous vous moquez, serait-il étonnant que je voulusse soustraire à vos sarcasmes et à vos plaisanteries le rêve sur lequel reposerait tout le bonheur de ma vie?... Il n'en est pas de même de vous: c'est un confident heureux de vous avoir pour complice, que vous trouveriez en moi... car nous ne sommes pas, nous ne pouvons pas être rivaux... Ne plaçons-nous pas toujours nos désirs, nos projets, nos idées sur des objets constamment opposés? Et, pour ne parler que du mariage, quand vous disiez que la fortune seule devait décider, n'ai-je pas cent fois répété qu'elle n'entrerait jamais pour rien dans ma décision?

— Vous êtes fait pour être un héros de roman. Eh bien! George... me voici prêt à écouter le

vôtre... en êtes-vous au premier ou au quatrième volume ?

— Adieu, Hermann, dit brusquement George.

— Vous m'en voulez ?

— Pas plus que je n'en voudrais à un étranger de ne pas comprendre quand je m'exprime dans une langue qui n'est pas la sienne.

En disant ces mots, George sortit précipitamment... laissant Hermann un peu surpris... Mais après quelques minutes de réflexion, on aurait pu l'entendre murmurer ces mots : « Non... il est impossible qu'il ait aucune idée. » Puis, prenant son chapeau, il se rendit à la Bourse, où son agent de change avait dû mystérieusement, et sous un nom supposé, faire pour lui une spéculation assez importante. Mais une nouvelle imprévue avait dérangé toutes ses combinaisons : Hermann avait perdu dans la matinée un quart de sa fortune. — Il ne laissa paraître ni colère ni chagrin devant les gens qu'il vit pendant le reste de la journée : il eût pu trahir son secret... Il lui importait qu'on l'ignorât. « Que ceci soit une leçon, répétait-il; *ne livrons dorénavant rien au hasard.* »

Au moment où il rentrait le soir fort tard chez lui, triste, agité et de mauvaise humeur, on lui remit une lettre.

Elle était de George de Senancourt, et conçue en ces termes :

« Savez-vous, mon cher Hermann, que je suis

« retourné chez vous deux fois dans la journée?
« J'avais besoin de m'assurer que vous n'étiez point
« fâché de ma mauvaise humeur de ce matin. —
« Je me suis aperçu que je tombais dans le défaut
« si commun d'exiger de ses amis les idées et le
« caractère qu'on a soi-même; de leur imposer le
« genre de bonheur que l'on choisirait, et de leur
« savoir mauvais gré des différences que la nature
« a mises entre leurs goûts et les nôtres... Vous
« voyez qu'au moins je sais reconnaître et avouer
« mes torts, et j'espère que, de nous deux, moi seul
« j'en garderai le souvenir.

« Oui, je voulais obtenir votre confidence, pour
« être en droit de vous faire la mienne. Il me sem-
« ble que si vous aviez pensé, comme je le croyais,
« à épouser mademoiselle de Melcourt, ce mariage,
« qui eût été une affaire de choix et d'affection,
« m'eût autorisé à vous demander votre appui pour
« obtenir sa charmante cousine *Francesca de Mé-*
« *rinville*... Le voilà, Hermann, ce nom qui repré-
« sente pour moi tout un avenir de bonheur et
« d'amour. — Et vous conviendrez qu'on peut se
« livrer à une délicieuse illusion en voyant une
« figure aussi capable de la faire naître. Il y a dans
« la grâce et dans le charme répandu sur toute la
« personne de mademoiselle de Mérinville quelque
« chose qui touche le cœur et plaît aux yeux : on
« l'admire et on l'aime en même temps.

« Je l'ai vue quatre ou cinq fois seulement; je
« lui ai peu parlé, et je n'en ai point été remarqué.

« Hermann, ne pourriez-vous me présenter chez « madame d'Herby, où je la rencontrerais chaque « semaine? — Il me faudrait la certitude de lui « plaire, avant d'adresser à sa famille une demande « qui, je l'espère, pourra convenir; mais je ne « veux Francesca que d'elle-même. Si elle ne voyait « pas le bonheur dans le lien qui nous unirait, « j'aurais le courage d'y renoncer, dussé-je regret- « ter toute ma vie le rêve qui, depuis six mois, a « rempli d'un délicieux espoir tous les instants de « mes journées.

« La vie retirée que mène madame de Mérinville « ne m'a pas laissé la possibilité de la voir comme « je le désirais, malgré toute la peine que je me « suis donnée pour y parvenir; et je me suis alors « décidé à confier à votre amitié tous mes projets, « toutes mes espérances... Mon ami, mon cher « Hermann, croyez que la plus vive reconnaissance « sera le prix de ce que vous ferez pour moi dans « cette occasion; c'est un dévouement de toute la « vie que vous trouverez dans le cœur de George : « pourrai-je m'acquitter envers celui à qui je de- « vrais Francesca. »

Hermann avança dédaigneusement la lèvre inférieure par un léger mouvement qui lui était familier; il jeta la lettre de George sur une console, et s'assit pour rêver à ses propres affaires... Mais son esprit incertain ne lui présentait en ce moment aucune idée fixe, aucun projet arrêté : le chagrin

d'une mauvaise spéculation, et l'ennui de l'incertitude se peignaient tour à tour sur sa figure fatiguée ; une agitation inquiète et pénible ne lui laissait pas l'espoir du sommeil... Il se leva, se promena en marchant à grands pas, se rassit, et finit par dire :

— Je ne dormirais pas... autant vaut répondre à sa lettre.

Il se mit à un secrétaire et écrivit.

« Je ne vous en veux pas, George. Comme vous le « dites très-bien, chacun a son caractère : je ne « vous dirai donc rien sur vos projets. Il faut lais- « ser à ses amis le droit de faire ce qui leur con- « vient. D'ailleurs, je ne voudrais pas empêcher « mademoiselle de Mérinville, qui est ma parente, « de faire un bon mariage, et, pour ce qui vous « regarde, comme vous placez votre bonheur dans « des idées qui ne sont celles de personne, il est « possible que vous soyez heureux avec cette jeune « fille, à laquelle j'avoue n'avoir pas fait, jusqu'à « présent, la moindre attention.

« Venez me prendre demain soir à neuf heures : « je vous présenterai à madame d'Herby, sa grand'- « mère, chez laquelle toutes les jeunes personnes « de la famille se réunissent le dimanche.

« A demain, ici.

« Hermann de Montigny. »

Après avoir plié cette lettre, Hermann la plaça

avec celle de George dans un tiroir du secrétaire, dont il prit la clef. Jamais un papier écrit, jamais une lettre qui lui était adressée, quelque insignifiante qu'elle pût être, ne restait sur le bureau d'Hermann. Il écrivait rarement; ses lettres étaient courtes, vagues et composées de phrases arrangées pour ne présenter que des idées générales : souvent même, au moment de les envoyer, se décidait-il à les jeter au feu, et à les remplacer par une visite.

Parfois, il citait ce mot d'un homme d'État :

« Avec quelques lignes de l'écriture du plus hon-
« nête homme, il est facile à un ministre habile de
« trouver moyen de le faire pendre. »

Hermann chercha enfin le repos dont il avait besoin, fatigué par des émotions qui n'étaient guère de son âge, et qui rappellent ce mot d'un électeur parisien :

— Oh ! mon ami, j'ai eu des peines cruelles, des peines de cœur, depuis que je ne t'ai vu !

— Quoi donc ? qu'as-tu perdu ?

— Trois termes du premier étage de ma maison, dont le locataire a trouvé moyen de déménager sans payer.

Le lendemain matin, quand le jour commençait à paraître et qu'Hermann, après plusieurs heures d'une pénible insomnie, venait à peine de s'endormir, le bruit que la porte de sa chambre fit en s'ouvrant brusquement, et son nom prononcé à haute voix par son domestique, le tirèrent violemment de son sommeil. Son premier mouvement fut

d'impatience; le second, tout aussi naturel et plus spontané, s'il est possible, fut de se jeter à bas du lit, et d'arracher une lettre des mains d'un homme qui suivait son domestique, en s'écriant :

— C'est toi, Joseph !

— Oui, monsieur le comte, répondit une espèce de paysan, en bottes de courrier, couvert de boue et de poussière, l'air harassé et satisfait en même temps, et que certes le domestique n'eût point, sans un ordre exprès, laissé pénétrer dans la chambre élégante de son maître.

— C'est moi... soixante heures à cheval, pas davantage, pour faire deux cent vingt lieues... C'est aller, cela! mais dix lieues de plus à faire, je restais en chemin : je suis moulu!... Lundi dernier, M. Gourby, le notaire de Beauchamp, me dit :

— Joseph, tiens-toi prêt à partir pour Paris d'un moment à l'autre : c'est pour monsieur le comte de Montigny; tu le connais bien : il a passé six mois ici l'année dernière. Il ne faudra pas perdre un instant; crève tes chevaux, si tu le veux, paye tout ce que l'on te demandera, mais arrive... Et me voilà! M. Gourby m'avait donné l'argent du voyage... mais si monsieur est content de mon zèle...

Hermann, en ce moment, avait fini de parcourir la lettre; il mit quelques louis dans la main de Joseph, ordonna à son domestique de le faire dîner et reposer, et ajouta :

— Quand tu ne te sentiras plus de la fatigue, Joseph, tu partiras, et tu remercieras bien M. Gourby.

— Monsieur le comte aura sans doute une réponse à me donner?

— Non... c'est inutile; j'écrirai plus tard... dans quelques jours.

Hermann resta seul, et sa physionomie eût été indéfinissable pour l'observateur le plus habile. La première lettre d'amour à laquelle on attache ce bonheur de toute la vie qu'on n'a point encore appris à voir fuir et reparaître mille fois, et qu'on croit saisir pour toujours; la première dépêche du ministre qui vous annonce qu'on rend à vos signalés services une justice éclatante qu'on attendit vingt ans, et pour laquelle on risqua vingt fois sa vie, n'ont jamais produit de plus vives impressions : pourtant il se mêle à cette joie une sorte d'embarras, d'hésitation et d'inquiétude. Hermann agite vivement sa belle tête, dont les traits délicats et gracieux expriment je ne sais quelle souffrance involontaire; il passe sa main sur son front, comme pour en chasser une importune idée, et, avec ce mouvement de dédain qui lui est devenu habituel, ses lèvres laissent échapper ces mots : « Qui n'en ferait autant à ma place? »

Ce jour-là même Hermann se rendit au Marais, dans la modeste demeure habitée par madame de Mérinville et sa fille, la douce et jolie Francesca.

Madame de Mérinville était la sœur cadette de madame de Melcourt, toutes deux étant filles de madame d'Herby, veuve d'un président au parlement de Paris.

Madame de Melcourt avait été mariée à un magistrat, et vivait. non loin de sa mère. dans cette aisance qui préserve en même temps de l'inquiétude et de l'envie. Comme sa mère, elle avait deux filles à aimer, deux projets pour sa vie, deux espérances pour sa vieillesse : Louise et Éléonore. Madame de Mérinville s'était mariée par amour à un des brillants colonels de l'armée française. Sa mère, après quelques objections, avait cédé à ce mot : *je l'aime*. D'ailleurs, madame d'Herby, d'un caractère apathique et faible, résistait peu à la volonté des autres. Elle aurait pu se repentir de sa condescendance; car, dix-huit mois après son mariage, le colonel fut tué, laissant sa jeune femme enceinte de Francesca, qui vint au monde au milieu des larmes et du désespoir de sa mère. Madame d'Herby, tout en partageant sa douleur, disait : Ma fille a eu deux ans d'amour heureux, et il y a tant de gens auxquels il ne fut jamais donné quinze jours de bonheur! Ainsi son esprit trouvait toujours le côté consolant des choses; la résignation, cette vertu des âmes faibles, était sans cesse dans ses discours comme dans sa pensée, et pourtant, en l'observant avec attentión, on hésitait à croire que l'indifférence du cœur fût la cause de cet inaltérable calme. Que de fois on pourrait retrouver dans les événements oubliés les motifs de la froide apathie des vieillards! Peut-être s'était-il passé dans l'âme de madame d'Herby, à l'époque des passions, un de ces drames inconnus que renferme secrètement le

cœur de quelques femmes, qui dévore en silence leurs vives facultés, et ne leur laisse, pour les événements du reste de leur vie, qu'insouciance et dédain.

Francesca, la fille unique de madame de Mérinville, était jolie, gracieuse, mignonne. Sa beauté délicate, frêle, mystérieuse, quoique parfaitement régulière, ne suffisait pas pour justifier le charme irrésistible qu'elle exerçait; des causes morales, que rien ne peut définir, donnaient sans doute à cette délicieuse figure une puissance de fascination, car les regards qui se portaient sur elle ne pouvaient plus s'en détacher. Chaque mouvement de Francesca révèle une grâce et éveille une pensée; les yeux sont charmés, mais l'effet ne s'arrête pas là : il pénètre dans l'âme; on l'éprouve plus qu'on ne peut l'expliquer; on aime cette jeune fille plus qu'on ne l'admire; on devine que sous cette enveloppe charmante, respire une âme naïve, ingénue et impressionnable; on sent que sous ces formes mignonnes bat et s'anime un cœur plein de tendresse, et fait pour les sentiments d'une délicatesse exquise, qui sont à la vertu ce que la grâce est à la beauté.

La violente inquiétude que sa mère, madame de Mérinville, avait éprouvée pendant sa grossesse; l'effroi avec lequel elle avait vu partir son mari pour l'armée, à une époque si décisive, et précédée de ces meurtrières campagnes de la république que suivirent les premières victoires de Bonaparte;

cette anxiété qui s'était accrue au plus haut point pendant les jours où les nouvelles arrivées de l'armée annonçaient l'approche d'une grande bataille qui devait fixer le sort à venir de la France ; toutes ces angoisses terminées par l'effroyable nouvelle de la mort de celui qu'elle adorait, avaient sans doute agi sur le moral et le physique de l'enfant qu'elle portait dans son sein, car ses nerfs délicats annonçaient dès ses premières années une excessive susceptibilité : un bruit imprévu, quelque léger qu'il fût, la moindre variation de l'atmosphère, un instrument répétant dans le lointain certains airs mélodieux et plaintifs, faisaient éprouver à Francesca de vives sensations ; au récit d'une action généreuse, à la peinture d'un malheur, à la vue d'une souffrance, ses yeux si doux laissaient échapper d'abondantes larmes, et la joie qu'elle pouvait goûter était douce, calme et tendre : dans cette faible et gracieuse enfant la vie n'était qu'une suite d'émotions.

Madame de Mérinville, loin de trouver dans sa tendresse inquiète et exclusive pour Francesca les moyens de fortifier cette organisation, n'avait montré à sa fille qu'une sensibilité qui ajoutait encore aux impressions qu'elle éprouvait naturellement. D'ailleurs, le colonel, forcé à des dépenses considérables, ne laissa guère d'autre héritage à sa veuve qu'un nom glorieux et quelques dettes à payer, et elle fut ainsi contrainte à la retraite, que ses regrets lui commandaient plus encore que sa fortune. Fran-

cesca vécut avec sa mère dans un éloignement du monde, une tranquillité et une solitude qui rendent l'âme capable de cette exaltation, que le commerce de la société, l'habitude des distractions et du bruit émoussent et détruisent ordinairement.

Francesca avait donc grandi solitaire et paisible près d'une mère mélancolique et douce, qui avait dirigé ses idées tout en les laissant à leur penchant naturel. C'était une plante des champs, une délicieuse création dont la nature seule avait fait tous les frais. Le plus grand amusement de la jeune fille avait été les réunions périodiques chez sa grand'mère, madame d'Herby, chaque fois que ses cousines Louise et Éléonore sortaient de la pension avec une de leurs jeunes amies qui se nommait Hortense; et les distractions que lui procurait leur société suffisaient à ses plaisirs. La petite maison qu'elle occupait avec sa mère, rue Neuve-Saint-François, offrait aussi, à ses heures de loisir, une récréation qui avait de grands charmes pour Francesca : c'était la culture des fleurs d'un jardin qu'elle soignait avec le plus vif intérêt. Le bruit des fêtes, le mouvement du centre de Paris ne venaient point, dans cette retraite, troubler le calme de la jeune fille, et éveiller d'autres idées : sa mère, ses fleurs, quelques romances qu'elle chantait d'une voix faible et touchante, les réunions avec ses cousines : voilà tout ce que la douce et délicate enfant savait de la vie. Elle ne s'attendait pas, comme la plupart des autres jeunes filles de son âge, à un

changement d'état : le mariage ne lui semblait ni désirable, ni possible, et tous ses vœux étaient satisfaits.

Madame d'Herby, sa grand'mère, madame de Melcourt, sa tante, et quelques amis de la famille, disaient quelquefois :

« Cette pauvre Francesca ne se mariera sûrement jamais; dans notre siècle, on a beau être jolie, qu'importe, si la dot manque ! »

Mais Francesca ne pensait jamais à cela.

Un jour Hermann de Montigny, parent éloigné, arriva; il fit une visite à madame de Mérinville, et en le voyant si beau, si agréable de tournure et de manières, si gracieux dans ses expressions, la mère de Francesca se souvint de M. de Mérinville, de ses amours et de son bonheur. Elle regarda sa fille et soupira. Hermann fit peu d'attention à Francesca, et revint rarement : il se lança dans un monde complétement étranger à ces deux femmes. L'idée qui s'était présentée à l'esprit de madame de Mérinville s'effaçait entièrement, lorsqu'à plusieurs mois de cette époque Hermann reparut. Il se présenta à une heure inaccoutumée; Francesca était seule au jardin, qu'il traversa. Le soin de quelques fleurs aimées et cultivées par elle, occupait toute l'attention de la jeune fille, et les boucles de ses longs cheveux châtains ombrageaient entièrement son visage délicat. Hermann l'examina quelque temps avec une attention extraordinaire; et quand elle leva sur lui ses grands yeux bleus, elle fut étonnée et embar-

rassée du vif intérêt qu'il mettait à cette contemplation.

Madame de Mérinville arriva, et Hermann constamment distrait pendant une visite qu'il prolongeait au delà de toute convenance, ne cessa de porter sur Francesca des regards pleins de tendresse qui la faisaient rougir et trembler; puis quand le froid força madame de Mérinville à rentrer, il l'accompagna dans l'appartement, d'où il ne sortit qu'après une demi-heure, et non sans adresser à la jeune fille, restée toute pensive auprès de ses fleurs qu'elle ne regardait point, un adieu dit d'une voix si tendre, qu'elle ne put trouver de paroles pour y répondre.

Encore tout émue, Francesca vit accourir sa mère, qui oubliait le froid dont elle s'était plainte, et dont le visage exprimait une joie si grande, que l'enfant devina que c'était elle que le bonheur attendait.

— Il t'aime, il m'a demandé ta main!

Et la jeune fille se jeta dans les bras de sa mère : son visage était couvert de larmes.

— Nous ne nous quitterons pas, furent les premiers mots qu'elle articula; puis elle s'étonnait. Lui si riche et si beau!... La mère regardait sa fille, ne s'étonnait pas, mais disait :

— Comme le monde juge mal! quelle opinion fausse il prend de ceux qu'il envie!

— Que de fois, chez ma mère, on accusait le cœur d'Hermann d'être insensible, de calculer tou-

tes ses démarches, de n'avoir d'autre mobile que son intérêt! Lui qui pouvait choisir dans tout Paris, il vient chercher la naïve et pauvre enfant qui ne peut lui apporter en dot que son amour et ses vertus!

Tout fut bientôt d'accord. M. de Montigny n'avait ni père ni mère; il avait vingt-quatre ans, et vingt mille livres de rente. Il pressait l'époque du mariage : madame de Mérinville n'avait aucune objection à faire.

On hâta donc les préparatifs.

Francesca croyait rêver : l'amour et la reconnaissance se confondaient dans son âme, et ses vives émotions se devinaient sur sa figure, plus qu'elle ne les exprimait. Il n'y a pas de mots pour de pareilles impressions.

Quelquefois ses yeux s'attachaient sur Hermann, contemplaient avec ravissement cette figure noble et régulière, cette taille élancée et élégante, dont tous les mouvements étaient pleins de dignité et de grâce.

Et si la figure froide du jeune homme souriait en rencontrant les regards de Francesca, si la main qu'il lui tendait serrait doucement la sienne, alors des larmes s'échappaient de ses yeux, et sa bouche ne pouvait articuler une parole.

Un jour, Francesca agitée ne pouvait rester en place; elle attendait avec une impatience inexprimable la visite accoutumée d'Hermann : puis elle courut au-devant de lui dès qu'il arriva.

Il y avait presque de la folie dans sa joie !

« Hermann, cria-t-elle, je suis riche.

« Oh ! que le ciel est bon de m'avoir donné d'abord votre amour pour me faire sentir tout le prix de la fortune !

« Je suis riche, et vous m'avez choisie pauvre ; je suis riche, et ma fortune est pour vous ! Que je suis heureuse ! »

Hermann rougit, et ne fit aucune question ; madame de Mérinville expliqua qu'un vieil ami de toute la famille, le baron de Beauchamp, avait imaginé, n'ayant aucun parent, de laisser à Francesca toute sa fortune, qui allait à quatre-vingt mille livres de rente.

Il était mort depuis huit jours dans sa terre en Provence.

« Je ne croyais pas que la fortune procurât tant de joie, disait la jeune fille. »

Puis elle embrassait sa mère, serrait les mains d'Hermann, et ajoutait :

« Voilà ce qui donne du prix à tout. »

La pauvre mère avait rêvé dix-huit ans aux chances de bonheur possibles pour son enfant, et n'avait rien imaginé au-dessus de ce qui s'offrait. Jeune, beau, d'une noble famille, Hermann avait encore cette réputation d'honneur acquise de droit dans la société de notre époque, avec les titres de propriété et les contrats de rente, même quand l'honneur véritable est entré dans le prix dont on les a payés.

« Je suis bien heureuse, disait madame de Mérinville; Francesca est bien heureuse, répétait chacune de personnes à qui il fit part du mariage. Les amis le disaient tout haut avec joie; les jeunes filles le disaient tout bas avec envie, et Francesca le disait à demi-voix, les larmes aux yeux, le sourire du bonheur sur les lèvres, et cachant dans les bras de sa mère la rougeur qui venait animer son gracieux visage.

Un mois après, on dansait chez madame d'Herby en l'honneur du mariage de Francesca, sa petite-fille, avec M. le comte Hermann de Montigny : ils étaient mariés de la veille.

II

— Oui, elle est bien heureuse, Francesca ! disait avec un demi-soupir étouffé, et terminé par un sourire, une jeune fille qui ajustait devant un miroir une toilette de bal simple et élégante : une écharpe bleu de ciel, une robe de crêpe blanc, un bouquet de fleurs naturelles la composaient ; mais il y avait quelque chose de mieux encore : l'expression de la joie sur un joli visage de seize ans.

— Ma sœur a raison ; Francesca a toujours eu du bonheur, reprit une autre jeune personne, plus âgée de quelques années, et qui donnait aussi les derniers soins à une parure absolument semblable à celle de sa sœur. Mais sa phrase, à elle, avait été

commencée avec un sourire forcé, qui s'effaça avant qu'elle l'eût finie, et que l'expression d'un sentiment pénible remplaça aussitôt.

— Contez-moi donc tout cela ! s'écria vivement une troisième jeune fille aux cheveux noirs, aux couleurs vives, à l'air un peu décidé, qui venait d'arriver chez ses deux amies. Elle aussi était parée pour le bal ; mais une pelisse jetée sur ses épaules annonçait qu'elle venait du dehors : on voyait sur sa figure expressive une double impatience : le bal l'attendait !... Mais Éléonore avait dit : Francesca est mariée d'hier !... et une nouvelle curiosité s'était éveillée. Le bal eut tort pour un moment. Hortense, si pressée d'abord de voir terminer les toilettes, se dépitait maintenant de ne pouvoir distraire au moins une des deux sœurs de l'importante affaire de la parure. Elle s'adressa d'abord à l'aînée; mais Louise ne répondit que des monosyllabes insignifiants, qu'elle laissait tomber avec un air d'indifférence : elle semblait absorbée par le soin de rattacher l'agrafe de sa ceinture. Éléonore était bien réellement si occupée d'un pli mal ajusté au corsage de sa robe, que ses réponses étaient sans suite et sans intérêt.

Alors Hortense, restée debout jusque-là, pour hâter le moment du départ, et engager ses amies à ne pas prolonger des soins dont elle témoignait attendre impatiemment la fin, prit un grand parti : elle s'assit.

— Comment mariée ! et vous ne me dites rien !

Dans la lettre que j'ai reçue de toi la veille de mon départ de Toulouse, tu ne m'en parles seulement pas, Louise; et avant-hier, quand je suis venue vous embrasser à mon arrivée, vous ne m'avez pas dit : Francesca se marie demain!

Louise ne répondit pas.

Éléonore s'écria :

— Dans la joie de te revoir, je n'ai pas pensé à autre chose.

— Mais comment ?... avec qui? répliqua vivement l'impatiente Hortense, tout entière à la nouvelle importante. Alors Louise, qui venait d'achever sa toilette, s'assit près d'Hortense. La femme de chambre se retira, et Éléonore, quittant le miroir, se tint debout devant sa sœur et son amie.

Un sujet du plus haut intérêt allait se traiter : le mariage! objet de toutes les pensées des jeunes filles, et qu'on interdit sévèrement à leurs paroles; affaire de toute leur vie, dont on leur cache l'importance, dont on détourne leur attention, qu'on soustrait à leur examen, comme ces marchandises douteuses qu'un habile débitant vous présente avec tant d'adresse qu'il en dissimule les défauts, les inconvénients, le prix excessif, et qu'il vous les fait prendre en vous persuadant que la mode ne permet pas de s'en passer.

Il y eut un moment de silence, tant les pensées se pressaient confuses et insaisissables dans ces trois jolies têtes à ce mot mariage! Mais les sensations qu'il faisait naître n'étaient pas semblables, car les

expressions étaient différentes. Pour Éléonore, la plus jeune des trois, ce mot n'apportait que des idées joyeuses : des bals, des parures, des plaisirs, voilà tout ce qu'il présentait. Éléonore se réjouissait du bonheur de Francesca, le voyait sans envie, savait qu'un jour elle aussi se marierait. Cependant, comme ces pensées-là s'offraient à son esprit pour la première fois, sa curiosité tenait de l'étonnement, et sa figure naïve, qui exprimait l'une et l'autre, les laissait voir franchement ; elle disait :

— L'instant viendra où l'on s'occupera de moi aussi ; on me fêtera, on m'appellera madame. Mais ce moment était éloigné, cette espérance vague, et Éléonore gardait, sur son visage frais et enfantin, toute l'insouciance, toute la gaieté de son âge.

Hortense, les yeux animés et les joues plus colorées que de coutume, sentait son cœur battre plus vite : elle devinait un bonheur inconnu qui troublait sa pensée ; des sensations nouvelles, indéfinies, mystérieuses, s'éveillaient pour elle. Le mariage était la vie d'une femme ; le mariage était le développement des facultés aimantes de son âme, la récompense de ses vertus, le prix de ses talents, le but de sa beauté ; le mariage, c'était l'amour ! et Hortense rougissait, en abaissant ses longs cils noirs sur ses yeux, pour cacher leur éclat trop vif. Ce n'est pas l'impassible innocence, c'est la vertu inquiète et agitée, qui peut se troubler et rougir.

Louise, en s'asseyant, avait pris sur une table voisine un joli coffre à ouvrage ; elle le tenait ou-

vert sur ses genoux, et y cherchait avec attention un objet qui échappait sans doute à ses soins, car elle avait successivement touché des lettres ouvertes, un collier de perles, des bracelets, un nœud de ruban, et plusieurs autres choses à l'usage de la toilette ou du travail d'une jeune fille, et pourtant elle continuait ses recherches avec une préoccupation qui lui faisait approcher tellement son visage de ses mains, qu'on ne pouvait en apercevoir l'expression, et que, de l'endroit où étaient placées ses deux amies, leurs efforts eussent été vains pour y lire quelque chose. Cependant les joues de Louise, habituellement pâles, étaient en ce moment vivement animées; ses paupières baissées tremblaient, et ses lèvres contractées semblaient se presser pour retenir un soupir ou dissimuler une plainte.

Ce silence ne cessait pas.

— Eh bien! s'écria Hortense.

Louise alors tira du fond de la boîte un papier qu'elle parut étonnée de trouver ainsi caché, quoiqu'elle seule eût pu le placer là... Elle le développa, en affectant un sourire insouciant; et Hortense, s'approchant, lut à haute voix ces mots :

« Madame de Mérinville a l'honneur de vous faire « part du mariage de mademoiselle Francesca de « Mérinville, sa fille, avec monsieur le comte Her- « mann de Montigny, etc., etc. »

— Ah! dit Hortense; et ses yeux se portèrent sur

Louise ; mais celle-ci se penchait pour ramasser un bracelet qu'elle venait de laisser tomber.

— Il n'y a pas eu de noce ni de bal hier, reprit Éléonore ; mais ma grand'maman n'a pas voulu que cela se passât ainsi : elle fait danser ce soir en l'honneur du mariage de ma cousine ; elle donnera un bal aussi quand Louise se mariera... et puis viendra mon tour... Nous allons voir ce soir Francesca et son mari... Il est très-bien. Il venait souvent ici l'hiver dernier.

En ce moment, les yeux d'Hortense et ceux de Louise se rencontrèrent, et échangèrent un inexprimable regard ; mais elles ne prononcèrent pas un mot.

— J'espère que Louise se mariera bientôt, reprit l'insouciante Éléonore, car elle a une année de plus que Francesca, et c'était à elle de se marier la première.

Hortense était si près de Louise qu'Éléonore ne vit pas que sa main allait chercher celle de son amie, qui la pressa tendrement et la garda dans la sienne. Hortense ne faisait plus de questions.

La femme de chambre vint annoncer que madame de Melcourt était prête, et que les jeunes filles devaient descendre. Hortense voulut poser elle-même la pelisse de Louise ; en l'attachant, elle approcha ses lèvres du front de son amie, et y déposa un baiser, pendant que celle-ci essuyait furtivement une larme qu'elle croyait n'avoir pas été aperçue.

On arriva chez madame de Melcourt, qui jeta un coup d'œil sur les toilettes, puis arrêta ses regards avec anxiété sur le visage de Louise, dont la pâleur s'était accrue, depuis que ses couleurs passagères avaient disparu.

Madame de Melcourt soupira : elle était encore trop près de la jeunesse pour ne pas deviner le cœur d'une jeune fille, et cependant elle était déjà si loin des idées et des goûts frivoles, qu'elle n'avait plus d'espérance de bonheur que dans celui de ses deux enfants, Louise et Éléonore. Hortense, orpheline, fille d'une de ses anciennes amies, était comprise dans ses affections maternelles. Ces trois gracieuses personnes avaient été élevées dans le même pensionnat, d'où elles étaient sorties très-jeunes : ce qui avait ajouté à leur instruction cette éducation de famille, complément nécessaire aux qualités d'une femme. Leurs habitudes d'enfance, leurs idées étaient aussi semblables que pouvait le permettre la différence de leurs caractères. On n'aurait pas dit : Elles ont reçu une éducation brillante, car aucun de leurs talents ne pouvait attirer l'attention; mais on aurait pu dire : Elles sont bien élevées. A ces vertus qui forment la base de l'éducation dans une famille honnête, se joignaient les talents qui peuvent y ajouter quelque charme, et avec des idées et des sentiments nobles, on leur avait donné des habitudes simples et modestes.

La prévoyante tendresse d'une mère avait cru assurer ainsi l'avenir : les jeunes filles avaient secondé

ses désirs et réalisé son espoir. La nature est bonne : la société seule gâte tout.

Déjà madame de Melcourt tremblait.

— C'est le premier bal où je vais, répétait Hortense.

En effet, depuis sa sortie de pension, elle était restée chez une parente âgée qui habitait un vieux château près de Toulouse, et qui s'était enfin décidée à l'amener à Paris; mais son âge et ses goûts la condamnaient à la retraite. Elle confiait Hortense à l'amitié de madame de Melcourt; car, disait-elle, il faut qu'Hortense entre dans le monde; il faut qu'Hortense se marie. Sa sollicitude la faisait penser ainsi, mais s'arrêtait là.

Madame de Melcourt, plus éclairée, veillait avec soin sur les jeunes filles. Pendant de longues années, l'espérance seule avait accompagné ses efforts : en les voyant s'embellir sous ses yeux, en étudiant ces caractères naïfs et bons, elle avait souvent pensé que son expérience secondant tant de moyens de bonheur, des chances nombreuses se présenteraient pour l'assurer. Depuis quelques mois seulement, elle conduisait ses filles dans le monde, et déjà cette expression de joie qui avait seule paru pendant longtemps sur son visage à l'aspect de ses enfants, s'était plus d'une fois changée en un regard inquiet, en un sourire douloureux.

Louise, naturellement calme, douce et mélancolique, avait donné à sa mère l'idée d'une vie paisible, oublieuse du monde et plus facile à rendre

heureuse que l'insouciante et légère Éléonore, dont l'attention ne pouvait se fixer longtemps sur le même objet : elle commençait à craindre de s'être trompée. Les impressions multipliées, peu profondes et variables, sont une chance de bonheur : rien n'étant durable en ce monde, la mobilité nous est donnée pour parer aux inconvénients de l'instabilité.

Quant à l'exaltation d'Hortense, madame de Melcourt avait souvent réfléchi au moyen de lui donner un sage emploi; mais il n'y en a point dans la vie d'une femme; il faut qu'elle s'use dans d'inutiles frivolités, ou qu'elle dévore celle qui la porte dans son âme.

Toutes ces idées avaient empreint la figure de madame de Melcourt d'une nuance d'inquiétude qu'elle cherchait à dissiper pendant le court trajet que fit la voiture pour se rendre à l'hôtel de sa mère, rue Saint-Louis, au Marais, où l'on arriva vers neuf heures.

On sentait, en entrant dans la cour, dans le vestibule, et en passant au travers des antichambres de madame d'Herby, une certaine impression grave, imposante et sévère, qui rappelait le temps passé, et semblait lier les jours présents au souvenir des siècles écoulés. Ce n'était pas une de ces commodes, élégantes et fraîches habitations dorées de la Chaussée-d'Antin, où tout date de la veille. Ici la splendeur était ancienne, la fortune dès longtemps acquise; les habitudes dataient de loin, et les vertus étaient héréditaires. On n'avait pas acheté de vieux

meubles pour faire croire à l'ancienneté d'une opulence nouvelle; ils avaient vieilli avec leurs maîtres; ils étaient là un témoignage de la durée et de la constance de leurs goûts paisibles et peu variables, comme on les voit, ailleurs, attester la folle vanité et la curiosité futile de leurs possesseurs.

Ne semblerait-il pas aussi, au zèle avec lequel on a recherché depuis quelques années ces mêmes objets rejetés jadis par la mode, proscrits par l'opinion, et repoussés loin des yeux qui en sont si avides maintenant, que, tant que les idées nouvelles trouvèrent des obstacles dans les souvenirs du passé, elles s'efforcèrent de détruire tout ce qui en retraçait l'image; mais qu'à présent, le passé fini sans retour, ne pouvant plus inspirer d'inquiétude, inspire la curiosité et le respect. Tout ce qui restait des principes et des usages, enfantés par le système du moyen âge, étant effacé, cette puissance étant écroulée pour toujours, et les idées qui avaient survécu à son règne, ayant disparu comme elle, le XIXe siècle, en se sentant pour jamais affranchi, ne voit plus dans le passé un vieillard moribond disputant encore à ses enfants la possession et l'emploi de leur héritage, mais un mort paisible, enfermé dans la tombe, auquel on peut rendre hommage sans danger, et sans craindre qu'il cherche à ressaisir le pouvoir, auquel ses mains glacées ne sauraient essayer d'atteindre.

Il n'en est pas ainsi dans l'hôtel de madame d'Herby : rien n'a changé pour elle, elle a vieilli

avec ses meubles, avec ses idées, avec ses habitudes. Seulement il vint un jour où on lui dit : La veuve d'un président au parlement pourrait être inquiétée ; et après avoir soigneusement préparé ce qui était nécessaire à un voyage de plusieurs années, elle partit pour l'Angleterre avec ses deux filles encore enfants. Quand elle revint, ses biens modestes lui furent remis intacts. En retrouvant jusqu'aux meubles qu'elle avait laissés dans son appartement, elle s'occupa peu du reste, et son indifférence pour toutes choses alla jusqu'à l'apathie.

Le bal que donnait madame d'Herby n'était pas une de ces cohues, rassemblements de gens étrangers l'un à l'autre, comme Paris en offre souvent ; c'était une réunion de famille, de connaissances anciennes, auxquelles on avait ajouté des relations moins intimes, des gens plus jeunes, mais tenant par quelque point à la société ordinaire, qu'on invitait seulement dans les grandes occasions, et qui n'étaient inconnus de personne, dans la réunion qui remplissait, sans les encombrer, les vastes salons de l'hôtel.

Le plaisir de la danse, pour les jeunes filles, et celui de se retrouver au milieu de ses amis, pour madame de Melcourt, effacèrent toute autre idée, même celle de Francesca, jusqu'au moment où elle se rendit enfin, quoique un peu tard, au bal que sa grand'mère donnait à l'occasion de son mariage. Mais quand M. et madame de Montigny

furent arrivés, il n'y eut plus qu'un seul but pour tous les regards, pour toutes les pensées : les nouveaux mariés. Tous les hommes enviaient Hermann, toutes les femmes enviaient Francesca; rien n'était plus beau, plus élégant dans toutes ses manières qu'Hermann; rien n'était gracieux et joli comme Francesca. L'attention était tellement absorbée par eux, que personne ne remarqua la figure pâle et bouleversée de George de Senancourt, qui venait de paraître à la porte du premier salon.

George, à la suite de sa lettre, s'était présenté plusieurs fois chez Hermann, où il ne fut pas reçu : une affaire importante et imprévue, lui dit-on, avait forcé M. de Montigny à quitter Paris précipitamment pour un mois, George ne sut que penser; triste, inquiet, il chercha quelque autre moyen de se rapprocher de madame de Mérinville, et il n'en trouva pas.

Ses pas se portèrent souvent dans le quartier qu'habitaient ces dames. Il les aperçut quelquefois, mais que faire.

Enfin, le bruit du mariage arriva jusqu'à lui, le jour même où il avait eu lieu. Ce qu'il y eut de désespoir, de folie, de résolutions cruelles dans le cœur de George, ne peut s'exprimer... Il errait dans la rue, courait chez Hermann, où on ne le recevait pas, rentrait chez lui avec un horrible projet, puis s'arrêtait, attendant, pour mourir, qu'il eût puni la perfidie dont il était victime. Des mots

sans suite s'échappaient de ses lèvres ; et qui eût vu George après les vingt-quatre heures d'angoisses, de délire et de fureur qui suivirent la nouvelle du mariage de son ami, aurait cru qu'une longue et cruelle maladie avait pu seule changer ainsi sa douce et expressive figure.

Au moment où une nouvelle idée le ramenait précipitamment chez lui, il rencontra Jules de Ravel, jeune homme de sa connaissance, qui venait le chercher pour qu'il le conduisît au bal donné pour le mariage.

— Je suis invité par Hermann, lui dit Jules; mais, comme je ne suis pas connu de ces dames, j'ai pensé qu'il serait plus convenable et plus agréable d'y arriver avec vous.

George eût paru bien singulier à son ami, si celui-ci eût jeté les yeux sur son visage ; car il exprima d'abord de l'hésitation, puis une résolution désespérée qui sembla s'emparer tout à coup de son esprit.

— Oui, dit-il, entrons ; attendez-moi quelques instants, ma toilette ne sera pas longue, et nous nous rendrons au bal...

Quel était son projet? Que voulait-il? C'est ce qu'il n'aurait pu dire lui-même. Mais à cet état d'exaspération où il était, il fallait une pensée imprévue et soudaine... Revoir son ami au milieu de ce bal, où lui-même était si loin de l'attendre, fut l'idée qui le frappa d'abord; pourtant son projet ne s'arrêtait pas là!... « Nous verrons, disait-il. »

Ils arrivèrent tard : la danse était très-animée ; elle avait refoulé les spectateurs dans les embrasures des portes, de manière à empêcher la circulation. George fut forcé de rester dans un premier salon, et sa haute taille pouvait seule permettre à ses regards de pénétrer dans le premier, où se tenait toute la famille. Cependant, après quelques efforts, il parvint à reconnaître tous les personnages qui l'intéressaient.

Dans les gens accoutumés à cette réserve pour soi-même, et à ces égards pour les autres, qu'impose une bonne éducation, cette habitude d'enfance a tant de force, s'affranchir des convenances est si impossible, que vainement on formerait le projet de les braver : leur empire domine la volonté qui essaye de s'y soustraire. A peine George a-t-il traversé le vestibule, que l'idée d'une scène violente, ou même d'une brusque apparition aux yeux d'Hermann, s'effaça de son esprit comme un songe dont le réveil vous fait apercevoir toute la folie; et quoique sa présence chez madame d'Herby dût paraître plus naturelle que son absence pour ceux qui le connaissaient; quoique personne au monde qu'Hermann, qui, certes, ne le dirait pas, ne dût savoir qu'il y était sans invitation, il se sentit tellement sous l'influence de cette idée, que machinalement il cherchait à se dérober à tous les regards. Pourtant, quand il aperçut son ami à côté de Francesca, dont les yeux si doux exprimaient une joie si tendre, la jalousie de George forma de

ces projets de vengeance, que l'usage autorise et qu'un résultat trop souvent sanglant, sauve au moins du ridicule. Hermann et Francesca dansaient ensemble; Louise de Melcourt figurait vis-à-vis d'eux. Éléonore, sa sœur, et leur amie Hortense, occupaient les deux autres places. Madame d'Herby venait d'imaginer cette contredanse des jeunes amies; tout le monde y avait applaudi : les autres quadrilles cessèrent pour entourer celui-là. Tous les yeux se portaient sur les quatre danseuses : leur figure, leurs grâces, leurs qualités, étaient en ce moment l'objet de l'attention, des idées ou des paroles de tout ce qui remplissait les salons. Madame de Melcourt, placée près de là, dans l'embrasure d'une fenêtre, tenait ses yeux maternels fixes et inquiets sur sa fille aînée. George, frappé de l'attention qu'il y remarqua, les suivit involontairement, et s'aperçut bientôt de ce qui éveillait tant d'anxiété. Louise avait été forcée de se placer vis-à-vis d'Hermann et de la brillante mariée. En arrivant là, sa figure, naturellement peu colorée, avait été animée tout à coup des couleurs les plus vives; son front, son cou, avaient rougi; et pour essayer de distraire l'attention du changement subit de son visage, la jeune fille s'était efforcée d'adresser quelques mots de gaieté à ses amies, en prenant place auprès d'elles. Son sourire même avait cherché le sourire de Francesca; mais, quand la danse avait commencé, quand il avait fallu que sa main effleurât la main d'Hermann, tout ce qu'elle avait de

force s'était épuisé à conserver un visage calme et gracieux, et à raffermir ses pas mal assurés.

Bientôt cet effort prolongé contracta ses traits délicats, et les couleurs qui les animaient s'effacèrent; car son sang fut violemment refoulé vers son cœur. Effrayée elle-même du mal qui l'oppressait, ses regards, baissés jusqu'alors, se levèrent avec inquiètude, et ce qu'elle vit d'abord tout près d'elle, ce fut le beau visage d'Hermann heureux et triomphant; ensuite un nuage sembla couvrir tous les objets qui l'entouraient; le parquet parut se dérober sous ses pas chancelants; ses lèvres pâles et tremblantes s'entr'ouvrirent, comme pour laisser échapper son âme brisée par la douleur. Louise allait tomber sans connaissance : un cri, d'une voix bien connue, rappela en elle la vie qui fuyait, et lui fit porter ses regards ranimés sur ce qui l'avait causé... C'était un coup violent que madame de Melcourt, assise près de la fenêtre, s'était donné contre le fer doré de la croisée : un angle avait déchiré son front, et une rude secousse l'avait rejetée sur son fauteuil, au moment où elle se levait pour le quitter. Louise ne vit plus que sa mère. Cette affection de vingt années l'emporta, et effaça pour un moment toute autre affection : toute sa force revint pour courir à madame de Melcourt, qui, souriante et joyeuse, plaisantait de la trace sanglante qu'on voyait paraître sur son front. Repoussant doucement les secours qu'on voulait lui prodiguer :

— Laissez-moi seulement, disait-elle en riant, passer un moment dans la chambre de ma mère pour rajuster mes cheveux dérangés, et panser ma blessure; j'ai l'air de sortir d'un combat. Au reste, le bal n'est-il pas le champ de bataille des femmes?

Et elle soutenait sa fille en traversant le salon, feignant ainsi de chercher auprès d'elle l'appui qu'elle lui prêtait. En les voyant s'approcher de la porte où il était, George recula machinalement, et entra dans une petite pièce qui conduisait du premier salon à la chambre de madame d'Herby. Cette pièce peu éclairée servait seulement de passage. Madame de Melcourt et sa fille y arrivèrent bientôt. George se mit alors à l'écart près d'une fenêtre, pour attendre, sans être vu, qu'elles fussent entrées dans la chambre à coucher; mais elles s'arrêtèrent là.

— Louise, dit d'une voix suppliante, et les yeux mouillés de larmes, madame de Melcourt, Louise! puis elle ajouta : Mon enfant!... comme si elle essayait, par ce mot caressant, de lui mieux dévoiler le cœur d'une mère, consens, je t'en supplie, à épouser M. de Bléville.

Louise, interdite, laissa tomber la main de sa mère qu'elle tenait dans la sienne, et, reculant de surprise, s'arrêta, immobile, à considérer le visage de madame de Melcourt. L'étonnement qui frappa la jeune fille à ces mots auxquels rien ne l'avait préparée, céda bientôt à d'autres sentiments : il y

eut dans sa pensée comme un éclair rapide qui fit briller la vérité tout entière.

Ce cri qui s'était échappé, cette blessure qui en ce moment tachait de sang ce pâle visage, l'angoisse qui s'y peignait encore, tout cela c'était l'amour d'une mère, c'était un dévouement ajouté à vingt années de dévouement, c'était un dernier moyen de veiller sur son enfant, et de sauver au moins ce qui lui restait de bonheur et d'avenir, en détournant l'attention sur elle-même au prix d'une souffrance.

— Ma mère, s'écria la jeune fille, ma mère! ordonnez tout ce que vous voudrez!... O mon Dieu! pourrais-je vous refuser quelque chose?

Et, se jetant dans les bras de sa mère, elle baisait ce front sanglant, ces joues pâles, ces mains tremblantes, puis elles pleurèrent toutes deux, et ne dirent plus rien.

George avait tout vu, tout entendu, tout deviné dans ce silence plus éloquent que des paroles, dans ces profondes douleurs qui se confondaient et se comprimaient sans oser s'expliquer. Cette jeune fille qui avait cru pouvoir placer les affections de toute sa vie sur l'amour d'Hermann; qui osait se croire aimée et choisie; cette mère qui avait mis là aussi l'espérance de vingt années, le bonheur de sa fille; le courage de cette frêle et délicate enfant qui, sous le bouquet de fleurs et la robe de bal, laissait son cœur se briser sans qu'un soupir s'en échappât; cet héroïsme maternel dont la seule gloire

était la félicité d'une autre, étonnèrent et attendrirent le cœur de George. Une larme vint à sa paupière, et, à côté de ces douleurs sans haine et sans plaintes, toute idée de vengeance disparut.

Quelques instants après, madame de Melcourt essuya ses larmes, et pressant Louise contre son cœur, dit à voix basse :

— Bien, bien ! ma fille, le ciel te bénira !

Et la jeune fille ayant souri à sa mère, elles passèrent toutes deux dans la chambre de madame d'Herby.

George alors ne pensa plus qu'à s'éloigner, et traversant le premier salon, il n'éprouva en se trouvant tout à coup près d'Hermann, aucun des sentiments qui l'avaient amené dans le bal ; mais lui prenant la main, et s'identifiant avec les souffrances dont il venait d'être témoin :

— Ah ! dit-il, il ne fallait pas nous cacher que c'était elle que vous aimiez !

Hermann avait pâli en le voyant ; mais ces paroles de George couvrirent son front de rougeur. Le sentiment des vertus dont il avait abdiqué l'usage le troublait encore malgré lui, et il rougissait surtout en ce moment des reproches que George ne lui adressait pas ; il sentait involontairement que ce qui faisait sa sûreté faisait aussi sa honte ; et il se déroba à ses impressions en rentrant dans le saton de danse. Madame de Melcourt y arrivait en même temps par une autre porte. Un galop général termina la soirée, et chacun se retira avec la pensée

que l'heureuse famille de madame d'Herby n'avait jamais eu un jour plus brillant et plus complétement exempt des peines de la vie.

LA JEUNE FEMME.

I

Elle était si heureuse...
Vieille ballade.

Pourquoi cette femme pâle, simple dans sa toilette, et paraissant si oublieuse d'elle-même, que tout le monde l'oublie, sort-elle de sa modeste habitation dès le matin, et avec une préoccupation telle, que l'ami qui la salue en passant n'en est pas même aperçu? c'est qu'elle se dirige vers la seule cause de sa rêverie; c'est que toutes ses pensées, toutes ses affections sont renfermées dans cette maison près de laquelle elle s'arrête, rue Saint-Louis, au Marais, belle et majestueuse rue, qui fut jadis le centre de l'élégance et des plaisirs, mais qui doit à

sa solitude moderne un air de dignité qui ajoute à sa beauté quelque chose d'imposant. Pourquoi cette femme s'est-elle hâtée, comme si elle craignait d'être attendue depuis longtemps, et s'est-elle ensuite arrêtée à la porte de l'hôtel qu'elle cherchait, comme si elle avait peur d'arriver trop tôt ? Elle a regardé sa montre, elle a vu qu'il n'était que neuf heures du matin, et elle a pensé que, malgré les habitudes plus matinales de ce quartier, on pourrait, en la voyant entrer si tôt, chercher une raison à cet empressement, et que n'en ayant pas à donner, elle ferait mieux de s'éloigner encore pour quelques heures.

Alors elle va doucement, rêveuse et inquiète, le long de cette grande rue, et marche ensuite sur le boulevard : elle marche, c'est-à-dire que ses pieds suivent un mouvement machinal, sans que sa réflexion soit pour quelque chose dans cette action : elle ne voit rien, elle n'entend rien, elle est aussi seule, aussi absordée par une idée, au milieu de la foule active qui se presse et s'agite à ses côtés, que si un désert immense ne présentait autour d'elle aucun objet qui pût attirer des regards ou réveiller des souvenirs.

Cet état de l'âme est fréquent dans les grandes villes. On n'est rien pour ceux qui vous heurtent, ils ne sont rien pour vous, et le meilleur moyen de s'isoler est de se jeter au milieu de la foule... Mais cette femme, qui est-elle? où va-t-elle? C'est madame de Mérinville, qui se rend chez sa fille Fran-

cesca devenue depuis six mois madame la comtesse Hermann de Montigny.

Il est des êtres dont la vie se compose de mille petites passions diverses qui se succèdent et souvent se froissent entre elles ; causant mille petites joies ou mille petites douleurs continuelles; éveillant une foule de besoins, et laissant une multitude de regrets. Ces passions donnent à l'âme une activité dont l'agitation se peint dans les mouvements extérieurs et jusque sur les traits du visage par une excessive mobilité. Il y a d'autres êtres purs, simples et calmes, dont toute la vie se teint d'une seule et uniforme couleur, sans laisser place à aucune variation de nuances : un seul intérêt les a occupés; un seul mot peut le peindre; une seule ligne s'est dessinée dans le sillon qu'ils ont tracé; un seul éclair a illuminé pour eux cette vie de ténèbres et d'erreurs; et qu'ils se soient sauvés ou perdus à sa clarté, ils n'ont suivi qu'un chemin, sans chercher s'il en était d'autres. Telle est madame de Mérinville!... Cette femme, si peu de temps épouse, n'a été que mère, et sa vie s'est concentrée dans ce mot : Ma fille.

Quand elle croit enfin que le moment est venu où elle peut voir son enfant, elle revient sur ses pas, et se presse pour arriver. La porte s'ouvre; elle traverse une cour assez vaste, bâtie au fond et sur les deux côtés, dans un système d'architecture régulière qui donne à l'hôtel l'aspect d'un petit château. La rue, la maison, tout est silencieux; et jus-

qu'aux domestiques, tout prend dans ce quartier quelque chose de grave, de sévère et de réfléchi : il semble qu'on y pense plus qu'ailleurs, tant on y parle moins !

Il avait été convenu, au moment du mariage, que Francesca habiterait pendant deux années le quartier où demeure toute sa famille, et où s'écoula son enfance. Sa mère avait cru aussi que la convention faite à cette époque stipulait que la maison du comte deviendrait la sienne : pourtant elle n'y est pas. Elle n'a pas quitté la petite retraite où, pendant dix-neuf ans, ses jours et ses nuits se passèrent à veiller sur son enfant; elle attend encore le jour où Hermann doit lui dire : Venez. Il est censé qu'il fait pour cela arranger une aile de la maison. On en parla souvent avant le mariage, rarement après, et plus du tout depuis deux mois. L'aile n'est pas habitable; les ouvriers ont bouleversé jusqu'aux murs !... ils ont cessé de travailler, et la mère attend toujours.

Elle sourit aux domestiques qu'elle rencontre : tout ce qui entoure une personne aimée inspire de la bienveillance. Madame de Mérinville apportait avec elle tant d'affection, qu'il y en a dans chacune des expressions mélancoliques qui s'échappent de ses lèvres... La femme de chambre accourut en la voyant entrer.

— Madame la comtesse est dans le boudoir, dit-elle à demi-voix ; elle repose. Ne serait-elle pas un peu souffrante? je l'ai entendue marcher cette nuit,

ouvrir la fenêtre : elle n'a point dormi. Cela arrive souvent depuis quelque temps. Elle n'est pas bien, quoiqu'elle n'en veuille pas convenir. Mais je guettais madame ce matin pour le lui dire, si elle ne s'en est pas aperçue... Peut-être madame la comtesse a-t-elle besoin de consulter un médecin?... Je demande pardon de me mêler de cela.

La pauvre mère ne répondit pas, tant elle avait le cœur serré, en acquérant la certitude que ses craintes n'étaient pas fondées sur une illusion... Mais un geste d'amitié remercia la femme de chambre de son zèle; et, avançant doucement sur la pointe du pied, respirant à peine, de peur de troubler peut-être un repos salutaire, madame de Mérinville s'approcha de sa fille qui reposait en effet couchée sur le divan de son boudoir. Cette petite pièce de l'appartement avait été ornée avec autant de goût que d'élégance, d'après les idées de la jeune femme; l'ameublement était en satin bleu clair, brodé en soie blanche.

Dans ce moment, Francesca, vêtue seulement d'une légère robe de mousseline, était étendue mollement sur les coussins bleu-de-ciel; son frais et délicat visage encadré de grosses boucles de cheveux, dont la frisure naturelle survivait au désordre de la nuit, ressemblait à une de ces idéales figures, créées par les poëtes, pour peupler le ciel de divines apparitions.

Elle sommeillait. On eût dit un ange endormi, si toutefois les anges dorment, et si une expression

de souffrance et d'inquiétude n'eût pas d'abord appris que c'était une femme.

Madame de Mérinville s'assit aux pieds de sa fille, les yeux fixés sur cette douce et frêle créature, cherchant dans les mouvements de son visage à surprendre ou à deviner le secret de sa douleur... Bientôt son sommeil agité laissa échapper quelques sons confus, quelques mots de crainte..., de regrets..., de soupçons... Une fois la mère crut entendre :

« Il me trompait ! »

Puis... un nom deux fois répété... Et ce nom, ce n'était pas celui d'Hermann !... mais un nom inconnu à madame de Mérinville, qui n'avait pourtant jamais quitté sa fille. Le mariage s'était fait au printemps. La comtesse de Montigny n'avait pas paru dans le monde depuis six mois qu'elle était mariée ; sa mère était toujours là ; toutes leurs relations étaient communes. Quel était donc ce nom qui revenait dans le sommeil de Francesca pour le troubler ?

La jeune femme s'éveilla, et sourit à sa mère. Dans ce premier moment, où les idées encore confuses ne laissent pas un sentiment bien distinct, elle se crut dans la chambre qu'elle occupait avant son mariage, et où chaque matin son premier regard appelait la première caresse de sa mère, levée avant elle, et attendant près de son lit, dans cette chambre qu'elle partageait, le réveil de son enfant. Et Francesca, joyeuse, tendit les bras à sa mère,

en disant gaiement : Oh ! maman, quel horrible rêve !... Mais avant qu'elle eût achevé sa phrase, avant que ses bras se fussent détachés des bras qui la pressaient avec tendresse, ses yeux avaient été frappés des riches et élégantes tentures qui décoraient son boudoir ; elle n'avait plus reconnu le simple papier de la modeste chambre, et sa tête se pencha, ses bras s'affaissèrent ; toute sa délicate personne retomba doucement sur les coussins d'où elle s'était soulevée. Dans cet abandon d'elle-même, il y avait tant de découragement et de résignation, que son silence semblait dire :

— Je me trompais, tout est réel ! Et pour toujours !

Madame de Mérinville, devinant son silence, et répondant à sa pensée, s'écria :

— Quoi donc, ma fille ! n'as-tu plus de confiance dans ta mère ? Ne pourrai-je savoir ce qui t'afflige ?

— Le sais-je moi-même ? dit la jeune femme.

Pourtant elle rougit.

Mille questions sortirent du cœur de madame de Mérinville, pour essayer de se faire jour dans le cœur triste et inquiet qu'elle voulait sonder... Mais les questions, comme les réponses, ne touchaient que des cordes qui ne résonnaient pas, et n'osaient aborder le seul point sensible. Dix fois le nom d'Hermann, du mari, effleura les lèvres des deux femmes ; dix fois le cœur maternel repoussa la pensée du mal irremédiable, comme si, une fois arrivée

à sonder cette plaie douloureuse, elle eût craint de la trouver inguérissable.

Enfin, espérant encore découvrir au changement de Francesca quelque cause peu importante, elle passa en revue toutes les personnes et toutes les choses qui s'étaient mêlées aux courts et légers événements de la vie de sa fille ; mais elles étaient peu nombreuses et n'avaient guère laissé de trace.

— Pourquoi, mon enfant, ton amitié pour tes cousines Louise et Éléonore, et pour leur amie Hortense, paraît-elle tant diminuée ?

— Ce n'est pas moi, maman, qui les évite ; ce sont-elles qui me fuient.

— Mais cela n'est pas possible !

— Je suis mariée, disent-elles, et il semble que ce mot ait mis une barrière entre nous, que je ne puis plus prendre intérêt à leurs plaisirs, et qu'elles sont indifférentes aux miens. Elles se cachent de moi pour pleurer, et ne croient pas que je puisse comprendre leurs peines. Enfin, Hortense parlait, il y a peu de jours, du malheur et des privations que son peu de fortune doit entraîner pour elle... Quand elle a vu que j'écoutais..., elle s'est tue. Et pourtant, maman, ne sait-elle pas que je suis riche ?...

— Chère enfant !... Mais Louise qui t'aimait tant et qui va se marier aussi, car son mariage, arrangé à peu près à l'époque du tien, n'est retardé que par l'absence forcée de M. de Bléville, et aussitôt qu'il aura terminé la mission qui le retient dans le Le-

vant, son intention est de prendre sa retraite de capitaine de frégate, et de venir chercher le repos dans sa patrie; Louise, qui fut toujours ta meilleure amie, qui a un an de plus que toi, qui sera incessamment au nombre des femmes aussi, ne peut pas mettre une grande différence entre son sort et le tien.

Francesca soupira.

— Je crains que ce ne soit toi, mon enfant, qui repousses l'amitié de ta cousine...

— Moi? O ciel! moi, avoir des torts envers Louise!... Cela ne se peut pas, reprit Francesca, presque effrayée qu'on pût le supposer un instant.

— Pardonne à ta mère cette bizarre idée; ta douceur ne s'est jamais démentie; mais s'il faut te le dire, cette crainte ne m'est venue qu'hier, où j'ai vu les yeux de Louise se fixer sur toi tristement, et même où il m'a semblé qu'ils se mouillaient de larmes.

— Des larmes, encore! s'écria douloureusement Francesca.

— Encore! répéta sa mère.

— Mais tu sais donc pourquoi elle pleure, pourquoi elle souffre?... Car elle est bien changée.

Francesca cacha son visage dans les bras de sa mère, et pleura... Toutes les questions de madame de Mérinville restèrent sans réponse. Quelle était donc cette douleur de Louise qui trouvait un écho si puissant dans l'âme de Francesca? Quel était donc le mystère qui les rendait si froides l'une pour

l'autre, et dont le mal pourtant les accablait toutes deux ?

Quelquefois Francesca essayait de sourire à sa mère, de plaisanter même sur son chagrin sans motif; mais c'était alors seulement que la pauvre femme sentait toute la profondeur du secret qu'on voulait lui cacher. Par moment aussi la jeune comtesse éprouvait le désir et le besoin de tout confier, et elle n'osait!... Rougissant comme si elle eût été coupable, ses paroles s'arrêtaient, il lui semblait aussi qu'une fois son mal connu, elle souffrirait davantage; souvent elle avait cru dissimuler entièrement ses souffrances; mais trompe-t-on le cœur d'une mère?

Madame de Mérinville en vint à croire le mal plus grand qu'il ne pouvait être, et se rappelant ce nom sans souvenir qui lui était resté du sommeil de sa fille, elle arrêta sur elle un regard observateur, et lui dit :

— Y a-t-il longtemps, Francesca, que tu connais M. George de Sénancourt?

Francesca ne cacha point son étonnement à ce nom ; mais elle répondit sans rougir :

— Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu.

En effet, George n'avait pas été remarqué de la jeune fille avant son mariage. Elle ne l'avait pas vu depuis.

— Pourtant ce nom ne t'est point inconnu? reprit madame de Mérinville.

Sa fille rougit et ne répondit pas...

Madame de Mérinville se leva, en repoussant doucement son enfant qui s'appuyait sur elle ; et alors, placée devant le jour, la jeune femme put lire enfin sur le visage de sa mère tout ce qui se passait dans son âme... C'était un morne et profond désespoir.

Prête à sortir de la chambre, elle s'arrêta en face de sa fille, et dit avec effort :

— Francesca, à dix-huit ans, j'ai connu M. de Mérinville... A vingt ans, j'avais perdu pour jamais cet unique et cher objet de mon amour. Je n'ai vécu... que parce qu'il me restait un enfant. Maintenant il ne me reste plus rien.

La jeune femme se précipita dans les bras de sa mère, la ramena près du divan, la fit asseoir, se plaça à côté d'elle, prit sa main dans les siennes, et après quelques minutes de silence, commença ainsi :

— Écoute, maman, tu sauras tout ; mais ne t'afflige pas... Va, j'ai eu ma part de bonheur dans ce monde !... Pendant dix-neuf ans je ne t'ai pas quittée, j'ai été une heureuse fille... Pendant un mois je me suis crue aimée d'un homme que j'adorais... Je ne sais comment mon âme tout entière s'était placée dans cet amour : quand il se fut évanoui, elle est partie avec lui, et je ne vis plus !... Maman, tu as survécu à l'homme qui t'aimait. Va, tu as moins souffert que si tu avais comme moi survécu à ton amour !

Tu as pu l'aimer mort ; je ne puis l'aimer vi-

vant! Oh! ne t'effraye pas ainsi. Toi seule peux m'entendre : tu l'as voulu. Il faut maintenant que tu saches tout. Il m'a trompée! jamais je n'eus son amour; jamais il ne mérita mon estime. Il a voulu ma fortune et non pas moi. Il a repoussé Louise dont il était aimé; il est venu à moi parce que j'étais riche... Il a trahi, déchiré le cœur de son ami; il m'a enlevée à l'homme qui m'eût aimée... Et tout cela pour avoir de l'or... Maman, je suis bien à plaindre! il ne m'aime pas, et moi je le méprise.

Jamais la douce et faible Francesca n'avait exprimé aucun sentiment avec violence, et dans cet instant sa voix tremblante et brisée trahissait l'emportement et la colère : sa douleur, longtemps comprimée, se faisait jour avec force et véhémence; mais sa délicate organisation ne pouvait supporter ce surcroît d'exaltation et de souffrance; ses nerfs impressionnables s'agitaient comme sa pensée, et toute sa personne éprouvait en même temps un choc trop violent pour sa faiblesse naturelle. Avant que madame de Mérinville pût obtenir des détails qui lui fissent connaître ce qui avait ainsi détruit le bonheur de son enfant, elle vit la douleur morale céder à une impression physique. Francesca, d'abord tremblante, s'affaissa doucement dans les bras de sa mère, qui la soutint évanouie pendant quelques minutes.

Ces minutes-là comptèrent pour des siècles dans le cœur maternel.

En revenant à elle, la femme d'Hermann de Montigny sentit bien qu'il fallait à sa mère l'explication de ses paroles... et se soulevant avec peine, appuyée sur madame de Mérinville, elle ouvrit un secrétaire, en tirant la lettre écrite jadis par George, ainsi que la réponse, qui ne fut pas envoyée à cause de l'arrivée de l'exprès du notaire de Beauchamp. La lettre aussi du notaire était là.

Il a des moments dans la vie où l'homme oublie son caractère et ses principes. Un jour, Hermann éprouva tant de joie de pouvoir s'approprier quatre-vingt mille livres de rente ; il eut tant de peur que cela ne lui échappât, qu'il oublia jusqu'aux lettres qu'il devait anéantir. L'élégant secrétaire avait été placé depuis dans la chambre de madame de Montigny. Le lendemain du mariage, elle y rangeait tout ce qu'il faut pour écrire, et ces papiers, qu'elle crut d'abord sans importance, en furent ôtés par elle. Son nom attira ses yeux.

Elle lut tout.

Maintenant madame de Mérinville lisait aussi et relisait ces trois lettres. Les expressions si tendres, les idées si nobles de George, son amour, sa confiance ; le dédain si froid d'Hermann, son indifférence si complète, datée du jour même où il s'était dit si amoureux; la lettre du notaire qui expliquait tout, et renfermait encore un plus coupable mystère : la mère de Francesca lut cela avec sa délicatesse de femme, avec sa tendresse de mère; et même, après qu'elle eut tout vu , ses yeux restaient encore

attachés sur le papier : elle cherchait des paroles pour consoler, et n'en trouvait pas.

— Ah ! dit-elle enfin, il y a eu un moment où je t'ai crue plus malheureuse encore... car il m'est venu à l'esprit qu'il était possible que tu fusses coupable.

Alors, Francesca raconta longuement ces six mois de contrainte où son cœur avait caché à son mari ce funeste secret ; mais où, même sans cette découverte, elle eût deviné qu'elle n'était pas aimée. Sa naïve ignorance avait compris de l'amour tout juste ce que le cœur d'Hermann n'en pouvait jamais comprendre. La pauvre enfant l'avait rêvé si tendre en voyant la tendresse maternelle !... Que pouvait le cœur du froid et égoïste Hermann pour celle qui était habituée à être tant aimée ? Puis, dès le premier jour où elle avait connu ses calculs et ses motifs pour l'épouser, elle n'avait plus eu d'amour. Dans le cœur d'une jeune et innocente femme, ce sentiment se compose de tant de respect, d'admiration, d'estime, qu'il ne peut survivre à ce qui les détruit.

Francesca l'avouait à sa mère, et toutes les deux cherchaient si le bonheur pouvait être possible sans tout cela.

Mais dans le mariage, quand manque ce premier moyen de bonheur, l'attrait moral, qui donne à tout la chaleur et la vie, rien n'y supplée, ni principes, ni vertu, ni religion ; il est possible de se contraindre, mais la vie s'use vite, ou se brise subitement dans cet effort.

Plus madame de Mérinville réfléchissait, moins elle trouvait de consolations à ses peines. Il faut distraire quand on ne peut consoler. Elle obtint de sa fille la promesse de revoir ses amies. Éléonore avait encore la gentillesse insouciante de l'enfance; Hortense était vive, tout l'agitait; la tristesse de Louise cédait souvent à leurs efforts. Le soir même, Francesca pouvait les retrouver chez sa tante, madame de Melcourt, qui recevait quelques personnes : elle forma le projet d'y aller.

Au moment où elles parlaient encore de ce projet pour éviter de parler d'autre chose, cinq heures sonnèrent. La mère de Francesca se leva pour sortir : sa fille la pressa dans ses bras, et ne dit pas un mot pour la retenir. Un domestique annonçait que le dîner était servi... Elle allait retrouver son mari. En ce moment madame de Mérinville n'aurait pas eu le courage de voir Hermann : elle partit, et bientôt la pauvre petite habitation qui avait vu la fille si heureuse vit les larmes de la mère.

Encore émue et tremblante, madame de Montigny vint prendre place à la table, vis-à-vis de son mari. Unis pour toujours par ce lien dont on a fait une irrévocable loi de la destinée, ces deux êtres pouvaient avoir cinquante années de malheur l'un pour l'autre : ils partaient ensemble pour un voyage sans terme, et ils ne s'entendaient ni sur le but, ni sur les plaisirs ou les dangers de la route; aucun des deux n'espérait secours et assistance de l'autre; aucun des deux n'aurait dit à l'autre sa pensée in-

time, et leurs soins, au contraire, étaient de bien fermer le fond de leur cœur, de vivre à côté l'un de l'autre sans se communiquer leurs idées, de s'échapper mutuellement, de se tenir sur leurs gardes, comme deux ennemis en présence. Dès qu'une pensée vive et profonde cesse d'être commune, dès qu'on a un secret important pour l'être avec qui l'on doit vivre de la même pensée, de la même âme, alors tout le bonheur s'évanouit dans l'intimité de tous les jours. L'indifférence paisible n'est pas possible : on s'aime ou on se hait.

Francesca ne haïssait pas encore : mais elle n'aimait plus.

Hermann n'avait jamais aimé, et il n'était pas loin de haïr. Il en voulait à la jeune femme qu'il avait trompée, de ce qu'il n'avait pas été assez adroit pour la tromper complétement ; car, quoiqu'il ignorât que les lettres eussent été retrouvées, il sentait à chaque instant que l'illusion à laquelle il avait dû l'amour de Francesca, était détruite, et, quoiqu'il fît peu de cas des tendres sentiments que le cœur peut éprouver, il eût voulu les retrouver dans l'âme de sa femme, comme moyen de bonheur pour lui. La sensibilité des gens égoïstes, toute relative à eux, est plus vive qu'on ne pense ; ils tiennent à être aimés : il leur convient si bien d'être le centre de tout ! Les autres ne sont pour eux que des moyens, et ils leur en veulent de ne pas remplir l'emploi auquel ils les destinent, leur bien-être à eux. Il avait donc fini par prendre de l'humeur de

la froide tristesse de Francesca ; et des mots durs et amers, tels que l'enfant, qui n'avait jamais quitté sa mère, n'en pouvait avoir entendu de sa vie, s'échappaient souvent de la bouche d'Hermann. La première fois, la jeune femme étonnée hésitait à croire qu'ils s'adressassent à elle ; ensuite une douloureuse conviction vint ajouter cette peine à celle qu'elle nourrissait en secret ; puis ce sentiment d'une nature délicate qui se voit outragée, fit rougir son front si pur ; et chaque fois depuis, une honte mêlée de souffrance couvrait son visage de larmes dès qu'elle entendait les dures paroles aigrement prononcées par Hermann.

Cette émotion pénible, s'étant plusieurs fois renouvelée, causa à la faible et impressionnable constitution de cette jeune femme une si douloureuse sensation, qu'un tremblement involontaire agitait toute sa personne aux premiers mots de cette voix sans pitié. Ce n'était donc plus qu'avec un mouvement d'effroi qu'elle voyait arriver Hermann, et qu'elle se présentait devant lui. Elle était effrayée, lui ennuyé : il sortait souvent de chez lui ; elle restait toujours chez elle : mais quelque soin qu'on prenne de s'éviter, quelques distractions que l'on puisse avoir, la vie intime revient sans cesse ; et quand le malheur est là... on a beau vouloir s'étourdir, on le retrouve à poste fixe ; il vous attend, il vous guette : vous le fuyez en vain ; vous cherchez inutilement à le tromper, il est sûr de son fait.

Devant les domestiques qui servaient le dîner,

les habitudes de politesse d'Hermann lui firent prendre un ton assez doux, lorsqu'il adressait à Francesca les paroles indispensables ; et la jeune femme, pensant aux conseils de sa mère, répondait de ce ton affectueux qui lui était naturel.

— Vous ne sortez guère, il me semble; et votre famille, quoique bien près de vous, est un peu négligée, dit Hermann.

— Si vous vouliez venir ce soir avec moi chez mes cousines? répondit en hésitant Francesca.

— J'ai quelques affaires; mais allez-y : votre grand'mère, madame d'Herby, s'y trouvera peut-être.

— Je ne le crois pas, reprit la jeune femme.

Et, pensant que ce n'était pas sans motif que son mari désirait qu'elle vît madame d'Herby, elle ajouta :

— Mais je pourrais passer chez elle avant d'y aller, si vous avez quelque chose à lui faire dire?

Hermann prit l'air satisfait et dit :

— Madame d'Herby est liée par une longue amitié avec le duc de V***, nouveau ministre des affaires étrangères.

Francesca s'étonna, puis reprit d'un ton affectueux :

— Si vous désirez une recommandation pour quelqu'un de vos amis, je me ferai un plaisir de vous la rapporter, d'autant plus que moi j'ai quelque chose à vous demander au sujet d'une de mes amies d'enfance.

Il y avait rarement une conversation aussi intime et aussi amicale entre le mari et la femme. On était au dessert, les domestiques s'étaient retirés : il commençait à s'établir une espèce de confiance, chacun ayant à exprimer une pensée, un désir qui avait besoin de la volonté de l'autre.

— Vous savez, continua Francesca en voyant qu'Hermann ne répondait pas, vous savez que j'ai toujours connu et aimé Hortense.

— Sans doute, dit Hermann plus content.

Il avait craint d'entendre nommer Louise.

— C'est d'elle que je vous parlerai; mais d'abord que faut-il dire à ma grand'maman?

— Qu'elle veuille bien me faire connaître au ministre, me mettre en rapport avec lui.

Ici, Hermann hésita un peu.

— Nos intérêts sont communs, Francesca; je puis me confier à vous. C'est pour moi, c'est pour une chose importante que je désire être en relations avec le ministre, et que j'ai besoin que la bienveillance et l'amitié de madame d'Herby m'assurent sa protection particulière. Mais je désire d'abord être connu de lui, sans annoncer aucun autre projet que celui de voir de près un homme recommandable par ses talents et sa probité.

Francesca ne put se défendre d'un mouvement de surprise, au changement complet qui s'était fait dans l'opinion d'Hermann sur le duc de V***. Elle savait que pendant longtemps ce grand seigneur libéral avait excité sa colère; que sou-

vent Hermann avait dit qu'il lui représentait un général aveugle tirant sur ses propres troupes, ou les faisant servir à fortifier le camp ennemi.

Mais Hermann ne comprit rien à la surprise de sa femme : il y a des gens qui savent si bien oublier à propos !

— Rien ne sera plus facile, dit Francesca, que de vous lier avec le ministre... il dîne assez souvent chez ma grand'maman ; et si vous ne vous êtes pas trouvés ensemble jusqu'ici, c'est qu'on croyait vos opinions si opposées aux siennes, que cela allait jusqu'à l'éloignement pour sa personne.

— Qui diable a pu imaginer une pareille sottise? dit vivement Hermann.

— Vous êtes devenu bien tolérant, il est vrai ; reprit Francesca.

— Je l'ai toujours été.

— Mais votre brochure !...

— Oh ! qui pense à cela maintenant? s'écria Hermann.

Six mois auparavant, on lui avait promis une place de secrétaire d'ambassade. Sa fortune était médiocre alors. À présent il avait cent mille francs de rente. Il voulait être ambassadeur. Sa brochure le gênait un peu ; mais il venait d'en publier une nouvelle, où il prêchait l'oubli de toutes les discussions politiques, et l'union de toutes les lumières pour éclairer et diriger la patrie. Il est des gens qui croient que les autres ne

doivent pas se souvenir de ce qu'eux-mêmes ont oublié, et qui sont à peu près comme ces enfants qui pensent qu'on ne les voit pas quand ils ont fermé les yeux.

Hermann aperçut en ce moment un léger sourire sur les lèvres de sa femme. Elle l'avait deviné. Alors, renonçant à en faire sa dupe, il espéra en faire sa complice.

— Oui, reprit-il, je veux me rattacher à ceci : l'empereur le désire... il sent bien qu'il n'y a que *nous* pour remplir les ambassades, et l'on se doit à son pays. Je ferai le sacrifice... de mes répugnances...

Il mentait encore par habitude, quand il croyait se résigner à dire la vérité.

Francesca souffrait... elle craignait d'être obligée de ne l'estimer sur rien.

Il ne devina point ce sentiment.

— Vous vouliez me demander quelque chose? dit-il, espérant acheter la complaisance de sa femme; mais elle la mit à trop haut prix.

— Que dites-vous, Francesca ! avez-vous perdu la raison ? sommes-nous des princes ? ou Hortense est-elle notre sœur, qu'il vous vienne à l'idée de la doter ?

— Oh ! ce n'est pas une somme considérable qu'il me faut... c'est quelque chose pour ajouter à sa trop médiocre fortune. Un bon parti qui lui plaît et lui convient, se présente ; mais le jeune homme dépend de son père, qui exige, pour donner son consentement, une dot de cinquante mille francs.

Hortense n'en a que trente : vous voyez bien qu'une vingtaine de mille francs assurera le bonheur de deux personnes.

— En vérité, je regrette qu'il vous soit venu une idée aussi singulière; car j'aurais été heureux de mettre autant d'empressement à vous être agréable que vous en mettrez, j'espère, à faire ce que je désire... Mais ce que vous demandez est de la folie!... Que vous fassiez à votre amie un cadeau lors de son mariage, rien de mieux ; et pour vous montrer toute ma bonne volonté, je vous remettrai vingt-cinq louis...

— Non, Hortense n'a pas besoin d'un présent de ce genre, et ne l'accepterait pas. Je n'espérais même contribuer à son bonheur que mystérieusement, et par l'entremise de son tuteur... Je compte encore, Hermann, que vous...

Hermann se leva.

— Quand je le voudrais, cela serait impossible : je n'ai pas cette somme à ma disposition. Les nouvelles entreprises auxquelles je me suis associé, ont employé tout l'argent que j'avais de libre, et même m'ont fait prendre des engagements.

— Qui peut-être compromettront votre fortune !

— Ne craignez pas cela, reprit-il avec un sourire de confiance. Je ne suis pas de ces gens qui sont dupes dans les affaires.

Francesca, qui avait eu peur de le voir se ruiner, ne put se défendre d'une autre frayeur en voyant l'expression de sa figure...

Elle se contraignit pour dire d'un ton amical :

— Hermann, voilà, dites-vous, une partie de votre fortune engagée dans les affaires qui doivent l'augmenter : l'héritage qui m'est venu passe deux millions, et je n'ai jamais désiré, ni demandé pour moi rien au delà de la modeste pension que vous-même avez fixée. Je m'engagerai, si vous le voulez, à ne vous jamais rien demander de plus... Mais accordez à ma prière cette somme de vingt mille francs qui peut faire deux heureux.

— Je ne vous croyais pas, je l'avoue, une semblable prodigalité : il est bien heureux que le mari soit seul maître de la fortune ! il ne vous faudrait pas longtemps pour nous ruiner !... Et Hermann, avançant dédaigneusement la lèvre inférieure, grimace qui lui était familière quand il commençait à être de mauvaise humeur, se mit à répéter entre ses dents quelques mots méprisants sur le peu de bon sens des femmes, leur luxe et leurs folies.

Ils avaient passé au salon. Hermann s'était assis nonchalamment dans un fauteuil, et il ne disait plus rien.

Francesca était restée debout, appuyée sur le marbre de la cheminée.

Il y avait du dédain sur le visage d'Hermann...

Il y avait du mépris sur le visage de Francesca...

— C'est sans doute avec votre mère que vous avez formé ce beau projet, dit Hermann ; car il avait d'instinct de l'éloignement pour cette femme ; il sentait qu'elle avait droit au bonheur de sa fille,

et il lui en voulait du chagrin qu'il devait lui causer.

Francesca se retint, et ne répondit pas.

— C'est toujours ainsi! Un homme n'a pas de plus grand ennemi que sa belle-mère. Elle donne sans cesse des conseils à sa fille contre son mari... C'est à elle que je dois votre mauvaise humeur habituelle.

— Hermann, dit Francesca que l'accusation portée si vivement contre sa mère avait frappée au cœur, Hermann, n'accusez pas ma mère.

— Et qui donc puis-je accuser? reprit-il avec colère; car vous n'avez ni les sentiments, ni les idées qu'un homme doit attendre de sa femme. Je vous trouve toujours contraire à tous mes intérêts, opposée à tous mes projets.

— Vous m'avez vue tout à l'heure disposée à ce que vous souhaitiez : j'avoue que j'y mettais une condition.

— Impossible! je ne donnerai pas cette somme, parce que je dois veiller sur votre fortune que vous voulez follement dissiper... Vous irez ce soir chez madame d'Herby, parce que je le veux, et que c'est dans votre intérêt comme dans le mien. Votre devoir est de m'obéir.

— Hermann, écoutez-moi... Ne pensez pas m'effrayer (et elle tremblait)... je ne suis pas aussi faible de cœur que vous le pensez. Je ne parlerai pas de vous à madame d'Herby; je ne servirai pas vos plans ambitieux... S'ils partaient d'un noble principe, si vous désiriez vous mêler aux affaires publi-

ques pour être utile à votre pays, servir les intérêts des malheureux, ou contribuer à la gloire de la France, je ferais taire tout souvenir des torts que vous pouvez avoir envers moi, et je seconderais vos desseins. Mais quelque ignorante que je sois des choses de ce genre, je sais qu'il est de notre temps des gens qui essayent de colorer les plus basses passions de l'apparence du zèle pour le pays, qui n'a pas besoin d'eux, et dont eux ont besoin : d'autant plus avides qu'ils sont plus riches, ils veulent à tout prix grossir leur opulence des sueurs du peuple et de l'impôt levé sur ses besoins.

Ils veulent la domination, la grandeur, la puissance, et ne craignent pas de les extorquer en affichant des idées toutes contraires. Ils se revêtent des principes libéraux, comme d'un déguisement qui leur permet de passer à travers la foule pour la tromper, jusqu'à ce qu'ils puissent l'asservir... Je ne contribuerai pas à vous aider dans un tel projet.

Votre naissance, vos idées, et des bienfaits reçus vous attachent aux souverains proscrits.

Restez fidèle à votre vie passée : vous n'aurez pas la puissance, mais vous aurez l'estime. Moi seule, Hermann, je pouvais vous parler ainsi; car, comme vous le disiez tout à l'heure, nos intérêts sont communs : vous disposez de la fortune et de la réputation de tous deux ; soyez donc aussi soigneux de l'une que de l'autre. J'ai cru de mon devoir de m'expliquer franchement, et maintenant je me retire.

C'était la première fois que la faible et douce

Francesca tenait un semblable langage. Il devait surprendre et irriter Hermann; mais sa colère se traduisit en amers et injurieux sarcasmes sur la jeune femme et sur sa mère.

Il la retint pour exhaler une haine profonde et un ressentiment dont il la menaça de faire rejaillir les effets sur tout le reste de sa vie. Francesca avait fait un grand effort sur elle-même en exprimant à son mari les craintes qui plus d'une fois déjà l'avaient alarmée. En apprenant à connaître son caractère, elle avait béni le ciel d'être seule à le connaître; et il lui avait fallu six mois pour se décider à confier un secret que le cœur maternel devait ensevelir à jamais.

Dans ce moment, quand Francesca vit l'ambition nouvelle d'Hermann la menacer d'associer le public à la connaissance d'un tel caractère, elle s'arma de courage pour le détourner de son projet. Lui apprendre qu'il n'était pas assez enveloppé de mystères pour que les autres ne découvrissent pas ce qu'elle avait découvert elle-même; le rappeler aux sentiments du devoir, lui refuser les moyens qui pouvaient lui aplanir la route, lui parut chose juste et commandée.

Mais cet effort fut cruel; et la violente irritation d'Hermann acheva de la briser. Pâle, tremblante, elle se laissa tomber sur un siége, et écouta, sans dire une parole, tout ce qu'il plut à son mari d'ajouter de propos durs et outrageants. Quand il fut satisfait, il se leva et dit :

— Vous ferez ce que je vous ordonne : si ce n'est ce soir... ce sera demain. Je compte que madame d'Herby me fera connaître au ministre d'ici à huit jours, ou si vous résistez, et dites un seul mot contre nos projets, votre mère, de qui seule vous pouvez avoir appris toutes ces belles choses, cessera de venir chez moi vous donner de mauvais conseils.

Il s'éloigna.

Pendant une heure, Francesca resta plongée dans des réflexions cruelles... puis, voyant que, le mal existant tout entier dans le caractère d'un autre, elle ferait de vains et inutiles efforts, elle résolut de ployer sous la nécessité impérieuse qui avait disposé de son sort, et non de tâcher de lutter contre elle. Invoquant la force d'en haut pour aider son faible courage, elle se soumit avec cette résignation qu'amène la certitude qu'il n'est aucune puissance humaine capable de vous enlever au sort qui vous menace. C'est le courage du désespoir, la résignation de l'homme que l'on mène au supplice... il se tait ! il marche !...

Pour s'arracher à ses idées, Francesca sortit.

Elle vit sa grand'mère.

Mais elle ne parla point d'Hermann.

« Demain, peut-être, dit-elle... »

Il lui répugnait, non pas d'être victime, mais d'être complice.

Espérant un peu de calme près des amies qui lui rappelaient les jours de son enfance, elle se rendit chez ses cousines ; et déjà son cœur se sentait plus

paisible au milieu d'elles, quand la porte s'ouvrit pour faire place à un nom que la femme d'Hermann de Montigny connaissait déjà, mais qui était porté par un homme qu'elle n'avait jamais vu ou qu'elle avait oublié. Aussi ce fut avec un trouble et une curiosité inexprimables qu'elle entendit annoncer M. George de Senancourt.

II

George n'avait pas trente ans, et il était beau.

Un an plus tôt, on eût pu reprocher à sa figure ces formes rondes et fraîches, ces couleurs animées qu'on ne remarque guère sur le visage d'un homme que pour y trouver la preuve de l'insouciance ou de l'irréflexion.

Mais ses couleurs s'étaient effacées, sa joie, encore naïve, avait disparu, et la confiance jeune et pure qui s'était longtemps reposée sur son front, n'existait plus. Il était triste, pâle, défiant, inquiet; on voyait qu'il avait souffert, qu'il avait appris à se défier des autres et de lui-même, enfin qu'il avait vécu.

Il était plus beau ainsi, plus séduisant surtout ; car il n'est guère de femme qui n'éprouve plus de sympathie pour l'homme que le malheur a frappé, que pour celui qui ne connaît encore de la vie que ses plaisirs. Le caractère de George était naturellement doux, gai, ouvert ; il disait quelquefois, en riant, que la franchise était plus adroite et la loyauté plus habile qu'on ne le pensait ; et il le croyait. Il disait aussi que l'instinct de l'homme le porte au bien ; qu'il est mille vertus ignorées, et que le mal seul est connu dans son entier, parce qu'il trouble l'ordre ou l'harmonie générale ; et il le pensait. Cependant le mariage de son ami avait un peu dérangé ses idées, et jeté quelques sentiments amers dans son âme bienveillante. George eût aisément oublié la jeune fille objet de ses rêves d'amour ; il la connaissait à peine, et il n'avait perdu qu'une espérance : mais il ne s'était jamais expliqué complétement la conduite d'Hermann ; il ne pouvait pas se former une idée bien juste de son caractère ; il n'était pas intimement convaincu de sa passion pour Francesca, et il ne lui était pas suffisamment prouvé que l'intérêt fût seul le mobile de sa conduite. L'incertitude qu'il conservait de tout cela l'avait souvent plongé dans des réflexions qui entretenaient le souvenir de la femme qu'il avait aimée. L'idée qu'il avait pu se tromper six ans sur le compte de son meilleur ami l'avait fait douter de lui et des autres : il était devenu plus réservé ; et s'il était encore resté honnête et bon, il ne croyait

plus aussi exclusivement à l'honneur et à la bonté.

Il s'était fait présenter chez madame de Melcourt. Il la voyait avec un intérêt qu'il ne s'expliquait pas à lui-même et ne cherchait pas à approfondir... Pendant six mois, ses visites, assez peu fréquentes, lui semblaient n'avoir pour but que de passer quelques instants dans une famille dont les chagrins, voilés de bonté, avaient trouvé un écho dans son âme; de se distraire à la gaieté de la joyeuse Éléonore et de la vive Hortense,... et de promener là comme ailleurs la vague tristesse dont il ne savait plus se défendre. Mais le jour où, en entrant dans le salon, ses yeux se portèrent sur la triste Francesca, George sentit que toutes ses visites avaient eu un but, une espérance. Ce jour-là il n'attendit, il n'espéra plus rien!... Francesca était là.

Un seul regard qu'il jeta sur la jeune femme éclaircit pour lui le passé, et détruisit son incertitude sur son ami. Six mois de malheur pouvaient seuls avoir produit un tel changement sur un visage de dix-neuf ans. Il devina tout. Hermann ne l'avait jamais aimée, elle non plus n'aimait pas Hermann.

George était un honnête homme, mais il n'était pas au-dessus de l'humanité. Il vivait dans le monde, dans le Paris du dix-neuvième siècle, dans le scepticisme moral et religieux de notre époque : il espéra! Seulement, comme il était honnête, il ne forma pas de projets; mais, comme il était homme, une pensée involontaire traversa son es-

prit, et le remplit de joie... Ce qu'il y avait de délicat dans son âme amena sur ses joues pâles une légère rougeur, en même temps que ce qui touchait davantage en lui aux humaines faiblesses amenait un sourire sur ses lèvres. Pour Francesca, au nom de M. de Senancourt, ses yeux s'étaient vivement portés sur celui qui entrait, et ne s'en détournèrent que quand elle vit ses regards, à lui, s'animer à la vive rougeur qui colorait la figure de la jeune femme. Tous deux avaient rougi en même temps : chacun avait vu que l'autre rougissait; il y avait entre eux un secret commun, une émotion commune; un lien invisible venait d'unir leur pensée, et ils l'avaient senti.

La conversation fut agréable et gaie : George n'avait jamais été aussi aimable. Il y a quelque chose d'enfantin, de joyeux et d'innocent dans les premières heures passées près de ce qu'on aime avant qu'aucune espérance s'éveille, avant qu'aucun désir se forme. C'est un bien-être indéfinissable que nul regret ne trouble, que nulle crainte ne vient agiter; la vie semble plus légère, l'air plus pur, le ciel plus beau ; le vague de cette émotion insaisissable a un charme qu'on chercherait vainement ailleurs.

Souvent, dans un salon qui réunit un petit nombre de personnes, des paroles pleines de gaieté, des rires insignifiants en eux-mêmes, ou des discussions graves sur des sujets pleins d'intérêt, paraissent occuper exclusivement ceux qui sont là. Eh bien ! à la fin de la soirée, la pensée intime de chacun est

restée loin de tout ce qui s'est dit. On retourne chez soi, heureux ou triste par des choses que personne n'a aperçues, dont il n'a nullement été question, et qui sont parfaitement étrangères à toutes les paroles qui ont été prononcées. Quand la soirée fut écoulée, quand tout le monde sortit de chez madame de Melcourt, aucun événement n'avait eu lieu, rien ne s'était passé qui valût la peine d'être remarqué... Pourtant, toute la vie de deux personnes était changée; leur destinée avait pris un nouvel aspect ; leur avenir était fixé pour jamais.

Le lendemain, Francesca céda aux ordres de son mari, en obtenant de madame d'Herby la protection du ministre. Bientôt les relations qui s'établirent pour lui par suite de cela, les affaires auxquelles il était déjà mêlé, les plaisirs qu'il rechercha pour remplacer ceux que la froideur et la tristesse de sa femme l'empêchaient de trouver dans son intérieur, l'éloignèrent si souvent de chez lui, que Francesca, ses habitudes, ses relations, tout lui devint presque complétement étranger.

La jeune femme ainsi isolée, se reprit à ses amitiés de jeune fille : elle retourna souvent chez ses cousines; elles aussi vinrent sans cesse la chercher, Hortense surtout, car il restait entre madame de Montigny et Louise un embarras facile à expliquer, difficile à effacer. George aussi se retrouvait là presque chaque jour ; c'était un livre, un morceau de musique, une commission dont il s'était chargé : tout amenait des prétextes. Madame de Melcourt

ne pouvait penser à l'éloigner, d'autant moins que d'autres jeunes gens venaient habituellement chez elle. Louise était promise, son mariage allait se faire au retour prochain du prétendu. Hortense résolut d'attendre le consentement que le père de son futur refusait encore : libre d'elle-même, sûre d'être aimée, confiante dans son amant et dans l'avenir, elle était à l'abri de toute séduction. Éléonore avait une insouciance enfantine qui la garantissait de l'amour : d'ailleurs, les hommes qui venaient chez madame de Melcourt étaient tous de naissance et de fortune convenables pour prétendre à sa main, et ne pouvaient prétendre à autre chose. Les gens honnêtes ne soupçonnent guère; et ici aucun soupçon ne s'élevait par suite des assiduités de George. Madame de Montigny ne pouvait en faire naître; depuis un mois, elle voyait fréquemment monsieur de Senancourt; il était là, ainsi qu'elle, partageant les amusements, se mêlant à la conversation; mais il ne s'adressait jamais à elle, et Francesca non plus ne s'adressait jamais à lui. Ils étaient du même avis sur toute chose, répondaient souvent en même temps, et toujours de la même manière, à une question générale; ce que l'un disait, attirait toute l'attention de l'autre; ce que Francesca avait admiré, devenait l'objet de l'admiration de George; ce qu'il aimait devenait cher à la jeune femme. Jamais, pourtant, ils ne se consultaient sur rien, car ils ne se parlaient point.

Jamais le nom de l'un n'était sorti de la bouche

de l'autre devant personne. Francesca parlait peu, et jamais à M. de Senancourt; mais dans la conversation générale, leurs discours se rencontraient quelquefois, leurs yeux souvent, leur pensée toujours.

Ils ne s'étaient jamais dit un mot, et cependant ils s'étaient entendus sur tout : la pensée de l'un était la pensée de l'autre. Francesca se levait le matin, après avoir rêvé de cet homme qui l'avait choisie jadis par amour, qui avait placé toutes ses espérances de bonheur dans l'idée d'être aimé par elle, et dont l'âme noble, délicate et sensible, contrastait avec le cœur sec et froid d'Hermann.

Francesca, près de sa mère, si peu appréciée et si repoussée de son mari, pensait souvent, sans le dire, à la tendresse de fils qu'elle eût trouvée dans le cœur si bon de George. Pendant les heures de solitude, elle se figurait involontairement la société douce, l'intimité au milieu d'occupations, de lectures ou de promenades avec George, dont les goûts paisibles, le caractère aimable, l'éloignement pour les idées ambitieuses, les opinions fidèles eussent repoussé tout projet de se mêler aux affaires publiques, et eût trouvé dans les arts, les lettres, l'amitié, l'amour, une existence pleine de charme et d'intérêt; car M. de Senancourt, attaché de principes, de naissance et de cœur à la dynastie royale, gardait comme une religion sacrée, mais tolérante, sa reconnaissance respectueuse pour d'illustres proscrits. George eût refusé de s'attacher à ce que ses

affections repoussaient ; il n'eût point, par une espèce de capitulation de conscience, dont il est plus d'un exemple, excusé ses efforts pour obtenir la faveur du pouvoir triomphant, en jetant dans l'intimité quelques phrases de regret sur le pouvoir vaincu. Mais George n'eût pas non plus attaqué cette puissance momentanée, que ses opinions condamnaient. Il comprenait l'époque où il était né, et plus d'une fois il avait, en cherchant avec passion la vérité, jeté autour de lui les pensées qui remplissaient son âme. Il disait : Quand des siècles se sont écoulés, quand les hommes ont usé certaines idées, ou s'en sont lassés, arrivent avec de nouvelles générations, des idées nouvelles. Une lutte sanglante s'établit entre ce qui reste de conviction pour le passé, et ce qui s'élève de conviction pour un nouvel avenir ; et le combat continue jusqu'à ce que l'esprit mobile de l'homme s'attache à une pensée qu'il croit immuable. Dans ce choc violent des passions humaines, la société est ébranlée jusqu'en ses fondements, comme ces édifices que les secousses d'un tremblement de terre renversent sur le sol... Mais lorsque les débris du temple ou du palais restent épars autour de nous, la foule attentive, effrayée et curieuse, regarde avec inquiétude les restes mutilés, où quelques hommes espèrent en vain trouver de quoi reconstruire le monument tel qu'il était avant sa chute. Honneur alors aux hommes de génie qui tentent, au péril de leurs jours, de rebâtir un nouvel édifice plus beau et plus solide ! mais

malheur à ceux qui, profitant du désastre, essayent de s'emparer avec adresse des débris dispersés, pour établir leur fortune particulière sur les restes sanglants des calamités publiques !

Et George, conséquent avec ses principes, respectait le passé, supportait le présent, et priait pour l'avenir.

Ces idées s'étaient exprimées quelquefois devant Francesca : elles plaisaient à son âme rêveuse. Tout ce qui est vague, élevé et généreux, s'arrange merveilleusement avec l'amour ; et la jeune femme mélancolique se plaisait à s'identifier avec toutes les pensées de l'homme qu'elle aimait sans le savoir : car Francesca ignorait complétement son amour si excessif et si passionné pour George. La situation où elle se trouvait, par la connaissance de sa lettre, lui semblait suffire pour motiver l'attention continuelle qui la préoccupait ; et la timidité la justifiait à ses yeux de cette émotion qui l'empêchait d'adresser la parole au jeune homme. Le temps s'écoulait ainsi, et trois mois se passèrent, pendant lesquels elle vécut uniquement de la même pensée, sans qu'elle se doutât seulement qu'elle aimait celui qui était devenu toute sa vie.

George était moins ignorant de ce qu'il éprouvait : il sentait qu'il était amoureux ; mais il n'allait pas plus loin, et ne voyait rien au delà, parce qu'il ne voulait rien voir. Un jour Hermann vint dîner chez madame de Melcourt : c'était une fête de famille, on n'avait pu se dispenser de l'inviter ; il

n'avait pu se dispenser d'y venir. George y était, et rien entre eux deux ne rappela le passé. Hermann put croire que George ne lui en avait jamais voulu, et George, qu'Hermann ne lui avait jamais voulu de mal. Ils eurent presque l'air de se chercher, de se prévenir ; et la fête ayant été rendue par M. et madame de Montigny, M. de Senancourt se trouva naturellement au nombre des invités.

Huit jours après, une occasion s'était offerte où George avait pu être utile à Hermann : il s'agissait d'un service important. Il était venu deux fois chez lui, mais seulement quand il y avait réunion.

Un jour, il fit une visite à quatre heures : madame de Montigny était seule ; son mari venait de partir pour la campagne.

Seuls pour la première fois, forcés de s'adresser la parole pour la première fois, ils restaient l'un près de l'autre, sans interrompre un silence qui eût paru bien singulier, si l'on eût pu les voir ainsi. Mais, malgré leur usage du monde, aucun d'eux n'eut cette idée. C'est qu'ils sentaient, sans se rendre compte de leurs pensées, que ces phrases insignifiantes, que ces petits sujets des conversations ordinaires, ne seraient, entre eux, que mensonge et hypocrisie ; qu'il ne s'agissait pas du bal de la veille, du spectacle du lendemain, de l'anecdote de salon, ou de l'ouvrage nouveau. Ce qui les occupait tenait au fond intime de leur âme ; il y avait entre ces deux personnes, là, muettes, pâles et craintives, une question d'avenir, de bonheur ou

de malheur, de repos ou de passion, d'innocence ou de repentir, de vie ou de mort. Francesca éprouva une émotion si vive, elle trembla si violemment, qu'elle commença enfin à deviner ce que George était devenu pour elle. Se rappelant alors ce qu'il aurait pu être, et ce que ses devoirs, à elle, exigeaient, un mouvement involontaire la porta à fuir loin de lui. Elle essaya de se lever ; mais elle était si tremblante, mais elle sentait si bien tout ce que cette agitation devait avoir d'inexplicable pour George, qu'elle retomba sur son fauteuil. Ses yeux rencontrèrent les yeux de M. de Senancourt, attachant sur elle des regards de surprise et d'amour. Incapable de maîtriser son émotion, la jeune femme fondit en larmes, et George interdit, et presque aussi tremblant qu'elle, était à ses pieds, pressant ses mains qu'il portait à ses lèvres, et répétant vingt fois ces mots :

— Francesca, je vous aimais !

En ce moment elle appela à son aide tout son courage pour imposer silence à George, le repousser et s'éloigner, mais un papier, qu'elle avait à la main, et qu'elle tenait soigneusement caché depuis l'entrée du jeune homme, s'échappa, et roula dans les doigts de M. de Senancourt. Un cri de surprise, de joie, d'amour, sortit aussitôt de ses lèvres. Dans ce papier, pressé souvent par des mains délicates, religieusement conservé, relu encore au moment où il était entré, et humide des larmes qu'il avait fait répandre, George avait reconnu la lettre

où il écrivait à Hermann, un an auparavant, que tout son avenir était dans son amour, et qu'il ne demandait, pour sa part de bonheur dans ce monde, que l'amour de Francesca.

Qu'aurait pu faire maintenant la jeune femme pour cacher au jeune homme amoureux qu'il était aimé? La joie qu'il montrait lui apprenait qu'elle n'avait plus rien à lui dire : le secret qu'il avait surpris l'avait instruit de tout.

Il se taisait. La lettre parlait depuis si longtemps pour lui! Francesca ne disait rien : la lettre tombée, froissée par la main qui l'avait si souvent tenue, en disait plus à George qu'il n'avait espéré en apprendre!...

Heureux, et le cœur rempli d'amour, de respect pour la jeune et belle femme dont il se voyait aimé, George s'était placé un peu plus loin d'elle, admirant avec un sentiment presque religieux cet embarras naïf et plein de charme, cette grâce enchanteresse et séduisante, qui avait toujours rendu la beauté de Francesca si puissante, et qui, dans cet instant, était irrésistible et céleste!... Car, malgré la forme régulière de ses traits délicats, la beauté de cette délicieuse figure tenait à un charme insaisissable et tout intellectuel : c'était son âme qu'on devinait sous ce voile transparent, et qui exerçait un pouvoir auquel les plus indifférents étaient forcés de se soumettre.

Longtemps émue et agitée, Francesca resta ainsi tremblante et silencieuse sous les regards de George;

et quand enfin les yeux de la jeune femme rencontrèrent les siens ; quand, rassurée par la timidité qu'il montrait, elle échangea un regard avec lui, elle sentit bien qu'elle n'avait plus rien à lui apprendre ; et un sourire d'une inexprimable douceur accompagna ces seuls mots, prononcés tendrement par elle : « *Depuis dix mois !* » Et elle montrait la lettre ! ces mots répondaient aux craintes comme aux espérances de George : *depuis dix mois*, il avait seul occupé exclusivement celle qu'il aimait.

Puis, après ces mots échappés à sa pensée, Francesca rougit ; ses grands cils voilèrent ses regards, et elle ne parla plus.

Chacun d'eux savait maintenant la date du commencement de cet amour qui devait être éternel : ils connaissaient l'un de l'autre tout le passé ; ils connaissaient encore mieux tout l'avenir.

Il y a quelquefois une heure dans la vie qui décide du sort de tout le reste !

Au silence religieux, plein d'espoir, de trouble et d'effroi, qui régnait dans cette chambre, on eût deviné qu'un événement solennel et important disposait en ce moment de deux existences. Il y avait quelque chose de grave, de triste, d'irrévocable dans cette scène d'amour, où si peu de mots avaient été dits, où il ne s'était fait ni un serment, ni une promesse, et où chacun sentait pourtant que leurs destinées devaient être unies à jamais.

On annonça madame de Mérinville. George se leva, salua, échangea avec Francesca un inexpri-

mable regard, et sortit sans prononcer un seul mot.

Francesca embrassa sa mère sans parler, et retomba sans connaissance sur le fauteuil qu'elle venait de quitter. La présence de sa mère l'avait rappelée à la vie réelle, hors de laquelle l'amour l'avait placée depuis deux heures. Sa situation, ses devoirs, ses chagrins, tout ce qu'elle avait oublié, était revenu tout à coup; le voile était tombé, l'illusion s'était envolée! l'ange avait été précipité du ciel, brillant et doux, sur la terre froide et rude, et la chute l'avait brisé.

La pauvre mère, initiée, dès l'enfance de sa fille, aux secrets de cette frêle et délicate organisation, devina bien quelque impression nouvelle, impression trop forte pour son enfant; mais l'homme qui sortait lui était inconnu : elle n'imagina point qu'il eût quelque rapport avec l'état où elle voyait Francesca, d'autant plus qu'en revenant à elle, le nom d'Hermann fut le premier mot qui sortit de la bouche de madame de Montigny.

Elle parlait de son mari au milieu de larmes, de plaintes et de paroles entrecoupées. Madame de Mérinville, dans la retraite absolue où elle vivait, n'aurait certes rien appris des choses qui occupaient la société, si le bonheur de sa fille n'eût rattaché sa pensée aux intérêts du monde, et si la crainte de voir Hermann compromettre sa fortune ou sa réputation, ne l'eût engagée à tâcher de connaître ses relations, et à s'informer de tout ce qui avait rapport au mari de sa fille. Mais, ainsi qu'il arrive

souvent, elle avait appris plus de choses qu'elle ne croyait en découvrir. M. de Montigny, ennuyé de sa femme, avait cherché des plaisirs plus faciles près d'une femme qui n'attendait, ainsi que lui, ni tendresse, ni délicatesse dans une liaison passagère dont l'amusement seul était la base, et lui offrait ainsi tout ce qu'il pouvait comprendre et désirer dans l'amour. La pauvre mère crut voir dans le chagrin de sa fille qu'elle avait connaissance de l'infidélité de son mari, et, en plaignant, en consolant ce nouveau malheur, elle l'apprit à Francesca, qui l'ignorait.

Ce que le cœur infidèle de la jeune femme éprouva par la certitude de l'infidélité de son mari, elle n'aurait pu l'expliquer. Ce ne fut pas de la douleur, ce ne fut pas de la joie... Elle ne se crut pas moins malheureuse, et elle n'espéra pas être plus tranquille. Pourtant une nouvelle agitation vint se joindre à celle qu'elle éprouvait. Les mots avec lesquels madame de Mérinville peignait la femme coupable qui accueillait l'amour d'Hermann, semblaient à sa fille un fer brûlant qui déchirait son cœur coupable; et sa mère elle-même lui apparaissait comme un juge irrité qui prononçait un arrêt cruel et irrévocable.

Francesca, de plus en plus inquiète et troublée, ne put rester près de sa mère; il fallut la mettre au lit, et le lendemain encore un peu de fièvre accusait l'émotion de la journée précédente. Hermann était rêveur. L'habitude de contrainte où ils étaient continuellement ensemble rendait peut-être

moins pénible la situation de Francesca avec lui, qu'elle ne l'était près de sa mère, avec laquelle la confiance lui était si nécessaire.

Obligée ainsi de renfermer en elle-même l'agitation qui la dévorait, Francesca cherchait dans la prière et dans la religion les secours dont elle avait besoin, et attendait du ciel ce qu'elle n'osait espérer sur la terre. Élevée dans de pieux sentiments, sans exagération et sans puérilité, son âme tendre, naturellement religieuse, se réfugiait dans l'avenir pour supporter le présent.

Quand elle avait retenu ses larmes, prêtes à couler, dans les bras de sa mère, elle allait pleurer au pied des autels; quand son cœur, comprimé par les dures paroles d'Hermann, ne pouvait plus renfermer sa douleur, c'est au pied des autels qu'elle allait demander la force; et quand George, beau, amoureux et aimé, troublait sa pensée, en entraînant à lui toutes les facultés de son âme, elle allait prier au pied des autels. Mais là, dans cette église où elle fuyait, près de ce Dieu qu'elle invoquait, une seule idée ne la quittait jamais; elle était avec elle toujours, sans cesse: c'était sa vie, c'était son âme! cette pensée, c'était son amour pour George; mais elle sentait en même temps et sa passion et son danger, comme celui qui, se voyant emporté dans un abîme sans fond, conçoit clairement et le sort affreux qui le menace, et l'impossibilité d'y échapper. Seulement, elle priait!... Était-ce pour obtenir secours dans cette vie ou dans l'autre? elle

l'ignorait ; car elle ne réfléchissait plus ; elle ne prenait plus de résolution, elle ne formait plus de projet : elle priait et elle aimait !... voilà tout.

Cette exaltation continuelle était une fièvre brûlante qui dévorait cette pauvre jeune femme. George, qui avait placé tout son bonheur sur cette frêle existence, voyait avec effroi le trouble et l'agitation de l'âme de Francesca passer sur sa figure expressive. Les soins délicats, le respect, la tendresse dont il l'entourait, consolaient et rassuraient Francesca par moment, mais rendaient son amour plus violent et plus profond. Madame de Mérinville, en retrouvant plusieurs fois M. de Senancourt, en apprenant son nom, en remarquant le trouble de sa fille, devina enfin le dernier malheur de son enfant. Un jour qu'il venait de sortir à son arrivée, et qu'elle voyait des larmes dans les yeux de Francesca, elle lui tendit les bras, en disant : — Oh ! mon enfant, n'as-tu pas besoin des conseils de ta mère? Et la jeune femme, prête à tout dire, se jeta dans ses bras.

Hermann entra. Un sourire de pitié, lancé sur la mère et sur la fille ; les mots de confidence coupable, de mauvais conseils, s'échappèrent de ses lèvres : il témoigna même le désir d'être seul avec Francesca. Madame de Mérinville se leva, serra la main de sa fille, et portant les yeux au ciel, lui indiquant ainsi celui qu'elle devait implorer et qui pouvait la secourir, elle sortit.

Hermann alors s'emporta contre la mère de sa femme, l'accusa de l'aigrir contre lui, de l'écarter

de ses devoirs de soumission et d'obéissance; et sa colère s'exhalant au milieu des excuses et des explications avec lesquelles Francesca essayait de l'apaiser, il finit par dire :

— Je suis le maître; votre caractère s'est attristé et dénaturé aux conseils qu'on vous a donnés contre moi; livrée seule à ma volonté, vous n'auriez pas eu l'idée de me blâmer ou de me résister, et j'entends trouver chez moi repos et obéissance. Que votre mère n'y revienne plus : je le veux, je l'exige.

Après ces paroles, il s'éloigna. Monsieur de Montigny avait, en entrant, rencontré George; et l'émotion de la mère et de la fille avait éveillé en lui un de ces mouvements de jalouse envie, qui n'ont de la jalousie que la haine, sans l'amour qu'elle renferme d'ordinaire. Il avait donc d'abord écarté la mère; puis il s'était promis de découvrir le secret de sa femme, si son cœur en recélait un, et de se servir de sa découverte pour établir et consolider son pouvoir.

Les jours se passaient ainsi, pleins de trouble, de craintes, de soupçons et de défiance. Francesca ne trouvait un peu de repos et de force que dans la prière; et sa santé ne lui permettant pas d'aller dans le monde, elle ne sortait plus que pour se rendre à l'église voisine, toujours en voiture; et, pendant le temps qu'elle y passait, un laquais, debout, à quelques pas derrière elle, la surveillait par ordre d'Hermann, mais ne voyait que des prières

et des larmes. Cette coutume que les dernières années de la restauration ont vu rétablir, sert merveilleusement la vanité et la jalousie d'un mari. Et, le soir, quand les domestiques de l'hôtel étaient réunis et que leurs maîtres devenaient l'objet de leurs conversations, le laquais disait au valet de chambre, qui le répétait au cuisinier, qui le redisait au cocher : « Tout cela est singulier! être riche et passer son temps à pleurer et à prier Dieu ! » Puis, il ajoutait tout bas : « J'ai peur que madame n'ait la raison un peu dérangée. »

— « Oh ! c'est possible ! » Et alors on murmurait encore plus bas : « Elle est folle! » Mais la femme de chambre, jeune fille de 24 ans, qui l'approchait davantage, haussait les épaules, soupirait, et se penchant à l'oreille du maître d'hôtel, lui disait : « Elle est malheureuse ! »

Un jour, en sortant de l'église, Francesca rencontra madame de Melcourt qui y entrait, et qui lui apprit que M. de Bléville était arrivé ; que le mariage de Louise devait avoir lieu le lendemain, sans fête, sans éclat ; et Francesca se crut obligée d'aller chez ses cousines... Elle s'y rendit : en montant l'escalier, toujours préoccupée par les idées qui remplissaient son âme, la jeune femme pensait à son mariage aussi, qui avait si peu tenu ses promesses de bonheur ; et, après avoir attendu quelques instants dans le salon, elle se dirigea vers la chambre de ses parentes. Son nom prononcé par Éléonore l'arrêta sur le seuil de la porte, et elle

entendit encore ces mots si souvent prononcés par l'insouciante jeune fille :

« Francesca est si heureuse ! »

— Oh ! reprit Hortense qui pour la première fois portait sur son visage des traces de douleur et de regrets, je n'envie certes pas l'immense fortune de madame de Montigny. Deux millions, dit-on ! mais si j'avais eu seulement vingt mille francs, la centième partie de cette fortune, M. Delmont n'aurait pas refusé son consentement à son fils, et Henri ne serait pas parti hier pour aller tenter fortune dans des entreprises où j'ai peu de foi. Ah ! je le sens à ma douleur, Henri est perdu pour moi !

— Hélas ! répondit Louise, lui du moins ne t'a point quittée pour une plus riche !

Et Francesca, qui avait causé le malheur de l'une, et qui ne pouvait rien pour le bonheur de l'autre, n'osa paraître devant ses amies : elle se retira, emportant, avec l'idée de leurs chagrins, de nouveaux motifs pour les siens.

George montait, et en retrouvant madame de Montigny, il s'arrêta près d'elle, et l'accompagna jusqu'à son hôtel.

C'était la seule personne pour laquelle il n'existait dans le cœur de Francesca aucun secret, aucune pensée cachée ; il savait tout le passé, et devinait tout le présent. C'était une autre âme, une moitié de sa vie ; ses paroles, son silence, tout était senti, compris ; ils vivaient de la même existence ; ils n'avaient besoin de se rien confier ; ils pensaient de

même, et au même moment. Francesca sentait qu'il ne serait pas en son pouvoir d'opposer la moindre résistance à une volonté de George, et lui le sentait aussi.

La rencontre, la visite, Hermann fut instruit de tout; et, le soir même, ayant terminé comme il le souhaitait l'affaire pour laquelle il avait eu besoin de son ancien ami, sa résolution fut prise.

Le lendemain donc, M. de Montigny se rendit chez sa femme, et lui dit avec une amère ironie :

— Il vous a pris, à ce qu'il paraît, un bien grand accès de dévotion depuis quelque temps.

Francesca le regarda sans répondre.

— On sait, au reste, reprit Hermann, qu'il y a des femmes qui essayent de cacher, sous le voile de la religion, des torts de plus d'un genre.

Francesca se tut, mais elle rougit.

— Il en est aussi qui vont prier Dieu, pour qu'on ne suppose pas qu'il a droit de s'offenser de leur conduite. Vous avez toujours été dissimulée; maintenant vous êtes hypocrite.

— Hermann, dit enfin la jeune femme en faisant un grand effort, afin de reprendre assez de calme pour répondre avec douceur et dignité, Hermann, ne me forcez pas à être plus franche que je ne voudrais : si j'ai été dissimulée, c'est par égard pour vous, et non par crainte pour moi.

— Ah! voilà qui est plaisant! Et que m'importent vos paroles? Depuis notre mariage, vous m'ennuyez de votre tristesse. J'ai éloigné votre mère qui

vous donnait des conseils contre moi : croyez-vous donc que je ne voie et ne sache rien, que j'oublie vos devoirs et mes droits, et que je laisserai maintenant M. George de Senancourt...

Le ton de mépris avec lequel Hermann prononça ce nom rendit assez de force à Francesca pour qu'elle pût l'interrompre ; et elle reprit lentement :

M. George de Senancourt serait aujourd'hui mon mari..., si je n'avais hérité de quatre-vingt mille livres de rente.

Hermann resta muet cette fois.

— Pour avoir ma fortune, vous m'avez arrachée à l'homme qui m'aimait... Voilà votre crime, Hermann ! Voici le mien : cet homme, je l'aime !...

Francesca s'arrêta. Il y avait de la surprise, plus encore que de la colère, dans les regards d'Hermann.

— Oui, dit-elle avec une espèce d'égarement, oui, je suis votre femme, et j'aime George de Senancourt !

Son mari la regarda alors avec frayeur ; car il y avait de la folie dans l'expression du visage de cette jeune femme. Toutes les menaces, tous les reproches qu'il avait préparés, expirèrent sur ses lèvres. Il avait cru trouver une de ces âmes timides, sans force contre l'amour, sans force contre ses dangers, capables d'une de ces intrigues secrètes qui vivent de ruse et de mensonge, et s'arrêtent avec effroi devant la crainte et le péril : Hermann ne pouvait comprendre la passion, cette folie puissante et éner-

gique, à qui tout cède, qui ne voit et ne sent qu'elle-même, et devant qui la vie et la mort n'ont de prix que comme moyen ou comme refuge. Hermann restait interdit. Francesca s'efforça de continuer, et ajouta avec peine, en s'arrêtant presque à chaque mot :

— Cependant, Hermann, celle qui ne craint pas de s'accuser devant vous, a juré devant Dieu de vous être fidèle : elle n'a point manqué, et ne manquera jamais à son serment !...

Maintenant, j'ai tout dit !...

Alors elle se leva pour passer dans la pièce voisine ; mais ses forces étaient épuisées : elle tomba à genoux, implorant les secours du ciel ; ses larmes coulèrent, ses membres délicats, encore tremblants de ses efforts pour dissimuler sa crainte et sa douleur, s'affaissèrent ; et un de ces évanouissements qui devenaient de plus en plus fréquents, lui ôta le sentiment de ses souffrances.

Hermann était resté plongé dans de profondes réflexions. Il passait en revue les moyens de se débarrasser des ennuis que lui causait son mariage ; et il ne s'était pas aperçu que Francesca demeurait étendue sur le tapis, sans connaissance, à quelques pas de lui.

Un nom le fit brusquement sortir de sa rêverie : un laquais annonçait M. de Senancourt.

Il entra ; mais George ne vit qu'une chose en entrant, madame de Montigny évanouie. Il courut à elle, Hermann était dans une partie du salon où les

doubles rideaux interceptaient la lumière : il se déroba encore davantage aux yeux du jeune homme, qui, du reste, était trop occupé de celle qu'il aimait, pour voir quoi que ce fût en cet instant.

George enleva légèrement la pauvre jeune femme; il la tenait dans ses bras; il la pressait sur son cœur, et, par des mots caressants, ramenait la vie sur ses lèvres pâles et froides. L'âme de celui qu'elle aimait rappela la sienne : elle ouvrit les yeux, et ne s'étonna point, car elle avait senti qu'il était là avant de l'entendre, avant de le voir. Peut-être aussi, dans ces instants où la vie semblait l'abandonner, où l'on pouvait croire que l'âme avait quitté ce corps froid et glacé, cette substance divine qui cessait d'animer l'enveloppe mortelle, s'en détachait-elle, en effet, et, libre de tous liens terrestres, retrouvait-elle dans l'espace celui qui était la moitié d'elle-même : car elle ne fut point surprise de sentir battre contre son cœur le cœur de celui qu'elle aimait. Encore sous l'influence de cette mort passagère, elle avait l'air de continuer un rêve commencé, et non de s'éveiller aux réalités de la vie.

— George, dit-elle, ne me quittez plus !

Et ses bras caressants entouraient le jeune homme, dont la belle et pâle figure déposait un baiser sur son front. Mais un cri s'échappa des lèvres de Francesca : elle venait de rencontrer les yeux étincelants d'Hermann; elle s'était éveillée !... Alors, se plaçant entre ces deux hommes, prêts à se précipiter l'un sur l'autre, elle s'écria avec force :

— Hermann, je vous ai juré de n'être jamais à lui !...

Puis elle ajouta avec une indéfinissable expression de tendresse :

— George, je n'ai pas juré de vivre !

— Elle est folle, dit Hermann; je la ferai enfermer ! Vous, monsieur, je vous attends.

— Enfin, s'écria George, il y a longtemps que j'aurais dû m'acquitter ! Venez.

— Non, non, cela ne sera pas, cela n'est pas possible; votre vie, pour la mienne qui va s'éteindre ! Oh ! non, non !

Et Francesca les retenait avec tout ce qu'elle avait de force et de courage. Mais Hermann, l'enlevant violemment, la rejeta dans la chambre voisine, et l'y enferma... Un cri, dont rien ne peut peindre l'inexprimable angoisse, glaça George de frayeur : il enfonça la porte ; Francesca n'y était plus !

Madame de Mérinville, depuis qu'on lui avait interdit l'entrée de la maison de sa fille, passait sa vie à errer alentour ; la rue Saint-Louis la voyait chaque jour plusieurs fois, et quand elle approchait de l'hôtel, ses yeux s'arrêtaient sur les fenêtres, où quelquefois elle apercevait son enfant. Elle marchait à pas si lents, qu'elle attirait souvent l'attention de ceux qui marchaient à ses côtés, et qu'elle ne voyait pas... Ce jour-là, ses regards étaient fixés sur la fenêtre du boudoir, situé à l'extrémité de l'appartement de la jeune comtesse. La pauvre mère

cherchait à deviner quelle pouvait être en ce moment l'occupation de sa fille, quelle pensée pouvait remplir son esprit, quel sentiment pouvait agiter son âme. Elle demandait au ciel d'envoyer sur ce triste séjour habité par la douleur, la force qui console, un courage assez grand pour lutter contre le malheur. Elle s'arrêta, car la fenêtre s'agitait sous une main qui cherchait à l'ouvrir : elle vit en effet paraître sur le balcon Francesca ; mais à peine avait-elle eu le temps d'apercevoir ses vêtements blancs en désordre, ses cheveux épars sur ses épaules, ajoutant quelque chose d'effrayant à la terreur peinte sur sa figure, que sa fille la reconnut, et s'écria : Ma mère !... ma mère !... Puis, comme poussée par la tendresse et par l'effroi vers celle qu'elle appelait et qui seule pouvait la secourir, oubliant la distance et l'horrible espace qui les séparait, la jeune femme, cherchant un asile, se précipita de la fenêtre, et vint se briser sur le pavé, aux pieds de sa mère !

Deux hommes sortaient alors de la maison : c'était George qui entraînait Hermann et qui, n'écoutant que sa douleur, le terrassait auprès du cadavre sanglant, et le serrant de ses mains vengeresses, allait le punir aux pieds de sa victime.

— George, voulez-vous donc être un assassin, cria une voix connue. C'était Louise de Melcourt, en habits de noce ; elle venait de descendre de la voiture qui la conduisait à l'église, où elle allait épouser M. de Bléville.

George s'arrêta ! sa main laissa échapper Hermann qui s'enfuit au moment où madame de Mérinville tombait mourante sur le corps inanimé de sa fille, et où la triste Hortense recevait dans ses bras Louise qui venait de perdre connaissance.

Le lendemain, tout Paris pouvait lire un article conçu en ces termes :

« Hier a eu lieu un événement déplorable qui plonge toute une famille dans le plus profond désespoir. Une jeune et belle femme, adorée d'un mari qu'elle chérissait, s'est précipitée d'une des fenêtres de son hôtel, situé au Marais, rue Saint-Louis. Une maladie nerveuse dont elle était attaquée et dont les accès avaient alarmé déjà plusieurs fois la tendresse de ses parents, a seule donné lieu à ce funeste événement, le bonheur dont elle jouissait n'ayant jamais été troublé par aucun accident qui pût motiver un acte de désespoir ; jeune, belle et riche, elle était si heureuse ! »

Journal de Paris, 25 janvier 1825.

LE MARQUIS DE LANCRY,

OU

CENT MILLE ÉCUS DE RENTE.

I

LE DINER.

> Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied, et cueillent le fruit. Voilà *l'égoïsme*.
>
> MONTESQUIEU.

— Eh, prenez donc garde, docteur, vous avez failli me renverser, et vous m'avez couvert de boue ; voyez ! me voilà bien !

Il y avait de la gaieté mêlée à la mauvaise humeur qui s'exprimait ainsi ; il y en avait aussi beaucoup dans les excuses de celui qui descendait en ce moment du cabriolet coupable.

— Mais que faites-vous là, à cette porte? Pourquoi sortez-vous si vite, à l'instant même où je

m'arrête? Ces paroles du docteur K*** étaient dites vivement en retenant un éclat de rire, provoqué par le désordre où il avait mis la toilette de son jeune ami, dont le pantalon blanc, le gilet et jusqu'à la cravate étaient mouchetés de taches inégales, pour la dimension, mais uniformes pour la teinte épaisse et noire qui s'y faisait remarquer. La sagacité railleuse du docteur était frappée surtout de l'expression malheureuse de la figure du jeune homme : car en dépit de la philosophie la plus insouciante, en dépit de la haute estime que l'on peut avoir de soi-même et de la dignité humaine, l'individu qui vient de voir subir à une élégante toilette cette métamorphose imprévue, en ressent une contrariété où il entre de l'humiliation. Il y a quelque chose de moral dans ce qu'éprouve un homme qui se trouve tout à coup couvert de boue des pieds à la tête : il est offensé en même temps qu'affligé; c'est moins sans doute qu'une injure; mais c'est plus qu'un accident.

— Pourquoi diable arrivez-vous ainsi au galop, docteur? reprit le jeune Alphonse, et arrêtez-vous les pieds de votre cheval juste dans le ruisseau au moment où je sors de cet hôtel?

— C'est, répondit le docteur, qu'il est cinq heures et demie; que je dîne à six heures rue de Varennes; que je viens faire ma visite au marquis de Lancry, et lui dire de ne pas compter sur moi aujourd'hui pour dîner. Mais vous, pourquoi êtes-vous là?

— Parce que je vais chez un de mes amis, ici à

côté, sur le boulevard, et que je viens de mettre en passant chez le concierge du marquis une lettre d'excuse pour son invitation, que je n'accepte pas aujourd'hui. C'est bon quand on ne sait que faire.

— On y dîne pourtant merveilleusement.

— Oui, et vous pensez, j'en suis sûr, docteur, que pour un jeune homme à qui son père envoie de province plus de bons conseils que de billets de banque, cette maison-ci doit être précieuse... Eh bien! ma foi, mon ami, un bon dîner est trop cher quand on le paye par l'ennui... Et les dîners du marquis deviennent exorbitants! L'impertinence d'un grand seigneur d'autrefois, et de moins l'esprit qui peut amuser! La réserve d'un ministre d'à présent, et de moins la puissance qui peut servir! Toute la gravité de l'importance, sans aucune supériorité autre que l'argent!... Vraiment, c'est à ne pas y tenir... Je vais chez un ami où je dînerai mal, et où je m'amuserai bien!... Mais il faut que je retourne chez moi, rue de Provence, grâce à votre adresse.

— Mon cabriolet va vous conduire, dit le docteur, pendant que je ferai ma visite au marquis.

Au moment où Alphonse y montait, arrivait près de la porte un artiste distingué et spirituel.

— Ah ! vous voilà, docteur, je ne viens ici que pour vous ; j'ai à vous parler, et dès que le dîner sera fini nous sortirons ensemble pour nous rendre chez madame de *** : c'est aujourd'hui samedi.

— Je ne dîne pas ici, je viens m'excuser.

— Ni vous non plus, monsieur Alphonse, à ce qu'il paraît?

— Non, non... dit celui-ci en partant assez vite avec le cabriolet pour rendre à ceux qui se trouveraient sur son passage le même service qu'il avait reçu du docteur.

— Comment? ni vous ni lui? eh bien! ni moi non plus; qu'y ferais-je? Ne dites pas que vous m'avez vu, j'écrirai que je suis malade.

— On ne ment pas ainsi; car chacun sait ce qui en est : la maladie qui vient un jour d'invitation est la plus polie des excuses, et voilà tout; adieu.

— Ne me trahissez pas!

Et l'artiste s'éloigna en riant, pendant que la porte d'un grand hôtel du faubourg Saint-Honoré s'ouvrait devant le docteur K***.

Il traversa la vaste cour, les vestibules et les antichambres d'un des plus beaux hôtels de Paris, tenu et meublé avec une magnificence qui attestait l'immense fortune du propriétaire. Après deux salons riches et élégants, il arriva enfin à une pièce plus petite, plus simple, espèce de cabinet de travail, où l'on ne travaillait pas, ou de salon de causerie, où l'on ne causait guère; mais où se tenait habituellement dans un vaste fauteuil élastique le maître de la maison. En ce moment, le fauteuil était placé, comme à l'ordinaire, près de la fenêtre d'où la vue s'étendait sur les Champs-Élysées, après avoir traversé un très-joli jardin anglais; le tabouret de velours vert, où le pied malade du marquis s'ap-

puyait constamment, était à sa place ; il y avait bien là, sur une table, les journaux nombreux qu'il recevait chaque jour, et qu'il ne lisait jamais ; il y avait bien encore une petite fille de six ans, blanche, rose, aux cheveux blonds tout bouclés, aux yeux bleus, riants et doux ; elle jouait avec un gros bouquet de fleurs, dont elle avait jonché le tapis de la chambre, et dans ce moment elle en arrangeait quelques-unes symétriquement sur le tapis de velours destiné aux pieds du marquis... Lui, il était absent ; le docteur s'en étonna, car les douleurs qu'éprouvait son malade, et l'asthme auquel il était sujet, ne lui permettaient guère de quitter sa place sans un redoublement de souffrances et de toux qu'il évitait avec le plus grand soin.

Le laquais qui avait introduit le docteur s'était retiré ; il fallait attendre, ou questionner l'enfant pour savoir la cause de ce déplacement inusité.

— Savez-vous, Léa, où est monsieur le marquis ?

— Non, monsieur, répondit l'enfant.

— Y a-t-il longtemps qu'il n'est plus là ?

— Oh ! oui. Papa m'a dit de venir : que monsieur le voulait ; mais il y a au moins une heure que je suis à l'attendre.

Et l'enfant, après avoir examiné quelques minutes celui qui la questionnait, reporta toute son attention sur les fleurs qu'elle dispersait autour d'elle.

Les deux battants de la porte s'ouvrirent enfin ; et péniblement soutenu, presque porté par deux

valets de chambre, entra le marquis de Lancry.

Par un mouvement spontané, l'enfant s'éloigna du fauteuil, emportant à l'autre extrémité de la chambre tout ce que ses petites mains pouvaient tenir de ses fleurs. Ses grands yeux bleus et sa petite figure joyeuse prirent à l'instant même une expression d'effroi.

On plaça le marquis dans son grand fauteuil; il mit lourdement ses pieds sur les fleurs abandonnées par Léa; et la petite fille, collée à l'angle opposé de l'appartement, sembla vouloir cacher jusque dans le mur sa mine chagrine et effarée.

Le docteur salua. Le marquis n'eut pas l'air de le voir, et ne dit mot... Évidemment un violent orage grondait dans cette tête vieillie et dévastée par le temps; cette ruine ambulante n'avait rien de ce calme imposant que les années doucement ou noblement passées amènent à leur suite. — Il y avait encore, par moments, de la passion avec ses soixante et dix ans-là..., mais de la passion ardemment haineuse; le temps qui, en imprimant sa main de fer sur les rides de la figure, se plaît à y graver les traces des passions dominantes qui agitèrent les années écoulées, n'avait laissé aucun signe de bonté, d'affection ni de joie sur le visage de ce pâle, maigre et sec vieillard. Il y avait dans son regard une profonde ironie; dans sa lèvre avancée un profond dédain; l'un disait : Je me moque de tout! l'autre : Je ne me soucie de rien!...

C'était tout l'homme.

— Monsieur le marquis se trouve donc mieux puisqu'il s'est promené aujourd'hui? dit le docteur.

— Je n'ai jamais tant souffert, répondit celui-ci. Et quand il ne l'eût pas dit, la violente contraction de sa figure eût fait deviner des souffrances cruelles.

Il y eut un moment de silence, interrompu, de temps en temps, par quelques exclamations énergiques, qui s'échappaient des lèvres serrées du marquis, à chaque mouvement qu'il essayait de faire sur son fauteuil. Une souffrance morale, qu'il déguisait sous l'expression d'une douleur toute physique, paraissait malgré lui, et n'échappa point au docteur. Il essaya de trouver quelques palliatifs à l'une et à l'autre; mais que dire pour consoler le cœur qui n'aime rien? — Il lui parla des avantages d'une immense fortune.

Le marquis était blasé même là-dessus, et ne l'écouta point. Il parla des malheurs du pauvre; le marquis l'écouta, mais ne sentit ni regret, ni plaisir : la misère ne lui donnait ni l'envie de la soulager, ni la joie de n'en pas être atteint.

Le docteur parla des gens qui avaient vieilli dans le même monde que le marquis : il oublia ceux qui étaient heureux, et parla des regrets des autres.

Un sourire aigre et mordant anima les traits du marquis.

— Le comte de L***, continua le docteur, regrette chaque jour de la jeunesse et toutes ses brillantes illusions.

— Moi, je n'ai jamais eu d'illusions, répondit le

marquis, heureux de voir à un autre un malheur dont il avait su s'exempter.

— M. de R*** pleure encore les amis que la mort lui a enlevés.

— Moi, je n'ai jamais eu d'amis ! Et le même sentiment amer égayait le front du malade.

— Pour le brillant baron, il se désespère, car à soixante et douze ans, il ne peut plus être question d'amour.

— Moi, je n'ai jamais eu d'amour! dit en riant le méchant vieillard.

— Oh ! dit avec étonnement le docteur. Puis il reprit : Que de regrets vous sont inconnus ! aussi vous êtes très-heureux.

— Heureux ! répéta le marquis avec une expression telle que l'injure la plus grossière l'aurait à peine justifiée. Sa figure paraissait décomposée à l'image que ce mot lui offrait : Heureux !

Il était impossible de continuer une conversation ainsi interrompue. Le silence recommença : il durait depuis quelques minutes, quand le docteur imagina de l'interrompre et de changer les idées du malade, en appelant son attention sur l'enfant restée immobile et craintive à l'extrémité de la chambre. Petit à petit rassurée, elle se rapprocha doucement. Quelques mots caressants, quelques bonbons, et surtout l'indifférence du vieillard, qui semblait entièrement étranger à ce qui se passait si près de lui, rappelèrent la joie enfantine sur le joli visage de Léa; elle commença à causer gaie-

ment, non pas sans regarder furtivement, de temps à autre, la figure du marquis avec une certaine inquiétude. Mais lui ne voyait rien : il était retombé dans une profonde préoccupation, et la petite fille, ramassant les fleurs sur le tapis, arriva jusqu'à celles qui étaient posées sur le tabouret ; elle finit par les enlever, une à une, adroitement et avec précaution, jusque sous les pieds du marquis, riant avec orgueil chaque fois qu'elle parvenait à faire une nouvelle conquête sans qu'il l'eût aperçue.

— Vous aimez donc bien les fleurs, Léa ? dit le docteur.

— Certainement, répondit-elle, comme s'il n'était pas permis de douter qu'elle aimât les fleurs.

— Et qu'est-ce que vous aimez plus que les fleurs ?

L'enfant parut chercher dans sa pensée, et ne répondit pas.

— Vous n'aimez rien que les fleurs ?

— Est-ce que cet enfant sait ce que vous lui demandez, docteur ! dit le marquis d'un air dédaigneux ; elle aime les bonbons, les joujoux... et encore, pour un moment.

Le malade était tiré de ses sombres idées ; ses yeux s'étaient portés sur la délicieuse figure de Léa : l'enfance, les fleurs, tout cela est si joli... Le docteur espéra une heureuse distraction ; il recommença ses questions enfantines.

— N'est-il pas vrai, Léa, que vous aimez encore autre chose que les fleurs et les bonbons ?

— Oh! oui, répondit cette fois sans hésiter la petite fille.

— Et qui donc?

— J'aime... qu'on m'aime, répliqua l'enfant; puis elle sourit en regardant le docteur, qui ne pût résister au désir de déposer une caresse sur son front si pur.

— Pour qu'on vous donne quelque chose, n'est-il pas vrai? reprit le marquis : c'est pour cela qu'on vous a appris à dire que vous m'aimez?

Léa le regarda fixement et ne dit rien.

— L'intérêt, voilà ce qui dirige tout : l'enfance, l'âge mûr, la vieillesse.

L'enfant, ne comprenant plus, se remit à regarder ses fleurs, pendant que le marquis essaya de prouver qu'il n'y avait et qu'il ne pouvait y avoir qu'un but aux actions des hommes : leur intérêt personnel. Il ne les blâmait pas; il disait ce qui est, voilà tout. Il attendait évidemment une contradiction de la part du docteur, espérant trouver une occasion d'exhaler une colère concentrée, dont il voulait cacher la cause. Mais quand la politesse ingénieuse du docteur n'eût pas voulu éviter la dispute, il était trop préoccupé du projet de chercher un prétexte à son refus de dîner avec son malade, pour entamer une discussion qui aurait pu se prolonger; il ne répondit donc que des monosyllabes qui laissaient au marquis tout le triomphe de son opinion.

La conversation cessa. Le docteur regardait la

pendule dont l'aiguille approchait de six heures ; il tournait les yeux vers la porte, invoquant la bienheureuse arrivée d'un convive, qui eût pu lui permettre de s'esquiver avec quelques mots d'excuse et sans explication. Mais la porte ne s'ouvrit pas ; l'heure continua de marcher, et le marquis d'examiner avec un ironique sourire la physionomie du médecin. Dans ce silence prolongé, l'enfant, toute à ses bouquets, oublia où elle était, se crut libre, et, seule, se mit à répéter, en souriant, ce refrain qu'on avait chanté devant elle :

> Amis du vin, de la gloire et des belles,
> Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Le marquis fit un mouvement; Léa se tut. Et il n'arrivait aucun convive... et le docteur attendait encore... Mais ce qu'il y avait eu de gaieté sur la figure du malade s'effaça ; une profonde et amère ironie s'y fit voir, et il dit :

— Depuis une demi-heure, monsieur, on vous attend rue de Varennes. M. Alphonse et M. Dorval, vous le savez, ne viennent pas ; quant aux autres invités, sur lesquels vous comptiez pour vous échapper, je vous avertis que vous les attendriez longtemps : j'ai donné l'ordre que ma porte fût fermée pour tout le monde, car il était possible qu'il s'en trouvât qui n'eussent *rien de mieux à faire*. Mais je n'ai pas besoin de vous dire que ni leur société, ni la vôtre, ne m'est assez indispensable pour que je ne m'en prive pas dorénavant.

Le marquis avait entendu tout ce qui s'était dit à la porte de l'hôtel.

Le docteur se leva, prit sa canne, son chapeau, et salua sans rien dire. Au moment où il mettait la main sur la serrure, la petite Léa, par un mouvement spontané, courut à lui, l'entoura de ses petits bras, ne voulant pas rester après son départ, et dit : *Emmenez-moi.*

— Emmenez-la, et qu'elle ne revienne plus ici, s'écria M. de Lancry avec une violente colère. Je n'ai jamais pu souffrir les enfants : mes gens ont ordre de tenir les leurs hors de la maison. C'est vous qui m'aviez trouvé cette belle distraction !... Que je ne la revoie pas. Si son père la ramène dans l'hôtel, je le chasse, quoique ce soit le seul valet de chambre que j'aie gardé aussi longtemps ; il y a près de trois ans qu'il est à mon service, mais j'en puis trouver d'autres. Je veux être maître chez moi ; je ne tiens à personne, je n'ai besoin de personne, je veux vivre seul ! Je prétends qu'on me laisse seul... entendez-vous ? seul !

— Il me semble, monsieur, que cela ne sera pas difficile, et qu'on est assez disposé à vous laisser suivre ce goût-là, répondit en riant le docteur au moment où il sortait avec l'enfant qu'il tenait par la main ; et, sans attendre ce que dirait le marquis, il referma doucement la porte.

II

LA PARTIE DE PIQUET.

A dater de ce jour, le marquis de Lancry vécut seul ; ses souffrances s'étaient accrues à la suite de la colère épouvantable qu'il avait éprouvée après le départ du docteur, et il ne pouvait plus quitter sa chambre. De son lit, où il ne dormait guère, il passait dans son fauteuil, où son repos, tourmenté par la douleur, ressemblait encore à la fatigue. Des livres, des journaux, des brochures, encombraient la table placée à côté de lui ; mais son esprit s'était désintéressé de tout, comme son cœur. Rien ne pouvait plus ajouter au bien-être matériel d'un homme qui a cent mille écus de rente ; que lui importait?

Il avait bien, dans sa jeunesse, essayé de jouer un rôle politique, dans un but d'intérêt et de vanité; et ses mesquines combinaisons n'avaient laissé ni estime dans le cœur de ceux qui l'avaient connu, ni passion dans le sien pour une idée, un système ou un projet. Quelques essais littéraires, dictés par un esprit sec, sans chaleur et sans enthousiasme, étaient aussi sortis de ses mains; mais la conviction manquait : il avait écrit pour un intérêt qui s'était depuis longtemps échappé, et ce qu'écrivaient les autres n'excitait même plus en lui un mouvement de curiosité. Il avait vu le monde et toutes les choses de ce monde à travers sa personnalité : rien ne l'avait intéressé que par rapport à lui; et à force de rétrécir le cercle de ses idées, il n'avait plus vu qu'un point dans l'univers : *lui*. La vieillesse était avec les souffrances, les privations, les obstacles qu'elle amène; et, au milieu de la société, où son cœur eût pu placer des affections tendres: au centre de ce mouvement d'idées, où il eût pu trouver un but à sa pensée, où il eût pu attacher son âme à quelques-uns de ces projets qui, par l'espoir d'être utile, doublent le prix de notre vie; entouré de ces hommes qui demandent sans cesse à la science de nouveaux secrets pour le bonheur de l'humanité; à côté de ceux qui cherchent, dans de profondes méditations, à découvrir les mystères de ce sublime univers, ou près de ces âmes ferventes qui trouvent dans une pieuse croyance la solution de tous les problèmes de la nature; lui, sans affec-

tion, sans espérance, sans désirs et sans religion, ne voyait du monde entier qu'un petit vieillard goutteux et asthmatique, qui souffrait dans un fauteuil de velours, en attendant qu'il y mourût.

Les jours se passaient, et le mal moral doublait les ravages du mal physique; ce qu'avaient à supporter ses gens, de reproches et de colère, ne pourrait s'exprimer; aussi l'argent leur semblait-il trop cher à ce prix! Il fallait sans cesse les remplacer. Un seul, le père de Léa, eut pitié de cette existence si riche et si misérable; il souffrit tout pour soulager un mal qu'une autre pitié que la sienne ne pouvait jamais venir chercher. Aucun sentiment d'intérêt ne conduisait Michel; il connaissait l'homme; il savait qu'il n'en pouvait espérer que ce qui lui était dû, et qu'il eût trouvé ailleurs; mais il disait :

— Je reste, car personne ne le servirait comme moi!

Dans la satisfaction de bien faire, il trouvait du courage; et le ciel envoyait pour récompense à l'âme bienfaisante du pauvre, un sentiment de bonheur qu'il refusait à l'âme insensible du riche.

Un jour, plus tourmenté que jamais, le marquis, fatigué de sa longue solitude, disait :

— Si je pouvais faire au moins une partie de piquet?

Car depuis deux mois il avait été forcé, par l'absence de toute société, de renoncer à cette dernière distraction. Michel parla d'un homme qui passait

pour jouer merveilleusement ce jeu difficile. M. de Lancry l'interrogea.

Cet homme se nommait Delmar : il avait près de soixante et dix ans, s'était ruiné au jeu dans sa jeunesse, et, après avoir tout perdu, avait vécu pendant vingt ans dans l'opulence, grâce à son talent extraordinaire pour tous les jeux de commerce ; mais l'âge était venu : quelques soupçons s'étaient élevés contre lui ; la bonne compagnie l'avait repoussé ; et, depuis quinze ans, il végétait dans la mauvaise; attendant chaque jour des chances du jeu le dîner du lendemain, et quelquefois celui de la veille. Sans liens au monde, séparé de ceux qu'il connut jadis, il n'avait d'autre intimité avec ses nouvelles relations que celles qu'amène une passion commune : mais de toutes les passions qui poussent l'homme vers l'homme, celle du jeu est la seule qui le lui rende en même temps odieux et nécessaire ; on se cherche pour se vaincre, pour s'arracher les débris d'une fortune qui, en passant dans d'autres mains, laisse celui qui se ruine sans consolation, et celui qui s'enrichit sans reconnaissance : lutte fatale où l'on se réjouit à proportion du mal qu'un autre éprouve, où le revers est mêlé de haine sans que le succès soit mêlé d'amour.

C'était là toute la vie de l'homme que la pitié du valet de chambre osa proposer à son maître, dans sa triste solitude, pour cette partie de piquet regrettée, qui ne trouvait plus de partenaire volontaire. Il accepta!... Quant au joueur, il était en

veine de malheur : ce fut pour lui une ressource imprévue et inespérée ; car, pour venir chaque soir, depuis huit heures jusqu'à dix, faire la partie du marquis de Lancry, on offrit à Delmar un louis par jour : il vint donc.

A huit heures précises, un homme, dont la mise indiquait un reste d'habitude d'élégance passée, qui déguisait mal la misère présente, entrait dans la chambre de l'opulent malade, et s'asseyait à la table de jeu préparée devant lui. Ces deux hommes, étrangers l'un à l'autre, de cœur, d'idées et d'habitudes, se rapprochaient sans chercher à se connaître, sans affection et même sans curiosité. Seulement d'un côté s'éveillait l'envie, et de l'autre le dégoût, quand ils étaient ainsi face à face. Il avait fallu une vie tout entière de débauches et de vices, et une vie tout entière d'égoïsme et d'insensibilité pour arriver à ce même point d'isolement. Et cet isolement, il existait pour le riche comme pour le pauvre, car il leur manquait à tous deux ce qui lie les âmes entre elles, ce qui donne à la jeunesse ces jours d'enthousiasme, de dévouement, d'amour et de gloire, qui reportent jusque sur la vieillesse des jours de bonheur et d'affection ; ce sentiment que les chrétiens nomment charité, que les philosophes appellent sympathie, et que tous les hommes honorent sous le nom de vertu.

Les deux vieillards échangeaient donc, presque en silence, les cartes que tenaient avec peine leurs vieilles mains tremblantes. Le marquis regardait

l'heure quand Delmar entrait, et celui-ci répondait à ce regard, en reportant ses yeux sur la pendule, lorsque le terme des deux heures arrivait, dans l'intervalle, les mots techniques du jeu fournissaient seuls à la conversation ; et ni l'un ni l'autre de ces deux êtres isolés, mais rapprochés momentanément, ne se souciaient de rien savoir de ce qui avait marqué le passé pour eux ; ni d'apprendre par quel chemin ils en étaient arrivés là : il leur suffisait qu'ils y fussent le temps nécessaire, l'un pour gagner un louis, l'autre pour perdre deux heures. Quand ils avaient tous deux tenu leur marché, ils ne se demandaient plus rien, ils n'attendaient plus rien, l'un rentrait dans son ennui entouré de misère ; l'autre dans son ennui entouré d'opulence, et ils n'avaient plus rien de commun.

Six mois de la vie de ces deux vieillards s'écoulèrent ainsi, sans amener plus d'affection ; au contraire, l'envie du pauvre allait en augmentant, et le dégoût du riche s'accroissait aussi chaque jour. La familiarité n'avait apporté d'autre changement qu'un peu de liberté à exprimer sa mauvaise humeur : ce n'était qu'une chance de malheur de plus.

Quelquefois le valet de chambre Michel ne pouvait s'empêcher de soupirer en les regardant ; aussi jamais cette opulence, qu'il était plus à même que personne de connaître dans tous ses détails, n'avait éveillé un sentiment d'envie dans son âme. Il souriait à sa femme, il allait embrasser sa petite Léa, et se trouvait heureux. Puis, promenant ses regards

sur le magnifique hôtel, comptant les revenus que les fermiers et les hommes d'affaires apportaient, il s'était quelquefois surpris à dire en pensant à son maître : « Le pauvre homme ! »

Et il souriait, lui qui ne possédait rien, de sa naïve pitié pour le millionnaire.

Pourtant les souffrances physiques du marquis eussent été supportables, si l'ennui et le vide de cette existence, sans intérêt et sans affection, ne lui avaient donné une agitation inquiète, qui influait sur sa santé. Il y eut même, vers la fin de ces six mois, une amélioration très-sensible dans son état, par suite d'un nouveau traitement qu'une espèce de charlatan lui faisait suivre. Le marquis aurait pu sortir en voiture ; mais, excepté quelques promenades, il ne profita point de ce mieux pour chercher des distractions. Depuis trop longtemps il avait rompu les faibles liens de société que l'habitude avait créés jadis. Où aller? qui l'intéresserait? qui aurait-il du plaisir à voir ? Il n'y avait pas pour lui de réponse à ces questions-là : il ne lui restait rien au monde que la solitude ! non pas cette solitude où l'âme ardente, élevée et sensible, trouve en elle-même une foule d'idées et de sensations dans ses souvenirs ou dans ses espérances ; solitude féconde où l'esprit prend de nouvelles forces !... Non !... c'était une solitude aride, impuissante et vide, où s'agitaient seulement quelques rares images de haine, de regrets et de colère, avec une idée qui les dominait, et ne laissait rien voir après elle ; et cette

idée était *la mort!* effrayante comme si elle eût dû lui ôter le bonheur, et terrible, car il ne voyait rien au delà.

Un jour Michel avait essuyé en silence, de son maître, un de ces emportements mêlés d'injures et de jurements, dont il était impossible de prévoir jamais la cause à l'avance, et qui s'accrochaient au plus imperceptible prétexte pour exhaler une partie de l'amertume dont son âme était constamment remplie. Voyant que cette explosion avait un peu soulagé le marquis, et le laissait dans une disposition plus paisible, il se hasarda à dire, en arrangeant quelques livres sur la table :

— M. le marquis répétait souvent, il y a quelques années, qu'il désirait acheter l'hôtel qui touche à celui-ci, et qu'il regrettait que le propriétaire ne voulût pas s'en défaire : eh bien! maintenant, celui qui l'habitait est mort sans enfants, l'hôtel, avec tout son héritage, appartient à une famille nombreuse, qui le vend pour partager la succession; et si monsieur le marquis voulait le voir...

— J'y consens, Michel; que ma voiture soit prête demain à une heure; je le verrai. S'il me convient, je ne rentrerai pas sans avoir conclu quelque chose. Cette acquisition doublerait l'étendue de mon jardin; je l'ai désiré autrefois, je crois... à présent, je ne m'en soucie guère... Que m'importent toutes choses? Pourtant j'irai...

Et le soir, la partie de piquet rassembla, comme à l'ordinaire, les deux vieilles machines auxquelles

l'âme avait été refusée, ou plutôt qui avaient étouffé ce feu divin, l'un sous les intérêts glacés de l'égoïsme, l'autre sous les débris ardents des mauvaises passions. Mais le projet du marquis éloigna un peu les sombres idées pour ce jour-là, et ce fut presque avec un sourire qu'il dit à la fin de la partie :

— A demain, monsieur Delmar.

III

UNE VISITE.

Le lendemain, le marquis de Lancry visita l'hôtel sans y donner une grande attention; seulement, il lui sembla que le mur qui séparait les deux jardins, étant abattu, il aurait un assez vaste espace pour prendre l'air; et l'idée de l'amélioration de son bien-être et de sa santé lui suffit. Il voulait conclure : naturellement impatient, ce n'était pas quand il lui restait si peu de temps devant lui, que le vieillard eût remis d'une heure un projet qu'il avait formé. Il alla donc voir lui-même le notaire, et comme il se présentait quelques difficultés sur lesquelles il fallut l'avis des divers membres intéressés, celui-ci proposa de se rendre au milieu de la famille, qui

devait se trouver réunie dans une maison, où lui-même était attendu pour rédiger les articles d'un contrat de mariage. Le marquis accepta; ils partirent ensemble, et arrivèrent très-vite à une maison de la rue Saint-Louis, au Marais, où le notaire, ayant demandé M. de Bléville, on annonça bientôt, dans un salon assez grand, mais simple et très-peu élégant, M. le marquis de Lancry.

A ce nom, une femme âgée, assise dans un vaste fauteuil, leva vivement sa tête penchée pour regarder le dessin d'une jeune fille occupée près d'elle. Ce mouvement, un peu brusque d'une personne aussi habituellement calme et même nonchalante dans toutes ses actions, étonna la jeune fille et lui fit porter les yeux sur le nouvel arrivant : sa sœur, un peu plus jeune, placée à ses côtés, en fit autant. Une femme d'une quarantaine d'années suivit bientôt le regard étonné de la vieille, et un jeune homme quitta le livre, dont il faisait lecture à haute voix, pour examiner attentivement celui qui attirait ainsi l'intérêt de sa grand'mère.

Il y avait encore là un homme âgé, assis bien à l'aise dans une bergère, avec cet air de quiétude qui annonce un bien-être intérieur et une satisfaction exempte de tout souci. Au nom du marquis, l'expression de sa figure avait laissé échapper un signe de mépris et de haine; puis ses regards s'attachèrent sur lui et ne le quittèrent plus.

Madame de Bléville se remit d'un étonnement qu'elle ne prenait pas la peine de cacher : il vient

un temps où l'on ne se contraint plus que par la crainte d'affliger un ami... Elle fit asseoir près d'elle le marquis. Il n'avait pas, lui, remarqué le mouvement qu'avait excité son entrée; et le visage de cette femme, le nom de Bléville, rien ne rappelait un ancien souvenir à son esprit. Les femmes seules n'oublient rien! M. de Lancry n'accorda pas même un coup d'œil au vieillard qui ne cessait de l'examiner.

On parla de l'acquisition projetée; madame de Bléville, veuve depuis longtemps, était, par son mari, une des héritières de cet hôtel; mais elle ne voulait rien décider seule, même pour ce qui la concernait. — Mon gendre et son fils vont venir dans peu d'instants; attendez-les, dit-elle. Le marquis, impatient, pensa qu'il serait en effet plus court d'attendre que de remettre au lendemain, et il resta. Les deux jeunes personnes recommencèrent à dessiner; leur mère s'approcha; le jeune homme reprit un lavis qu'il avait quitté pour sa lecture; le notaire demanda la permission de s'absenter un moment, et madame de Bléville, avec cette gracieuse aisance que donne l'usage du monde joint à un caractère bienveillant, essaya d'entamer avec le marquis une de ces conversations vagues, agréables et gaies, où se retranchent les maîtresses de maison près des gens inconnus ou indifférents. On voyait cependant que la puissance de ce vieillard avait rappelé à cette femme, sa contemporaine, quelque chose de plus intime, et avait touché au

fond de son cœur une corde plus sensible : mais l'habitude de renfermer sa pensée avait étouffé cette sensation pénible et passagère. D'ailleurs les traces profondes que le temps avait imprimées sur le front de cet homme, ces dévastations que des souffrances morales y avaient laissées, cet air d'ennui et d'impatience mal déguisé, lui ôtaient toute idée de ressentiment : les femmes n'ont plus de colère devant le malheur ; et elle disait d'un ton doux et presque affectueux : Nous avons ici, monsieur le marquis, un avantage sur vous. Votre nom nous est connu ; nous savons même celui que vous portiez dans votre jeunesse, nous connaissons votre brillante position de fortune, et nous vous sommes, nous, entièrement inconnus ! Permettez donc que j'efface cette différence. Voici mes petits-enfants, les enfants de ma fille unique, madame de Clairval, que je vous présente aussi ; elle ne m'a jamais quittée et elle habite cette maison avec son mari, magistrat distingué : ces quatre enfants sont nés et ont été élevés près de moi. Aujourd'hui, nous nous occupons du mariage de l'aîné ; il est sorti avec son père, et leur retour, qui ne peut tarder, va vous donner le moyen de conclure l'affaire qui vous amène. La haute réputation d'honneur et de talents de mon gendre lui a valu la confiance entière de tous les cohéritiers ; sa décision fera loi, et je regrette moins le temps que vous perdez à l'attendre, puisqu'il pourra tout terminer : ce que vous semblez souhaiter beaucoup.

Le marquis répondait à peine quelques monosyllabes ; non pas seulement par suite de ses habitudes peu communicatives, mais parce que ses regards, fixés sur l'autre vieillard depuis quelques instants, cherchaient à ressaisir un souvenir qui lui échappait.

M. de Clairval entra. Sa belle-mère allait lui expliquer le but de la visite du marquis de Lancry, lorsque son fils aîné arriva brusquement sans rien voir, sans prendre garde à ce qui se passait. Grand, blond, beau, mais pâle en ce moment, comme si la vie allait quitter pour toujours sa noble figure, il attira vers lui tous les regards. Les affaires d'intérêt disparurent ; un silence général, et qui ressemblait à l'effroi, annonça l'impression produite par le changement imprévu et extraordinaire survenu sur le visage du jeune homme qu'on avait vu sortir le matin joyeux et triomphant, pour aller chercher la jeune et belle amie choisie par son cœur pour devenir sa compagne.

Le marquis s'étonna ; il regardait toutes ces personnes, attentives aux premières paroles qui allaient sortir de la bouche d'un fils chéri, d'un frère aimé. Toutes les figures s'étaient empreintes en même temps de douleur à la vue d'une autre douleur; toutes n'avaient plus qu'une pensée, qu'une âme, et personne n'osait parler !... Madame de Bléville, aussi touchée, mais plus courageuse, dit enfin : Oh ! Gustave, qu'avez-vous ? Et le jeune homme, courant à sa grand'mère, lui prit les mains et essaya

de parler... Mais il ne put prononcer un mot!... seulement, une larme brûlante tomba sur la main qu'il tenait... la vieille femme se souvint et s'écria : Elle vous a trahi!

Le père de Gustave, plus maître de lui, avait voulu d'abord, à l'aspect d'un étranger, retarder toute explication ; mais l'anxiété qui se peignait sur les visages, l'impossibilité de parler de choses indifférentes, ou d'affaires d'intérêt, dans un tel moment, se firent sentir ; et, malgré la présence de cet inconnu, M. de Clairval s'expliqua.

« Nous venons, dit-il, de chez M. et madame de Saint-Valeri ; ils ont quitté Paris cette nuit avec leur fille ; on ignore où ils sont allés... puis, en rentrant ici tout à l'heure, la corbeille et tous les présents envoyés par Gustave nous ont été remis, sans autre explication. C'est une rupture bien complète. »

M. de Clairval parlait avec une froide et contrainte tristesse que son cœur paternel avait peine à renfermer et à contenir dans les bornes que son âge et sa gravité naturelle ne lui permettaient pas de franchir. Il eût pu continuer, tant la surprise et le chagrin suspendaient toutes les paroles. Pour Gustave, assis le visage caché dans ses mains, il restait dans une immobilité absolue ; seulement toute sa personne indiquait l'abandon d'une amère et profonde douleur.

Mais de toutes les émotions qu'avait fait naître ce funeste événement, celle qui se lisait sur le visage de la pauvre vieille grand'mère était la plus

extraordinaire, quoique l'âge eût dû la mettre à l'abri de cette vivacité de chagrins, que la jeunesse et les passions peuvent seuls connaître dans toute leur étendue. Il semblait qu'une pensée, qui ne lui était pas étrangère, ajoutait à ses douleurs de mère, la reportait vers ses souffrances dès longtemps effacées, et allait remuer, dans les profondeurs de son âme, des sympathies particulières pour ce que souffrait son enfant.

M. de Lancry écoutait avec curiosité; pour l'autre vieillard, il affectait un air pensif et insoucieux, regardait presque avec indifférence les peines dont il était témoin. En portant ses yeux sur le marquis, un sentiment d'aversion et de mépris remplaçait l'expression douce et bonne, habituelle à sa figure; dans d'autres moments, on voyait ses lèvres s'ouvrir; puis il s'arrêtait, en retenant des paroles que sa volonté gardait, et que son cœur était près de laisser échapper.

Le notaire rentra. Sa figure aussi était consternée; et, jetant un rapide coup d'œil sur la famille :

« Ah! je le vois, vous aussi vous savez tout! » s'écria-t-il.

On le fit expliquer, car on vit bien qu'il était instruit. Voici ce qu'on apprit.

M. de Saint-Valeri avait toujours été du nombre de ces riches malaisés, dont le train de maison, et les habitudes de tous les jours vont au delà de leurs revenus; et, pour les augmenter, il avait mis une

partie de sa fortune dans ces spéculations nombreuses avec lesquelles des intrigants habiles tentent la cupidité de ceux qui se trouvent dans cette situation.

Il avait appris, la veille au soir, que non-seulement celui qui possédait sa confiance en avait usé pour le ruiner, mais que sa signature ayant servi pour tromper des gens crédules et de bonne foi, l'honneur de son nom se trouvait gravement compromis, si à l'instant même une somme assez considérable n'apaisait une plainte qu'ils étaient prêts à porter en justice.

La dot de sa fille était la seule ressource qu'il eût : le reste de ses biens était déjà sous la main des créanciers.

Tout fut décidé dans la nuit : la dot fut donnée d'abord ; puis on arrêta que les paroles seraient rendues à M. de Clairval ; que madame de Saint-Valeri, avec sa fille, irait dans le midi de la France, au milieu de sa famille, où l'on chercherait à distraire la jeune personne, et où l'on cacherait une existence désormais malheureuse.

Le notaire, après avoir raconté tout cela, remit à M. de Clairval une lettre de M. de Saint-Valeri, qui fut lue à haute voix, et où, sans s'expliquer positivement sur la nature de ses affaires, il annonçait que des événements funestes le forçaient à manquer aux engagements qu'il avait pris avec lui pour le mariage de leurs enfants.

La lettre lue, il y eut encore un moment de si-

lence. Le vieil ami, qui avait écouté paisiblement jusque-là, paraissait visiblement agité ; ses yeux se portaient alternativement sur l'insensible marquis, et sur la figure expressive de Gustave, qui en cet instant était vraiment curieuse à voir.

Dès le commencement du récit, il avait relevé sa belle tête; ses larmes s'étaient arrêtées; sa profonde douleur s'était peu à peu effacée ; il avait respiré plus à l'aise, à mesure que la malheureuse situation de M. de Saint-Valeri avait été plus développée ; puis un sourire avait adouci l'expression cruelle de sa figure, et l'éclair d'une joie intime était venu briller dans ses grands yeux bleus, si tristes quelques minutes auparavant.

— Ah ! dit-il enfin, ce n'est que cela !

Le marquis sourit avec dédain, à cette exclamation du jeune homme : l'autre vieillard tendit la main à Gustave. M. de Clairval posa lentement la lettre sur la table, s'assit gravement près de sa belle-mère, réfléchit un moment, regarda son fils, et dit :

— Mais ne pourrions-nous pas obtenir une place pour Gustave ? Il est en état de la bien remplir, il le ferait en conscience.

Gustave se jeta dans le bras de son père.

— Oh ! comme je vais travailler ! s'écria-t-il.

Une larme encore mouilla ses yeux, mais elle était de joie.

— Je donnerai tout de suite ce qui doit, à ma mort, revenir à Gustave de cet héritage que je fais

aujourd'hui ; n'est-ce pas, ma fille? dit madame de Bléville.

— Mais, reprit madame de Clairval, s'adressant à son mari, ne pourrions-nous pas ajouter quelque chose à ce que nous donnions à notre fils? Nous vieillissons, mon ami ; les désirs et les besoins de fantaisie diminuent : nous serons assez riches quand nos enfants seront heureux.

— Vous, ma mère, vous n'avez pas assez ; cet héritage est nécessaire à votre aisance, et il faut pourtant que ces jeunes gens aient de quoi vivre.

Le marquis regardait, écoutait et ne comprenait plus : n'avait-il pas bien entendu? ou ces gens-là, qui étaient autour de lui, n'avaient-ils pas, eux, entendu, ni compris ce qui s'était dit tout à l'heure?

Car il n'était venu à l'esprit de personne que le mariage était rompu.

Madame de Bléville alors, avec une indéfinissable expression, se tourna vers le marquis de Lancry, fixa ses yeux sur les siens, et dit ces deux mots :

« Elle l'aimait ! »

Le marquis fit un mouvement, examina avec attention la vieille femme qui lui parlait, et une espèce de contraction agita ses lèvres serrées. Lui aussi venait de se souvenir.

— Monsieur, dit Gustave, à qui la joie succédant à la douleur donnait un grand besoin d'expansion, elle était riche, recherchée, demandée et elle m'avait choisi !...

— Oh! s'écrièrent presque en même temps les deux jeunes filles, je savais bien qu'elle ne pouvait pas cesser de t'aimer!...

— Et je l'ai soupçonnée! dit Gustave tout honteux.

— Il ne faut pas qu'elle le sache jamais, reprit l'aînée des deux sœurs.

Gustave porta la main sur la lettre de madame de Saint-Valeri, restée sur la table.

Madame de Bléville sourit en disant : On y répondra, soyez tranquille.

— J'irai moi-même, reprit M. de Clairval. C'est un honnête homme, que des goûts de dépense et un peu de vanité ont perdu : la leçon d'aujourd'hui ne sera pas sans fruit, et nous tâcherons de le tirer d'affaire. Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers le marquis, une circonstance imprévue, et le violent chagrin de Gustave, vous ont initié aux petits secrets de notre intérieur; excusez-nous. Nous ne vivons point pour le monde, mais en famille, heureux des affections et des plaisirs que nous y trouvons. Chacun ici laisse aller ses paroles au gré de ses idées et de ses sentiments; on ne craint pas de dévoiler ses chagrins; au contraire! car une même pensée nous est commune : le désir d'alléger à chacun de nous les peines de la vie, et d'ajouter à ses plaisirs.

— Peut-être trouvez-vous que le père de famille devrait s'occuper davantage de la fortune de son fils; je crois faire plus, monsieur, en assurant son

bonheur. Le temps a consacré l'amour de Gustave : le malheur vient de l'éprouver ; mais quand il n'eût pas eu pour mademoiselle de Saint-Valeri un sentiment aussi vif, je lui dirais encore : Sois riche un jour, si cela est possible, je le souhaite ; tâche d'être heureux, c'est une prière que je te fais ; mais sois, avant tout, homme d'honneur, c'est un ordre que ton père te donne ! Ce n'est pas seulement un devoir, c'est un bonheur ! J'étais sans fortune, monsieur, quand madame de Bléville me donna sa fille. Je l'aimais, je voulais m'éloigner, n'osant prétendre à sa main.

Sophie, au moment où je faisais mes adieux, laissa échapper une larme : sa mère la vit, me retint, et je lui dus plus que la vie.

— Je vous connaissais, mon ami, cela explique tout ; et vingt-cinq années de bonheur pour ma fille unique et pour sa mère ont bien acquitté votre dette.

M. de Clairval serra la main de la vieille femme, que sa fille embrassait, et tous les visages exprimaient une joie d'autant plus vive qu'un nuage l'avait un moment obscurcie... Et le marquis regardait toujours, étonné, se prenant à passer de la pitié à l'envie, et comparant son froid isolement, sa vieillesse si âcre, si tourmentée, et si défiante, avec cette vieillesse confiante, paisible et douce ; et le passé lui revenait à l'esprit, confus, amer et vide.

Il voulut chasser ces idées en parlant de l'affaire

qui l'avait amené; mais, au premier mot, l'autre vieillard, jusque-là immobile, attentif et silencieux, prit la parole.

— Non, monsieur, l'hôtel que vous voulez avoir ne vous appartiendra jamais. Je l'achète; et savez-vous pourquoi? Je l'achète, car moi aussi je suis riche. Cet héritage, dont une très-faible partie revient à madame de Bléville, c'est à moi qu'il appartient. Ma fortune, déjà considérable, dépasserait tellement mes besoins maintenant, si je ne m'étais pas choisi une famille depuis longtemps, que je crois en vérité que je renoncerais à cet héritage si j'étais seul; les avantages qu'il ajouterait à mon bien-être ne vaudraient pas les soins qu'il me coûterait. Mais, avec cette fortune, rien ne sera changé dans le sort de Gustave; ce qu'il devait recevoir de mademoiselle de Saint-Valeri, je le lui donne, et déjà le père n'a plus d'inquiétude. Je ne vous en ai laissé un moment, que pour me donner, dans ce siècle d'intérêts matériels, de sentiments si souvent bas et ignobles, le plaisir de voir mettre au jour les idées que je vous connaissais depuis longtemps. Vos filles, mon cher Clairval, et votre fils cadet, recevront de moi une dot égale à celle que je donne à Gustave, et ce n'est qu'une avance sur mes biens, que mon testament assure en entier à votre famille.

— Point de remercîments entre nous. Écoutez-moi.

Jeune, je formai des projets de bonheur; ils fu-

rent détruits par la perfidie d'un homme qui se disait mon ami, et que j'avais traité comme un frère pendant des années. Je lui aurais pardonné mon malheur ; mais il fut encore plus coupable envers d'autres qu'envers moi. Deux fois mon ressentiment et ma douleur faillirent me rendre criminel ; deux fois, près d'être un meurtrier, je sentis la vertu revenir dans mon âme, à l'aspect d'une vertu qui s'immolait avec courage et dignité. Quand, après deux années de mariage, madame de Bléville, devenue veuve, revint à Paris pour la première fois depuis qu'elle portait ce nom, n'ayant pour consolation que sa fille, et une modeste indépendance pour toute fortune, je nourrissais encore ma haine, quoique j'eusse renoncé à ma vengeance ; mais j'eus le bonheur d'unir ma vie désenchantée à une vie désenchantée comme la mienne : alors, ce qu'il y avait d'amer dans ma pensée s'effaça, ma haine sortit de mon cœur. J'appris d'une amie à plaindre les méchants et à ne point les haïr ; je retrouvai des sentiments nobles et doux, et je cessai d'être malheureux.

Ici, par vous tous, j'ai été compris, j'ai été plaint, j'ai été aimé ; ici j'ai vécu, et voici ma famille.

Je vous dois le bonheur, et vous ne me devez qu'un peu de fortune : je suis loin d'être quitte ; et maintenant cet hôtel que j'achète, nous y vivrons tous ensemble : il est si vaste ! Cette maison-ci, que vous aviez louée, que je vous avais cédée pour l'ha-

biter, afin d'avoir un prétexte pour y venir chaque jour, je la reprends... pour y faire élever un autel... expiatoire !...

Et comme tous les yeux interrogeaient le vieillard, il ajouta :

— Ah ! si certaines âmes insensibles et cruelles ne perdaient pas tout souvenir du mal qu'elles ont causé, il est ici quelqu'un qui ne fût pas venu dans ce salon, bien changé, il est vrai, mais qu'il ne peut méconnaître !... Au seuil de la première porte de cette maison, ses pas se seraient arrêtés, sa main se serait glacée, et son cœur eût senti une juste terreur ; car voyez-vous... Ici le vieillard se leva, il ouvrit violemment une fenêtre, prit le marquis par la main, et, l'entraînant avec force, il le plaça devant le balcon.

— Oui, la voyez-vous, cette fenêtre !... Eh bien ! la reconnaissez-vous ? s'écria-t-il avec une voix puissante ; puis il ajouta avec un douloureux gémissement : Regardez !... Mais regardez donc ! C'était là !...

— George ! cria le marquis.

— Hermann ! répondit celui-ci d'un ton imposant en se plaçant en face de lui !...

Ces deux noms avaient évoqué la jeunesse coupable de l'un, la jeunesse malheureuse de l'autre, et quarante années avaient disparu.

Ils restaient ainsi face à face et en silence, tant la multitude des souvenirs qui assiégeaient leurs esprits, y jetait de trouble et d'agitation. Après

quelques instants, madame de Bléville se leva, s'approcha doucement de son vieil ami... et lui prit la main. Il répondit à sa pensée.

— Oui, oui... c'en est assez... Retirez-vous, M. de Lancry... Le séjour de cette maison ne vous convient pas... Pourquoi donc êtes-vous venu nous y chercher?

Le marquis essaya de balbutier quelques mots ironiques, sa figure grimaça un sourire, et il se retira... Mais sa vieillesse, encore accessible à l'envie, à la haine et aux regrets, avait mesuré ce qu'il avait mis de distance entre son sort et le bonheur des autres. Il n'était plus vulnérable que sur ce point-là : aussi ses affections, toutes concentrées sur lui-même, avaient-elles la force et l'emportement de la passion. En ce moment ses victimes étaient vengées.

Quand il remonta dans sa voiture, un tremblement violent agitait ses membres roidis par l'âge. Il repoussa avec colère les soins que lui offrait son domestique, et il partit. Habituellement le cocher du marquis avait ordre de livrer à toute leur vivacité deux chevaux qui emportaient la voiture avec une prodigieuse rapidité. Deux fois il crut, au milieu du bruit qu'elle faisait dans sa course, entendre des cris étouffés. Il supposa qu'ils sortaient des maisons qui bordaient les rues qu'elle parcourait, et s'il n'eût pas craint de provoquer la fureur de son maître, il se fût arrêté pour s'informer ou porter secours. Mais arrêter sans ordre, avant

d'être entré dans la cour de l'hôtel, eût été s'attirer un de ces emportements que le marquis laissait déborder de son âme ulcérée sur le plus frivole prétexte : il continua donc. Arrivé enfin devant le perron, il se retourna au cri du laquais, qui venait d'ouvrir la portière, et sauta du siége où il était placé. Alors il vit, en travers de la voiture, les membres contractés par les efforts inouïs qu'il avait faits, et meurtris par les secousses de la route, les mains étendues vers le cordon qui lui était échappé, le marquis de Lancry, pâle, défiguré, et conservant encore une affreuse expression de colère, de haine et de souffrance, jusque dans son immobilité. On le retira de sa voiture... Il était mort!...

UNE

DEMOISELLE DE COMPAGNIE.

I

« Tu as raison, Léonie, c'est vraiment un bonheur pour nous. » Les mots étaient dits d'une voix faible, qui semblait ne pouvoir sortir qu'avec effort d'une poitrine oppressée par un sentiment pénible. Madame Dolcey, en les prononçant, essuyait lentement, et en détournant la tête pour n'être pas aperçue, des larmes qui s'échappaient de ses yeux fatigués et coulaient sur son visage que le temps et la douleur avaient sillonné et pâli.

« Sais-tu, maman, que c'est la première fois, depuis sept ans, qu'il nous arrive de réussir et d'obtenir ce que nous désirons ? »

Les yeux de madame Dolcey se portèrent alors tristement sur une jeune fille qui achevait sa toilette devant un petit miroir suspendu à l'espagnolette de la fenêtre.

— Oui, sans doute, c'est bien heureux ! dit-elle. Mais ces paroles semblaient tomber machinalement, et seulement pour répondre à la jeune fille ; il était aisé de voir qu'elles n'exprimaient pas la pensée dont l'esprit de madame Dolcey était fortement occupé. Le silence les suivit, interrompu quelquefois par un soupir, ou par une faible exclamation à demi dissimulée.

Madame Dolcey, malgré la pauvreté des vêtements qui la couvrait, conservait un air de propreté, de douceur et de dignité, qui révélait, au premier aspect, un passé plus heureux. Si l'on regardait autour d'elle, on s'étonnait de cette misère que tout le soin possible ne parvenait pas à déguiser. Une mansarde au sixième étage, rue du Mail, une petite pièce à côté, servant de cuisine, voilà tout l'appartement. Deux lits bien pauvres et sans rideaux, quelques chaises de paille, une table, commode en noyer, voilà le mobilier.

Pourtant le luxe semblait avoir voulu pénétrer dans ce triste séjour, pour rendre la misère plus frappante, ou pour la faire oublier par moments ; car un piano assez propre occupait dans la chambre tout ce que laissaient de place les meubles nécessaires dont nous venons de parler ; et sur le mur, deux tableaux d'intérieur brillaient entourés de ca-

dres dorés : c'était l'ouvrage de Léonie. Qui n'eût été surpris de trouver dans cette mansarde la musique et la peinture, luxe de la vie, superflu des gens heureux ; tandis que madame Dolcey, debout, enlevait lentement d'un tiroir de la commode ouverte devant elle, des hardes qu'elle prenait une à une, et dont les reprises le plus habilement exécutées, les raccommodages faits avec le soin le plus minutieux, ne dissimulaient que faiblement la vétusté ?

Elle examinait tout ; puis, quand une chemise, un mouchoir ou quelque autre objet à l'usage d'une femme lui semblait encore ne pas pouvoir trop accuser la pauvreté, elle le plaçait d'un air satisfait sur la table. Mais plus souvent un léger mouvement de ses lèvres annonçait qu'elle jugeait hors d'état de service ce qu'elle avait tiré de la commode, et tristement elle l'y replaçait en étouffant un soupir.

— Vraiment, ma robe est très-jolie ; regarde, maman ; je l'ai bien faite.

Et Léonie montrait à sa mère une robe de soie verte, qui dessinait admirablement sa taille, et qui faisait ressortir l'éclat de ses beaux cheveux d'un blond cendré, parure naturelle, qui l'avait quelquefois consolée de n'en avoir pas d'autre. La tournure élégante de la jeune fille, son air distingué, ses formes délicates, offraient un singulier contraste avec la misérable demeure où elle terminait cette toilette, qui paraissait presque brillante au milieu

des objets grossiers qui l'environnaient. Léonie avait vingt-cinq ans ; ses traits étaient fins et réguliers ; mais la fraîcheur de la jeunesse avait déjà disparu : cette figure, aujourd'hui pâle et souffrante, avait été ronde, animée de vives couleurs et d'expression joyeuse ; elle avait ressemblé à une de ces têtes de fantaisie créées par l'imagination du peintre qui cherche l'idéal de la beauté. Peu d'années s'étaient écoulées, et déjà les joues de la jeune fille s'étaient légèrement creusées ; ses yeux, jadis si vifs, ne brillaient plus que par intervalles, de longs et tristes regards sortaient habituellement de ses paupières à moitié fermées ; ses lèvres presque blanches n'étaient plus entr'ouvertes par la joie ; et le sourire qu'on y voyait glisser quand ses yeux rencontraient ceux de sa mère, conservaient l'empreinte de la douleur.

Il était facile de replacer en idée sur ce visage les grâces vivantes de la jeunesse : il y avait si peu d'années qu'elles avaient fui !... mais on souffrait en y songeant. Quelle main, plus puissante que celle du temps, avait donc effacé ces couleurs, terni l'éclat de ces yeux, éteint ce sourire ? A cette question, et malgré ce mélange, parfois suspect, de misère et de luxe, aucune mauvaise pensée ne s'élevait dans l'esprit de celui qui regardait attentivement ces deux femmes. Il y avait tant de candeur sur la figure de la charmante fille, tant de résignation sur celle de la mère, qu'on voyait bien qu'elles n'étaient que malheureuses.

Ce qui avait ainsi fané avant l'âge la fraîcheur de la jeunesse, ce qui avait placé le découragement dans les jours consacrés à l'illusion, les larmes à l'époque des plaisirs, c'était ce mal qui flétrit tout, qui étouffe le talent, détruit la beauté, brise le courage, éteint jusqu'aux émotions intimes de l'âme ; et ce mal, c'est la pauvreté !

Elles avaient souffert, travaillé, pleuré... Elles étaient pauvres !

Cette jolie fille avait passé sa jeunesse sans plaisir, sans amour, sans mariage !... Elle était pauvre !

Cette femme courageuse, vertueuse et distinguée, elle passait sa vieillesse sans considération, sans amis, sans repos... Elle était pauvre !

Madame Dolcey avait été mariée à un employé des finances. Tout ce que les appointements laissaient de superflu, après le plus modeste nécessaire, avait servi à l'éducation de Léonie. C'est un bien, disait la bonne mère, que personne ne pourra lui enlever. Et elle soupirait, car son père avait successivement perdu dans de folles entreprises une fortune assez considérable. Pourtant elle ajoutait avec une douce satisfaction : Léonie ne sera pas entièrement sans fortune. En effet, le revenu de quarante mille francs placés chez un banquier, se joignait aux cinq mille francs d'appointements du sous-chef, et l'on vivait modestement, en faisant chaque jour des projets, en bâtissant des espérances sur l'avenir de la jeune fille, chez qui, d'année en

année, se développaient quelques grâces nouvelles.

Déjà l'on pensait au mariage. Le père et la mère en avaient causé quelquefois le soir, seuls au coin du feu ; et le lendemain, quand leurs regards s'attachaient sur Léonie, il y avait dans l'examen qu'ils faisaient de cette belle enfant une satisfaction qui troublait son cœur, éveillait des idées nouvelles, et lui donnait un vague pressentiment de bonheur. L'enfant accoutumé à la tendresse de ses parents, ne voit pas sur leur visage une expression de joie sans deviner qu'il peut lui arriver quelque chose d'heureux.

Mais un nouveau ministre eut besoin de la place occupée seize ans par M. Dolcey : elle convenait au gendre d'un député dont la voix était douteuse, et l'on accusa d'opinions dangereuses l'honnête homme que l'on destitua. En vain des réclamations s'élevèrent : Dolcey fut remplacé. Ses plaintes, ses regrets et son malheur attristèrent sa pauvre famille, mais ne pénétrèrent point au delà. Il tomba malade ; et peu de temps après cette époque funeste, la faillite du banquier chez qui ses fonds étaient placés, le frappa d'un coup mortel. Sa femme et sa fille perdirent à la fois tout ce qui leur restait, et le seul protecteur qu'elles eussent sur la terre. Léonie avait alors dix-huit ans.

Longtemps elles conservèrent l'espoir que ce malheur si grand et si peu mérité ne demeurerait pas sans consolation ; que la petite pension qu'elles sollicitaient leur serait accordée ; que le banquier qui,

après un court voyage à Bruxelles, vivait de nouveau au sein des plaisirs et du luxe, aurait pitié de leur misère; que des parents riches viendraient à leur secours. Mais tout manqua successivement; leurs espérances s'évanouirent une à une. Que pouvaient-elles obtenir dans ce siècle positif, où de nobles sentiments et des actions généreuses sont taxés de folles niaiseries; où l'on ne donne que pour recevoir; où l'on n'apprécie pas les hommes ce qu'ils valent, mais ce qu'ils rapportent? Elles ne pouvaient rien : elles étaient honnêtes; la misère seule vint les trouver. Elles résolurent enfin de ne plus rien attendre que de leur travail, et tout leur espoir se réduisit à ne pas manquer d'ouvrage.

Sept années s'écoulèrent dans cette lutte pénible avec la pauvreté. Que d'illusions furent détruites! que d'efforts pour obtenir le strict nécessaire, quand on avait rêvé le superflu!

Léonie avait donné des leçons de piano; elle avait enseigné le dessin à des enfants, fait des copies de tableaux. Mais ces talents qu'on eût loués si pompeusement chez la jeune femme riche qui n'en aurait fait qu'un passe-temps inutile, on les critiquait, on les dépréciait quand il était question de les payer, et souvent il était impossible d'en trouver l'emploi. Alors la broderie, cette modeste ressource laissée aux femmes, devenait leur occupation et il fallait tant travailler pour gagner si peu, que s'il survenait quelques jours de maladie, quelques besoins urgents, on était contraint de vendre les

objets qui semblaient alors les moins utiles, et l'on était ainsi arrivé à ne plus rien posséder que le piano de tout ce qui avait attesté l'ancienne aisance.

Malgré les regrets et les peines profondes qui de l'âme de Léonie passaient sur sa figure, sa douleur ne pouvait se comparer à ce qu'éprouvait sa mère en voyant s'effacer et disparaître les grâces, la jeunesse et la gaieté sur le visage jadis si frais et si joyeux de sa fille. Que de fois, le soir, penchée sur son ouvrage qu'elle brodait à la lueur d'une petite lampe, le cœur plein de sensations qu'elle n'osait exprimer, chacune d'elles cherchait à cacher à l'autre les tristes idées qui venaient l'assaillir, et faisait un effort pour prononcer quelque phrase indifférente sur un sujet sans intérêt, afin de rompre ce silence qui apprenait trop à toutes deux ce qu'elles souffraient !

Durant une de ces journées d'hiver, où le ciel, couvert de nuages épais, ne laisse passer à travers une pluie fine et glacée, qu'une clarté sombre et inégale, et qui portent dans l'esprit des gens heureux une mélancolie sans objet, en même temps qu'elles jettent le désespoir dans l'âme du malheureux, Léonie et sa mère travaillaient sans relâche pour terminer une robe de gaze brodée de soies nuancées et mêlées d'or ; car c'était l'époque des bals, et cet ouvrage, qui devait parer une jeune femme riche et belle, était attendu le lendemain. Toutes les heures du jour avaient été employées, et pourtant il avait fallu prolonger la veillée pour

achever le minutieux travail. La soirée avait été si longue, que toutes ces paroles sans but qu'elles faisaient intervenir ordinairement dans leur solitude pour échapper à un pénible silence, étaient épuisées; pas un mot n'avait été prononcé depuis une heure dans la pauvre mansarde; on entendait seulement le faible bruit de la soie qui passait entre le papier et la gaze, sous les doigts agiles de Léonie. Sa mère avait quitté le travail, ou, pour mieux dire, l'ouvrage était tombé de ses mains à son insu, tant les réflexions qui s'étaient pressées dans son esprit avaient fini par l'absorber ! Onze heures venaient de sonner à l'horloge des Petits-Pères. Le bruit des voitures, qui s'était fait entendre plus vif et plus souvent répété que d'habitude, avait cessé ; le silence du dehors n'était plus troublé que par les sons d'un orchestre de bal. Il y avait longtemps que ces deux femmes avaient reconnu ce signal de plaisir ; mais les sensations qu'il avait éveillées en elles étaient trop cruelles pour qu'elles eussent osé se les communiquer. Deux fois Léonie, croyant n'être pas vue de sa mère, avait approché sa tête de la petite fenêtre, et elle avait aperçu, à travers les rideaux de mousseline brodée du premier étage de la maison en face, l'éclatante illumination du bal et quelques figures de jeunes femmes parées et joyeuses. En étouffant un soupir, elle s'était remise à travailler avec une nouvelle activité ; un point n'attendait pas l'autre ; elle examinait ensuite la broderie avec soin, essayant, par la vivacité de ses mouve-

ments, et par une attention exclusive, de se dérober à une importune idée. Mais la mère avait tout vu, tout deviné, tout senti : ce malheur, rendu plus grand par les jours qui l'avaient précédé, ces habitudes qui leur ôtaient jusqu'aux plaisirs des pauvres ; et cette misère qui leur interdisait à jamais les amusements des riches. Elle repassait dans son esprit les jours écoulés, et calculait les chances de l'avenir : rien d'heureux dans son souvenir depuis sept ans! Rien d'heureux dans ses espérances pour les années qui devaient suivre! Et le présent si triste!... Et cette jeune fille qui dépérissait sans se plaindre!... Elle regardait ces formes amaigries, ces yeux rougis par le travail, ces petites mains infatigables qui semblaient seules absorber l'attention de Léonie! Mais tout à coup cette main qui tenait l'aiguille s'arrêta ; une larme brûlante était tombée des yeux fatigués de la pauvre enfant ; d'autres, qu'elle cherchait en vain à retenir, l'empêchèrent de distinguer les fleurs de sa broderie : il fallut l'interrompre. Un mouvement de madame Dolcey attira vers elle les yeux pleins de larmes de sa fille. Ce qu'il y eut dans le regard qu'elles échangèrent alors, qui pourrait le dire ? L'expression de ces deux figures révélait sept années de regrets, de souffrances et de désespoir souvent comprimés ; chacune sentit que cette expression avait dû instruire l'autre de tout ce qu'elle avait voulu cacher ; que, n'ayant pu dissimuler sa douleur, elle n'avait plus de raisons pour la contraindre. Les sanglots s'échappèrent du

cœur de Léonie; les larmes coulèrent plus rares et plus amères sur le visage de madame Dolcey, et comprenant bien qu'elles n'avaient toutes deux à attendre de consolation que de leur tendresse, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, sans prononcer un seul mot ; et pourtant tout avait été dit, elles n'avaient plus rien à s'apprendre.

Elles pleurèrent longtemps : mais il y a tant de douceur dans un sentiment vrai, dans la certitude d'une affection partagée, que ces deux femmes, si malheureuses, trouvèrent au fond de leurs larmes une émotion qui n'était pas sans charme. Léonie, pressée sur le cœur de sa mère, sentit qu'aimée ainsi, la vie pouvait encore avoir du prix à ses yeux; et madame Dolcey, en embrassant sa fille, trouvait aussi des grâces à rendre au ciel qui lui avait donné cette douce et charmante enfant.

Dans les âmes tendres et délicates, le malheur développe les affections, au lieu d'éveiller des sentiments de haine ou d'envie. Mais il faut que l'âme soit généreuse et l'esprit élevé pour arriver à cette résignation! Quand des efforts réitérés n'ont pu écarter ce mal de la misère qui pèse d'un poids si lourd qu'il peut tout écraser ; quand c'est en vain qu'on a tenté tous les moyens pour vivre ; quand l'espoir s'est évanoui vingt fois, pour renaître encore et disparaître de nouveau ; quand l'être pauvre, mais honnête, voit le coupable adroit, et connu pour tel, vivre au milieu du luxe et jouir de tous les plaisirs de la vie, s'il répugne à l'idée de l'imi-

ter, rarement du moins il résiste au découragement et au sentiment cruel de la haine : il maudit le ciel et les hommes, et se révolte contre cette société qui, en tolérant le vice, punit le crime et ne sait pas prévenir le malheur.

Léonie et sa mère s'étaient soumises à tout le leur sans s'y accoutumer ; et cette soirée, où elles s'étaient entendues, avait seulement apporté un peu de calme dans leur âme. Quelques mois s'étaient écoulés depuis cet instant, et l'on voyait qu'un événement important était survenu dans cette pauvre retraite ; car, à l'heure ordinaire du travail, leurs mains ne tenaient pas l'aiguille : Léonie faisait une toilette bien recherchée pour elle ; sa robe de soie était neuve, son joli fichu était neuf, un petit chapeau simple, mais bien frais, attendait à côté d'elle; ses cheveux étaient arrangés avec soin ; enfin, tout annonçait que les habitants de la mansarde avaient des projets inaccoutumés.

Un léger coup fut frappé à la porte.

« C'est lui ! » dit Léonie en tressaillant ; et un mélange inexplicable d'inquiétude et d'espérances vint se peindre sur sa figure ; puis elle resta immobile.

Dans ces moments décisifs de la vie, dont les suites peuvent avoir une grande influence, les idées se présentent si variées, si nombreuses, les impressions sont si vives et si contraires, l'agitation intérieure est si puissante, que la vie extérieure semble suspendue. Léonie ne trouve pas de forces pour s'a-

vancer vers la porte, et quelques minutes se passèrent avant qu'il lui fût possible de faire un mouvement.

Madame Dolcey s'était baissée précipitamment vers le tiroir de la commode, ouvert devant elle, comme pour y prendre un dernier objet; mais, en effet, pour cacher deux grosses larmes qu'elle essuya si vivement, que lorsqu'elle s'approcha de la porte et l'ouvrit à la personne qui venait de frapper, elle ne lui présenta qu'un visage riant et satisfait, et put lui dire de l'air le plus empressé et le plus affectueux :

« C'est vous, monsieur le docteur, nous vous attendions. »

Et le docteur K... entra dans la petite chambre.

Le docteur K... est une de ces célébrités auxquelles rien ne manque, car elle est encore constatée par l'injustice de ses confrères. A l'âge où l'on n'est déjà plus jeune, et où l'on n'est pas encore vieux, sa figure animée offre toute la vivacité de la jeunesse jointe à tout ce que les années, l'expérience, le travail et l'habitude de l'observation peuvent ajouter de profondeur aux expressions de la physionomie. Si le spectacle des ridicules, qui n'ont pu passer devant lui sans exciter l'attention de son esprit si vif, a empreint ses traits d'une causticité maligne, la vue des souffrances qu'il est appelé à soulager y a laissé place à la compassion. Les vanités inquiètes, exigeantes et ambitieuses de notre époque, s'effrayent de sa présence; les infortunés,

au contraire, s'approchent sans défiance ; car si le ridicule doit le fuir, le malheur doit le chercher.

Sa réputation l'avait rendu plus familier avec les hôtels des riches qu'avec les greniers des pauvres. Pourtant on ne vit sur son visage ni surprise ni dédain, quand il entra dans l'asile misérable où ces deux femmes l'attendaient. Il les salua avec autant de politesse que s'il les eût trouvées au premier étage de la maison dont elles occupaient la mansarde : il sentait que le sort s'était trompé en les plaçant si mal ; et d'ailleurs il avait vu les grands de trop près pour mépriser les petits.

Madame Dolcey offre une chaise. Le docteur tire sa montre. « Il est temps, dit-il ; si vous êtes prêtes, nous allons partir. » Léonie mit son chapeau ; la mère ajusta son châle. On se taisait !... Madame Dolcey saisit la main du docteur avec une expression de reconnaissance : « Elle sera bien, très-bien ! » dit-il. Un regard le remercia de ce qu'il avait deviné l'inquiétude d'une mère, et l'on se disposa à sortir. La mère et la fille n'osaient point se parler, car elles craignaient de céder à ce qu'elles éprouvaient. Léonie promena un instant ses regards sur la pauvre petite chambre ; elle puisa dans ce regard une force nouvelle. L'espérance anima d'un sourire sa figure mélancolique ; à cet âge l'espoir revient vite ; et la vue de cette chambre retraçait tant de peines et de souffrances, qu'il ne semblait pas possible à la jeune fille que la vie dût s'écouler ainsi pour elle. Elle croyait à quelque chose d'heu-

reux ; un sentiment vague lui disait que sa part avait été si grande dans les maux de ce monde, qu'elle avait droit à ses plaisirs ; et elle commençait à penser qu'elle aussi, elle allait enfin avoir sa part de bonheur.

Le docteur la tira de sa rêverie. Le petit paquet de hardes fut attaché : un fiacre attendait à la porte. Le docteur pensait à tout, et en ce moment, son cabriolet était mis de côté. La portière ouvrit des yeux étonnés quand les deux femmes montèrent en voiture avec le médecin, et elle se pencha pour entendre lorsqu'il dit au cocher : « Rue du Faubourg Saint-Honoré, n° 43. »

II

Dans un de ces beaux hôtels du faubourg Saint-Honoré, un peu moins grandioses que ceux du faubourg Saint-Germain, mais offrant des distributions plus commodes et des ornements plus modernes, se trouve un délicieux boudoir dont les tentures de satin blanc, relevées par des broderies et des franges d'or, attestent en même temps et la richesse et le goût qui l'ont décoré. Il est précédé de deux salons magnifiques qui, dans les jours solennels, ne forment plus qu'une immense salle de bal; les vestibules, qu'il faut traverser, pour arriver là, sont peuplés de laquais en livrée rouge, ornée de ces galons aux couleurs variées et bril-

lantes qui distinguent les armoiries, objet de tant de dédains, de persécutions et d'envie depuis un siècle, mais qui n'en ont pas moins conservé toute leur valeur primitive aux yeux de ceux qui les possèdent, et peut-être même aux yeux de ceux qui ne peuvent les posséder. Une vaste cour : un jardin dont les arbres se confondent avec ceux des Champs-Élysées ; une foule d'appartements accessoires : tout cet ensemble compose une espèce de petit palais tenu avec ce soin qui annonce une fortune analogue aux dépenses qu'on est obligé de faire ; et cette harmonie si rare dans les maisons de Paris, entre le rang, la richesse et les habitudes, est ce qui frappe et charme d'abord quand on parcourt cette élégante demeure où une jeune femme peut dépenser cent mille francs chaque année.

Elle est veuve depuis quinze mois, et se nomme la comtesse Alix de Mirande ; elle est fille du duc de Merteuil.

La comtesse est dans son boudoir, à moitié couchée sur le divan de satin blanc. Le vieux duc de C..., inévitable fléau d'une femme à la mode, lui répète quelques-unes de ces galanteries surannées dont il faisait usage, parfois avec succès, avant la première révolution. Il a bien essayé de se rajeunir en adoptant les idées et les modes nouvelles ; mais les unes vont aussi mal avec les vieux préjugés de son esprit, que les autres avec les rides de son visage. Il lui redit une foule de ces jolis petits propos poudrés, qui amusèrent madame de Pompadour,

en y ajoutant, malgré la dissonance, des phrases passionnées de quelques drames modernes. La comtesse s'ennuie.

Son joli bras est appuyé sur un coussin ; et sa petite main, si blanche, si soignée, si parfumée, soutient sa tête. Sa figure n'est pas régulière, mais l'expression en est vive et gracieuse ; et tout ce que la jeunesse a de piquant, tout ce que l'art de la toilette peut ajouter aux attraits, s'est réuni pour faire d'Alix une femme charmante.

Alix approchait de sa vingt-cinquième année, et pourtant son visage était si frais, ses formes si mignonnes et si arrondies, qu'elle paraissait à peine en avoir dix-huit. Jamais les larmes n'avaient obscurci ses yeux si brillants; jamais un sentiment pénible d'humiliation, de crainte ou de défiance, n'avait contracté ses jolis traits... Elle était si riche !

L'injustice n'avait jamais osé l'atteindre ; elle n'avait vu que des gens qui l'aimaient, qui l'admiraient ; sa jeunesse s'était écoulée dans les plaisirs et les fêtes ; elle n'avait entendu que des paroles de flatterie et d'amour ; elle croyait tous les hommes honnêtes, bons et heureux... Elle était si riche !

Alix pensait que le plus grand malheur, c'était l'ennui ; et quand elle supportait sans trop bâiller la visite d'un ennuyeux, elle nommait cela de l'héroïsme. Depuis une demi-heure elle était fière de son courage, lorsque le duc, ayant épuisé tous les lieux communs, s'avisa de lui dire :

— Quel est donc, madame la comtesse, ce jeune

homme qu'on voit si souvent chez vous depuis votre retour à Paris, et que personne ne connaît? M. Emmanuel Dar..., Del...? Comment donc l'appelez-vous?

La comtesse avait fait un mouvement d'impatience, son mouchoir était tombé; le vieux duc s'était hâté de se baisser, et la conversation allait sans doute changer d'objet, car la phrase qui précède avait été dite d'un ton en apparence si indifférent, qu'une réponse semblait presque inutile. Mais le dédain avec lequel le nom du jeune homme était écorché blessa la comtesse; et surmontant un léger embarras, elle dit avec dignité :

— M. Emmanuel Dalvigny.

— C'est cela; qui est-il? Comment le voit-on sans cesse chez vous? Quel plaisir une femme supérieure peut-elle trouver dans la conversation d'un homme aussi étranger aux idées de la bonne compagnie qu'il est peu familier avec ses usages?

Cette question fut faite d'un ton positif qui exigeait impérieusement une réponse. La comtesse hésita un peu, et une nuance de dédain se peignit sur ses lèvres, lorsqu'elle prononça ces paroles :

— M. Dalvigny était établi chez ma grand'mère quand j'allai la trouver dans sa terre, il y a quinze mois : vous savez, monsieur, que j'ai passé là tout le temps de mon deuil. Ce long séjour dans un château si triste et presque sans société, a dû former des relations d'amitié entre M. Dalvigny, ma grand'-mère et moi.

— Ah! c'est un protégé de madame la marquise!... Un secrétaire, un factotum peut-être!

— Je n'ai vu entre eux que des rapports de société.

Évidemment la comtesse mentait, car elle rougit prodigieusement : elle eut beau se baisser, feindre de chercher quelque chose, sonner pour demander un verre d'eau, le duc, sans avoir l'air de rien remarquer, continua impitoyablement son interrogatoire.

— Il est en deuil, ce jeune homme?

— Je crois que oui, dit-elle avec insouciance.

— A-t-il de la fortune?

— Oui, sans doute.

Ceci fut dit d'un ton un peu plus assuré.

— Un nouvel héritage probablement?

Une réponse à cette question n'était pas indispensable : on n'en fit point. Alors le duc, oubliant les principes du libéralisme et d'égalité, qu'il professait quand il pouvait le faire avec quelque avantage, se jeta dans une longue digression sur l'impossibilité où sont les bourgeois, quels que soient d'ailleurs leur esprit et leur fortune, d'arriver jamais à ces manières délicates, nobles et aisées, qu'on remarque au premier abord dans ce qu'on nomme les hautes classes. La comtesse, pendant cette espèce de monologue, déchira la petite valencienne qui bordait son mouchoir, entr'ouvrit deux fois les lèvres, et retint pourtant les mots qui allaient en sortir, les remplaçant par l'expression la plus dédai-

gneuse. Un moment même, la colère anima sa figure : on vit qu'elle était poussée à bout par les dissertations du vieux duc, et qu'elle voulait trouver un moyen de l'en punir. Aussi dans l'instant où il s'écoutait parler avec le plus d'admiration, et semblait frappé lui-même de la finesse de ses arguments, la maligne comtesse bâilla, et l'orateur étonné resta muet. La porte s'ouvrit; un valet de chambre annonça M. Emmanuel Dalvigny.

La comtesse riait; son trouble avait disparu, et elle reçut le nouvel arrivant avec une politesse affectueuse.

Le duc et lui se saluèrent. Ces deux hommes se déplaisaient mutuellement d'instinct : il y avait un siècle et trois ou quatre révolutions entre leurs idées. Depuis un mois, ils se rencontraient presque tous les jours, et leur éloignement était devenu de la haine; la politesse couvrait tout cela, pas un mot ne le disait, et pourtant chacun savait au juste où il en était avec les affections de l'autre.

— Madame la marquise n'est pas bien ce matin, dit M. Dalvigny; je sors de chez elle.

— Sans doute elle ne descendra pas encore pour dîner.

— Et vous seriez seule, madame la comtesse! Pas même mademoiselle Durand? dit le duc.

— Mademoiselle Durand n'est plus chez moi : une tante malade, des affaires, que sais-je!... Elle est partie depuis huit jours, et j'en étais bien aise : ces demoiselles de compagnie, avec leur froide et

roide figure de circonstance, me représentent l'ennui personnifié. D'ailleurs, ma femme de chambre, Suzanne, celle qui coiffe si bien, et à qui M. le duc trouve de si beaux yeux, l'avait prise en haine. Je ne comptais vraiment pas en avoir une autre; mais ma pauvre grand'mère ne peut presque plus sortir de sa chambre. Avant-hier je dînais seule. Le docteur K... est venu, il m'a dit que rien n'était plus malsain; et l'on ne peut pas avoir du monde prié tous les jours, cela fatigue. Quelqu'un à qui l'on parle quand on veut, à qui l'on ne dit rien si cela fait plaisir, c'est assez commode, et cela distrait pendant qu'on dîne. J'ai donc chargé le docteur de me procurer une nouvelle demoiselle de compagnie, et ce matin même j'attends une jeune personne qu'il doit amener. Je n'ai mis qu'une condition à son admission : c'est qu'elle n'eût pas la figure si triste que mademoiselle Durand : voir sans cesse un air malheureux, cela vous donne de sombres idées. Suzanne rit toujours; elle me dit quelquefois des choses si drôles en me coiffant, que j'ai fini par causer avec elle, moi qui étais habituée par ma mère à ne jamais parler à mes gens.

Il y avait presque de la pitié dans le regard qu'Emmanuel Dalvigny laissa tomber sur la riche Alix : le duc, au contraire, semblait l'admirer. Mais bientôt chacun éprouva un léger mouvement de curiosité; car on entendit annoncer, avec le docteur K..., madame et mademoiselle Dolcey.

— Voici mademoiselle Léonie Dolcey, dont j'ai parlé à madame la comtesse, dit le docteur.

Et ces deux jeunes femmes, du même âge, dont l'éducation différait peu, dont les goûts devaient être semblables, se trouvèrent en face l'une de l'autre. Leurs yeux se rencontrèrent : Léonie si pauvre ! Alix si riche ! Léonie tremblante, et sentant vaguement que son avenir pouvait être renfermé dans cette minute ; Alix tranquille, insouciante, regardant à peine la pauvre enfant, et pensant qu'au premier jour d'ennui elle pourrait la renvoyer. L'une sachant que grâce à sa fortune, tout ce qui l'approchait dépendait d'elle ; la pauvreté de l'autre lui ayant appris qu'elle dépendait de tout ce qui l'entourait !

Madame Dolcey invoqua pour sa fille l'indulgence et la bonté de la comtesse : sa voix était émue. Celle-ci répondit avec politesse, et demanda si madame Dolcey habitait toujours Paris.

La mère de Léonie hésita un peu, et dit avec inquiétude :

— Oui, madame.

Mais elle ajouta promptement :

— Je demeure dans un quartier si éloigné, et j'ai tant d'occupations, que je ne pourrai voir ma fille que très-rarement.

La pauvre femme avait deviné dans la question, faite en apparence avec un air d'intérêt, la crainte de l'ennui que pourraient causer ses visites ; elle avait senti que ce n'était pas assez d'avoir perdu la

compagnie et la consolation de ses peines ; que ce n'était pas tout que Léonie donnât ses jours, ses moments aux caprices de la grande dame ; il fallait encore que chacune d'elles fît abnégation de ses idées et de ses affections, de son amour de mère, de sa tendresse de fille, ou du moins comprimât ces sentiments de manière à ce qu'ils ne parussent pas trop aux yeux de la jeune protectrice. Cet instinct du cœur, que le malheur développe, lui faisait accomplir un dernier sacrifice qui, avant cet instant, ne s'était pas présenté à son esprit ; elle venait seulement de comprendre que la vieille figure de la mère pauvre et mal vêtue de Léonie offusquerait les yeux délicats de la brillante femme à la mode, habitués à se reposer sur des lambris dorés. Elle se promit donc de ne venir que rarement, et de tâcher même de dissimuler sa présence quand elle viendrait.

Un regard échangé avec Léonie lui apprit tout cela. Une larme était près de s'échapper des yeux de la douce enfant, et pourtant elle essaya de sourire : la comtesse lui adressait la parole.

— Avez-vous été dans quelque maison comme demoiselle de compagnie? lui demandait-elle.

— Je n'ai jamais quitté ma mère, répondit avec peine Léonie.

La comtesse, distraite, avait déjà oublié la question. Quelques phrases furent prononcées de part et d'autre ; les unes étaient trop indifférentes, les autres remplies de trop d'émotion, pour que la

conversation se soutint entre les personnes réunies dans le boudoir. Le docteur vanta les talents de Léonie ; tâcha, en adressant la parole successivement aux deux hommes et aux deux femmes, et en mettant en relief le mérite de la jeune fille et la bonté de sa protectrice, d'établir une espèce de dialogue : c'était impossible. La fortune plaçait entre ces différentes personnes un intervalle que rien ne pouvait combler : les unes auraient cru manquer de dignité, les autres manquer de respect. On sentit la nécessité de terminer cette situation pénible. Madame Dolcey se leva, et la comtesse ayant sonné, un valet de chambre parut.

« Indiquez à mademoiselle l'appartement qu'occupait mademoiselle Durand ; ce sera le sien, » dit-elle.

Le valet de chambre regarda Léonie de la tête aux pieds d'un air insolent, et se disposa à obéir. Quelques mots de reconnaissance, de prière et de remercîment furent balbutiés par madame Dolcey; puis elle sortit avec sa fille.

A l'autre bout de l'appartement, on leur montra une grande chambre à coucher, froide, humide et sombre ; à côté, un grand cabinet de toilette : le tout orné de meubles passés, mais qui parurent magnifiques aux habitants de la pauvre mansarde.

« Voilà, mademoiselle, dit le valet de chambre, le petit paquet que M. le docteur a fait descendre du fiacre ; on l'a déposé ici ; vous avez cette commode, ces deux placards et une armoire dans ce ca-

binet pour serrer vos effets : votre maman pourra les envoyer tout de suite. »

Léonie rougit. Pour composer le chétif paquet, il avait encore fallu que la mère fît le sacrifice de ce que sa garde-robe renfermait de mieux. Toutes deux elles eurent honte de leur misère ; mais elles ne purent dire un mot. Le valet de chambre restait là, debout, près de la porte ouverte ; la pauvre mère crut qu'il attendait son départ. « Adieu, » dit-elle. Léonie se jeta dans ses bras en sanglotant : à la douleur de la séparation se mêlait une amertume inconnue jusque-là ; leur cœur se serrait, comme frappé d'un malheur inattendu, et jamais leur grenier n'avait été témoin d'une émotion si profonde, d'un sentiment si vif de leur infortune.

Ce n'est pas seulement que le contact avec la richesse leur ait mieux fait connaître la pauvreté, que la multitude d'objets inutiles qu'elles ont vus leur ait mieux appris tout ce qui leur manque des choses nécessaires : non ! les suites les plus cruelles de la misère ne sont pas les privations matérielles qu'elle impose ; mais elles sentent depuis qu'elles sont entrées dans ce brillant hôtel, qu'elles y seront toujours étrangères, que Léonie ne sera rien pour ceux qui la verront tous les jours : nul intérêt, nulle sympathie, ne s'éveilleront pour elle ; elle n'y aura pas d'égaux.

Non-seulement la riche comtesse va jouir, à ses côtés, de tous les objets qu'on envie, et que jamais Léonie ne possédera ; mais elle pourra suivre à son

gré tous ses penchants, exprimer ses idées, parler ou se taire à volonté, rêver dans la solitude, ou plaisanter avec ses amis, être elle-même, vivre enfin! Et la pauvre jeune fille devra sans cesse étudier les goûts et les habitudes d'une autre pour s'y conformer. Sous peine de déplaire, de paraître ignorer les convenances, ou d'être accusée d'une familiarité qui la ferait promptement éloigner, et lui ravirait sa dernière ressource, il faut que ses pensées naïves, ses joies, ses chagrins, soient constamment cachés dans son âme.

La pauvreté lui avait ôté, avant vingt-cinq ans, l'insouciance de la jeunesse; elle avait détruit sa destinée de femme, l'amour, le mariage; bien plus, elle avait arraché une à une toutes ces petites jouissances que l'aisance procure, et qu'on n'apprécie que quand elles manquent. Pour Léonie, pas de logement commode, pas de vêtements, pas de feu durant l'hiver; quelquefois même à peine du pain!.... Et après tant de souffrances la pauvreté trouvait encore quelque chose à lui enlever! Il faut aujourd'hui sacrifier le seul bien qui restât à ces deux femmes, le plaisir de pleurer ensemble! Il faut renoncer à se revoir souvent, de peur de déplaire à celle de qui l'on va dépendre : il faut même s'efforcer de lui cacher ses regrets et ses larmes. La pauvreté, après avoir dépouillé Léonie de tous ses objets extérieurs, lui dispute maintenant ses émotions, ses paroles, ses gestes, et jusqu'aux expressions de sa physionomie; enfin, cette misère cruelle, qui a

flétri les formes gracieuses de la jeune fille, demande encore une part de son âme.

Le courage de Léonie chancela : la pensée de suivre sa mère lui vint à l'esprit; mais toutes les ressources avaient été épuisées pour sa modeste toilette; à peine avaient-elles suffi. Il ne restait rien, rien que les trois mois d'appointements de Léonie payés d'avance, que le docteur avait remis la veille, qui étaient déjà entamés, et sans lesquels il n'y aurait pas eu de pain ce jour-là. Madame Dolcey, malgré les prières de Léonie, n'avait gardé de cet argent que celui qui était strictement nécessaire : elle savait bien tout ce qui manquait à sa fille. Il n'était donc plus possible de revenir sur la résolution prise : tout était dit!

Enfin, madame Dolcey sortit en s'armant de courage; Léonie la suivit jusque sous le vestibule. Des laquais les examinaient avec une curiosité familière et impertinente : elles eurent la force de se contraindre. Leurs mains se touchèrent, leurs yeux seuls dirent tout ce qu'elles éprouvaient, et elles se séparèrent. Dans les âmes élevées, le chagrin a sa pudeur; et leur douleur était si profonde, si intime et si vraie, qu'un regard curieux et indifférent l'eût profanée.

III

— « Mais en vérité, M. le docteur n'y a pas songé ! Donner à madame la comtesse une demoiselle de compagnie comme celle-là !... Ah ! c'est manquer à madame. »

Et mademoiselle Suzanne fit une grimace de dégoût, et prit un air de dignité si grotesque, qu'Alix, voyant sa figure dans la glace de la toilette, ne put s'empêcher de sourire. La femme de chambre, enchantée de ce succès, oublia un moment le soin qui l'occupait ; les beaux cheveux noirs de la comtesse restèrent immobiles ; et le peigne d'écaille, élevé au-dessus de sa tête, sembla, dans la main de la majestueuse Suzanne, un glaive dirigé contre un ennemi. Elle continua :

— « Je suis vraiment indignée! Depuis un mois qu'elle est ici, elle aurait bien eu le temps de faire venir ses effets. Mais non, elle n'a rien! Certes, ce ne peut pas être grand'chose qu'une fille qui n'a qu'une robe; et j'avais honte véritablement, hier matin, quand madame l'a fait monter en voiture à côté d'elle. Je ne sais pas comment il y a des personnes assez hardies pour se présenter dans une maison comme celle de madame, lorsqu'elles en sont si peu dignes.

La femme de chambre, en disant ces mots, jeta un coup d'œil satisfait sur sa propre toilette, dont l'élégance attestait la générosité de sa maîtresse; son air annonçait aussi qu'une partie de sa garde-robe précédait son entrée dans l'hôtel. Elle murmura encore quelques mots de manière à être entendue : Ce n'est pas moi qui me serais présentée, si je n'avais pas eu de quoi faire honneur à la maison! « Certes, je ne voudrais pas manquer à ce qu'on doit à madame! » Et ses yeux se promenaient avec complaisance sur une grosse chaîne d'or suspendue à son cou; elle ajouta : « Ce n'est pas du faux; le *chrysocalque* n'est bon que pour les petites gens. »

Alix riait de l'importance de Suzanne; et trouver le moyen de faire rire les gens que les convenances condamnent à l'ennui, en leur offrant sans cesse une société dont le langage et les formes sont constamment les mêmes, est un talent dont ils vous savent toujours gré, et qu'ils récompensent souvent mieux

que des services importants. Mais, tout en riant des paroles de mademoiselle Suzanne, Alix ne reçut pas l'impression qu'elles avaient essayé de produire, et le résultat fut bien différent de celui qu'espérait l'envieuse caméristc. Le lendemain, la couturière eut l'ordre de prendre mesure à Léonie, et de lui apporter deux robes simples, mais à la mode et de bon goût; et la marchande de modes lui envoya un très-joli chapeau.

Léonie, depuis un mois qu'elle était dans l'hôtel de madame de Mirande, n'avait pas aperçu pour elle sur un visage le plus léger signe d'affection. Posée à côté d'une société dont elle ne faisait point partie, sa curiosité seule avait pu être intéressée à ce qui se passait autour d'elle. Elle ne fut donc pas seulement surprise, elle fut touchée. « Avoir ainsi pensé à moi quand je ne supposais pas le moindre intérêt, ah! s'écria Léonie, j'étais ingrate! » Elle courut à l'appartement de la comtesse, balbutia des remercîments, toute tremblante et les larmes aux yeux. Alix ne la devina point : elle pensa qu'il fallait que la pauvre fille n'eût jamais rien possédé de ce genre, pour être émue de la sorte par ces présents; et, s'amusant de l'effet qu'elle produisait, elle y ajouta quelques autres bagatelles, des rubans, des fichus, etc., etc. Léonie retourna dans sa chambre, toute chargée de ces petits cadeaux. Mais, quoiqu'elle ne fût pas insensible à ces joies de la parure, si puissantes sur l'âme d'une jeune fille, son cœur éprouvait une légère impression de tristesse. En

recevant les premiers présents, elle avait cru à un sentiment d'affection; maintenant elle revenait avec une foule de nouveaux objets, mais rien que cela ! Elle avait espéré mieux, elle avait cru qu'on l'aimerait !

Trois mois se passèrent. Léonie supporta de mademoiselle Suzanne et des premiers domestiques de l'hôtel mille impertinences, imperceptibles pour la comtesse, et qu'il était plus facile à la jeune fille de sentir que de raconter, quand même elle ne se fût pas imposé la loi de cacher à sa mère tout ce qui pouvait l'affliger. Alix, malgré l'avis de sa femme de chambre, trouvait dans l'extrême réserve, la timidité et les douces manières de Léonie, un air de bonne compagnie, et l'indice d'une éducation distinguée; ses talents l'amusaient quelquefois : une romance chantée d'une voix touchante, et qu'elle accompagnait au piano, plaisait à la comtesse dans ses moments de solitude. Léonie peignait, et pouvait finir une copie commencée par Alix, et qu'elle trouvait trop difficile ou trop ennuyeuse à terminer; elle achevait aussi avec soin et promptitude ces broderies, ces bourses et tous ces petits travaux des femmes riches, qui tentent si souvent leur oisiveté, et que délaisse si vite leur paresse ou l'inconstance de leurs goûts. Tout cela tournait au profit de la vanité d'Alix, et passait pour son ouvrage. La pauvre Léonie n'était rien qu'un supplément à la vie de la riche comtesse. Elle entendait vanter le tableau qu'elle avait fini la veille, l'écran qu'elle

avait brodé le matin; et pas un regard ne serait tombé sur le chef-d'œuvre du même genre qu'on aurait vu naître sous ses doigts.

Léonie se tenait dans l'appartement aux heures où la comtesse souhaitait qu'elle y parût; elle travaillait près d'une fenêtre, à quelque distance des personnes qui s'y trouvaient, ne se mêlait point à la conversation, et ne parlait que quand on daignait l'interroger. Souvent, durant des heures entières, on oubliait qu'elle était là; souvent, devant elle, on parlait du pauvre avec mépris, avec dédain de celui qui travaille; puis on vantait, comme nécessaire à l'existence, des choses qu'elle ne devait jamais avoir. Elle entendait adresser à la comtesse ces douces paroles avec lesquelles on charme et l'on surprend le cœur d'une femme; chacun des avantages que possédait Alix était mis en valeur, excitait l'admiration, appelait une louange; et personne n'avait l'air de voir Léonie. Pourtant les belles boucles de ses cheveux cendrés valaient bien les tresses brillantes de la chevelure noire d'Alix; et les traits délicats et réguliers de Léonie eussent été cent fois préférables à la figure un peu commune de la comtesse, si la contrainte, la souffrance et le sentiment de sa dépendance n'en eussent éteint tout l'éclat. Mais cette figure effacée était une merveilleuse trouvaille pour une coquette agaçante; et ce pauvre être, qui vivait si peu, faisait encore ressortir la vie pleine de joie qui brillait dans les regards d'Alix.

Ces deux femmes offraient un curieux spectacle à l'observateur. Jamais on ne vit un contraste plus frappant que celui de leur destinée. Leur âge, leur éducation, leurs idées étaient presque semblables ; leur valeur morale, leurs agréments physiques différaient peu ; et l'immensité était entre elles ! Quelquefois, cette jolie tête, pâle, souffrante et presque inanimée, s'appuyait sur une petite main délicate, parce que le poids des idées qui s'y pressaient devenait accablant, parce qu'il commençait à s'élever dans le cœur de la jeune fille des pensées amères de regret, d'envie et de découragement ; parce qu'elle cherchait le pourquoi de ce mal, de ce bien, si diversement répandus ; qu'elle osait enfin se demander la raison de ce sort si funeste pour un être innocent, et que rien ne répondait à ses pensées. Le scepticisme religieux de notre époque, en enlevant la foi dans un avenir immortel où les peines supportées avec courage, et les pleurs versés sans murmure nous seront comptés et recevront leur récompense, n'a laissé que le désespoir pour partage aux malheureux que doit enfanter l'ordre social tel qu'il est établi. Que peuvent devenir ceux qu'atteint l'infortune, lorsqu'il n'y a pas encore d'institutions qui soulagent, et qu'il n'y a plus de religion qui console ?

Alix, qu'une pensée triste ou même sérieuse ne venait pas chercher au milieu de l'enivrement des plaisirs, n'avait guère de notions sur l'existence que la distinction très-claire et très-précise de l'amuse-

ment et de l'ennui ; et tous ses soins s'appliquaient à rechercher l'un et à éviter l'autre. Sans aucun sentiment d'affection pour Léonie, elle la faisait quelquefois participer à ses plaisirs. Tantôt c'était une soirée passée au spectacle, tantôt une matinée consacrée à visiter une galerie de tableaux. La comtesse donna des bals ; elle voulut que Léonie, parée simplement, mais avec goût, y présidât à quelques petits soins ; puis, le matin, elle lui faisait lire haut des romans ou des poëmes modernes. Toutes ces occupations, en initiant Léonie aux idées et aux usages du monde, eurent encore l'avantage de l'arracher à ses réflexions, de ne pas lui laisser le temps de penser ; et la jeune fille s'en trouva bien. Les trois premiers mois de son séjour dans l'hôtel avaient été cruels ; les deux qui suivirent furent meilleurs. Elle n'eut pas le loisir de se livrer à ses tristes méditations ; et les habitudes de cette riche maison, en lui donnant un repos, une aisance, une nourriture, enfin un bien-être matériel dont elle avait été privée si longtemps, ranimèrent un peu cette vie prête à s'éteindre, rappelèrent les couleurs sur son visage qui s'arrondit de nouveau ; et Léonie devint charmante. A cet âge, la tristesse et la souffrance sont tellement contre nature, que peu de jours de calme suffisent pour en effacer l'empreinte. Madame Dolcey, qui de temps en temps venait voir sa fille, commençait, en la regardant, à s'applaudir du sacrifice immense qu'elle avait fait, et elle ne pleurait plus que quand elle était seule.

Six mois s'étaient écoulés depuis que Léonie habitait chez madame de Mirande : c'était l'époque du carnaval; le mouvement des fêtes, des bals, des plaisirs de tout genre, était plus animé que jamais. Un jour, Alix s'était levée tard : le bal s'était prolongé presque jusqu'au matin. Un bain, au sortir du lit, avait fait disparaître la fatigue de la veille, et disposé à celle du soir. Enveloppée dans une élégante douillette, enfoncée dans une de ces grandes bergères massives et gothiques, qui rendent plus mignonnes encore les formes délicates d'une jeune femme, Alix se laissait aller à une vague rêverie; car depuis quelque temps, elle rêvait; ses manières étaient changées. Il y avait des moments où elle sentait le besoin de la solitude : alors elle demeurait immobile et silencieuse. Dans d'autres instants, une agitation inquiète présidait à tous ses mouvements; un sentiment de dédain et de fierté animait tout à coup sa figure; elle allait et venait vivement, comme pour s'étourdir sur un souvenir qui la préoccupait : à tout prix il lui fallait des distractions. Elle sortait dès le matin, s'arrêtait dans les magasins renommés, rapportait une foule d'objets, qu'ensuite elle ne regardait plus; montait à cheval, et s'élançait à travers le bois avec une témérité qui ne lui était pas naturelle; visitait une foule de personnes dont elle ne se souciait nullement, courait les bals et les salons, et, harassée de fatigue, triste et découragée, revenait chercher une solitude où elle restait quelquefois des jours entiers, faisant fermer

sa porte à tout le monde. Évidemment elle était en proie à une lutte intérieure ; un combat se livrait dans cette jolie tête. Mais quelle en était la cause? Quel en serait le résultat ?

Alix, plongée, comme nous l'avons dit, dans une rêverie silencieuse, entendit du bruit dans la pièce qui précédait son boudoir ; elle se rappela qu'elle avait négligé de faire défendre sa porte : il était trop tard : on annonça madame de Laurençay.

Un sourire de satisfaction glissa sur les lèvres d'Alix.

« C'est toi, ma chère Sophie ; oh ! nous allons causer ; quel bonheur ! » Cette fois, ces mots affectueux n'étaient point une formule de politesse banale ; ils partaient du cœur. Sophie était parente, amie d'enfance et du même âge que la comtesse. Sophie, bonne, douce, sans prétentions, peu jolie, peu riche, peu brillante, admirait Alix, l'aimait du fond de l'âme, avec dévouement ; et, quand le cœur est troublé et l'esprit mécontent, la vue de quelqu'un qui nous aime nous fait tant de bien !

« Quelle joie de te voir ! répétait la vive comtesse ; que de choses j'ai à te dire ! »

On s'installa près du feu, on se munit de coussins, d'écrans, Sophie ôta son chapeau ; enfin on s'arrangea pour être à son aise, et parler longtemps sans distraction. C'était sans doute une chose bien importante que celle qui allait se traiter si longuement, et qui réclamait une attention si exclusive. Comment se fait-il donc qu'une fois établies, et

Sophie attendant avec impatience et intérêt qu'Alix commençât, celle-ci chiffonna son mouchoir, remit et ôta ses gants, toussa, prit des bonbons, en offrit à Sophie, et ne prononça pas un seul mot?

— « Eh bien! » murmura madame de Laurençay.

Alix demanda à sa parente des nouvelles de son mari, de ses deux enfants, et n'ajouta rien.

Sophie fut étonnée, et ne put s'empêcher de dire : — N'avais-tu pas quelque chose à me raconter?

— Bien des choses, sans doute : il y a plus de deux mois que nous n'avons causé à notre aise.

— J'ai cru, et je crois encore, ajouta Sophie en souriant, que c'est quelque affaire importante que tu as à me confier? si tu savais comme tu as l'air embarrassé!... Je veux t'épargner la peine de la confidence; je devine.

— Toi?

— Oui, je le gage. Et je gagnerais, car tu rougis.

— Qu'est-ce donc?

— Tu vas te remarier.

— Ah! pour le coup, tu n'as pas le don de deviner! Je n'y songe pas, et cette pensée ne s'est pas une seule fois offerte à mon esprit.

Alix dit cela d'un air si naturel qu'on ne pouvait révoquer en doute sa sincérité; Sophie sembla consternée; sa perspicacité était en défaut; et ce n'est pas seulement cela qui l'affligeait. Cette bonne

Sophie, dénuée d'amour-propre et d'imagination, ne connaissait qu'un bonheur : être aimée d'un mari qu'elle aimait, et chérir ses enfants. Elle souhaitait donc à son amie le seul bien qu'elle sût apprécier en ce monde; elle s'étonnait et s'affligeait de voir qu'après deux années de veuvage, Alix, sans enfants, ne pensât pas au mariage, et bien plus, elle l'en blâmait. Nos amis, même les plus dévoués et les plus éclairés, sont sujets à vouloir nous imposer le bonheur tel qu'ils le conçoivent pour eux-mêmes; comme si celui qui convient à l'un pouvait convenir à l'autre; comme s'il ne fallait pas à chacun des biens que nul que lui ne peut comprendre et deviner !

Sophie s'épuisa en questions, en conseils, en conjectures; puis elle finit par croire qu'elle s'était trompée quand elle avait supposé qu'Alix voulait lui confier un secret important; car leur extrême intimité lui avait permis de dire : « Ma chère amie, y aurait-il donc dans ton cœur un amour que tu devrais cacher? aimerais-tu quelqu'un ? » Et elle avait ajouté, presque avec effroi : « Quelqu'un qui ne serait pas libre ? » Mais elle s'était bien vite rassurée, car la jeune comtesse s'était prise à rire à la question. « Je ne vois au monde qu'un seul obstacle qui pourrait t'empêcher d'épouser celui que tu aurais distingué : s'il n'était pas le mari d'une autre, ne serait-il pas le plus fortuné des hommes d'être choisi par toi? »

Alors Sophie énuméra tous les partis qu'offrait en

ce moment la société ; elle passa en revue les plus beaux noms, examina les titres, la fortune des hommes à marier parmi leurs connaissances, et, à chaque nom, elle disait : « Si tu voulais ! »

En effet, Alix, jeune, jolie, jouissant d'une immense fortune et d'une réputation sans tache, était l'objet de toutes les prétentions, le but de tous les désirs. Mais Alix accueillait chaque nom avec un éclat de rire ou une plaisanterie qui annonçait le peu d'intérêt qu'elle y attachait; puis elle ajouta : « Mais allons donc, Sophie, continue. Puisque tous les jeunes gens sont à ma disposition, dis-tu, eh bien! n'en omets donc pas! » Et là-dessus elle nomma elle-même une foule d'hommes dont son amie n'avait pas parlé, leur rang et leur fortune lui paraissant trop inférieurs à la position de la comtesse.

« Si tu le prends sur ce ton, répondit Sophie, je ne te ferai plus grâce d'un seul des danseurs qui ont figuré dans les bals cet hiver. » Et les deux jeunes femmes, riant aux éclats, désignèrent les moins riches, les plus laids; et chacun de ces nouveaux noms excitait des propos joyeux et d'innocentes folies.

« — Mais c'est tout, répliqua enfin Sophie, à moins que nous ne comptions aussi le secrétaire de M. le duc de..., ou bien le précepteur de ton neveu, ou encore l'ancien secrétaire de ta grand'mère.

« — M. Emmanuel Dalvigny! » s'écria, en es-

sayant un nouvel éclat de rire, la comtesse de Mirande.

Mais une expression indéfinissable se peignit sur sa figure, qui devint sérieuse à l'instant même.

« — C'est un aimable et bon jeune homme, reprit Sophie ; un peu original, et dont je me souviens que je voulais te parler. Il a hérité depuis un an. Quelle est au juste sa situation ? »

La figure d'Alix se ranima.

— « Ma grand'mère l'aime beaucoup, dit-elle; il vient ici tous les jours : il appartient à une famille honorable.

« — Des bourgeois de province, je le sais.

« — Des magistrats estimés ! Son père avait voulu le fixer dans la ville où il habitait, par un... mariage avec... une cousine, je crois ; mais son imagination si vive, son goût pour les arts et les lettres, qu'il cultive avec succès, le déterminèrent à venir chercher à Paris des relations qui pussent convenir à son esprit distingué. Il dépendait de son père, qui, pour le forcer à retourner dans sa famille, prit le parti de lui refuser de l'argent. C'est donc comme une espèce de plaisanterie, et pour ne pas céder au désir qui voulait contraindre ses goûts, qu'il entra chez ma grand'mère en qualité de secrétaire. A présent, la mort de son père l'a rendu indépendant et libre.

« — Je le trouve amusant, et il a un air de bonté qui me plaît. Son caractère est-il sûr ? Enfin est-ce un homme d'une vie douce et d'une société agréa-

ble? Tu le connais assez pour me donner sur lui des renseignements qui me sont nécessaires. »

Alix regarda Sophie avec quelque surprise; puis elle dit lentement, et comme prenant plaisir à s'entendre parler :

« — Emmanuel est doux, spirituel et d'une société charmante : jamais chez lui l'ombre de cette affectation qui gâte presque tous les jeunes gens; il dit dés choses piquantes avec autant de naturel qu'ils montrent, eux, de prétention en disant des choses communes; il a adopté, des idées nouvelles, ce qu'elles ont de noble, d'élevé et de séduisant; il en repousse ce qui est âpre, envieux et exagéré. Si les propos sans vie d'un monde sans pensée laissent pénétrer l'ennui au milieu du cercle réuni chez moi, dès qu'Emmanuel arrive, tout se réveille et s'anime sous le feu de son imagination; son esprit ingénieux, son âme passionnée réchauffent les plus indifférents. On lui reproche de ne pas connaître assez le monde et d'ignorer quelques-uns de ses usages; mais s'il n'est pas exactement comme les autres, c'est qu'il est mieux. Son caractère est liant; on retrouve en lui presque la naïveté de l'enfance. Il serait à souhaiter que nos jeunes gens lui ressemblassent sur tous les points, eux qui paraissent le dédaigner parce qu'il diffère d'eux sur quelques-uns. »

Alix s'était animée, elle parlait avec chaleur.

— Je te reconnais, ma chère, disait Sophie : tout ce qui est distingué t'inspire de l'enthousiasme; ce qui est injuste te révolte. Que de bonté dans ton

cœur! que tu es généreuse de défendre ainsi ton protégé! Car vraiment nos jeunes gens sont mal pour lui, ils n'en font pas le cas qu'ils devraient en faire; mais cela tient à sa position. Aussi sera-t-il plus sage à lui de ne point vivre dans ce monde de vanité qui ne l'apprécie pas, et de se retirer un peu de nos salons. C'est le désir exprimé par un ami de son père, qui le chérit depuis son enfance; un brave homme à qui je m'intéresse, et qui, en me parlant hier de M. Dalvigny, m'entretenait de ses projets pour ton protégé.

— Comment! que disait-il?

— Que le refus d'obéir à son père, en se mariant, n'avait été fondé que sur la crainte d'être obligé de vivre en province; mais cette crainte, il ne l'aura plus. La famille de la jeune personne vient se fixer à Paris: c'est un bon parti pour lui; je les connais tous, et ils m'inspirent un vif intérêt. L'homme qui me parlait est le père de la demoiselle; c'est Duval, l'ancien régisseur de la terre de mon père; j'ai vu sa fille tout enfant. Depuis quelques années, Duval a fait des affaires: il a une espèce de petite fortune, très-convenable maintenant pour celle que possède M. Emmanuel, et, d'après le bien que tu me dis de lui, je veux m'occuper sérieusement de ce mariage. Si nous avions conservé notre opulence, j'aurais ajouté à la dot de la fille de Duval, car il nous a rendu quelques services; et je veux au moins contribuer à faire contracter à son enfant une heureuse union, si cela se peut.

— Mais cela ne se peut pas, dit vivement Alix, qui depuis quelques instants paraissait excessivement étonnée et mécontente.

— Pourquoi?

— Emmanuel ne pense pas à cette jeune fille; il ne l'aime pas.

— Cela voudrait-il dire qu'il en aime une autre?

Alix ne répondit pas.

— Il y a, je le vois, quelque chose que j'ignore; tu peux me le dire, je n'en parlerai pas.

— S'il avait un secret d'amour?

— Qu'il t'aurait confié?

— Non, s'écria promptement Alix, non!

— Que tu aurais deviné, peut-être?

— Comment aurais-je fait? Est-ce que je m'occupe de ce que M. Emmanuel peut ou ne peut pas aimer?

— Mais il passe sa vie chez toi ou chez ta grand'mère.

— Qu'importe?

Ce mot fut prononcé par la comtesse avec quelque dédain.

— Tu veux me le cacher, Alix; tu sais quelque chose.

— Moi? non, certes.

— Ah! j'y suis.

Alix se leva avec vivacité, et eut l'air de chercher avec une grande attention quelque objet qu'elle ne trouvait pas. Sophie continua :

— Il ne vient qu'ici ou dans les salons où tu vas.

Alix paraissait si absorbée dans ses recherches, qu'elle sembla ne pas entendre.

— C'est ici qu'il a des projets ou des espérances; mais c'est folie!

La comtesse laissa tomber un petit flacon qu'elle venait de prendre machinalement.

— Cette jeune fille n'a rien, j'en suis sûre.

— Quelle jeune fille? dit Alix qui semblait soulagée.

— Mais... ta demoiselle de compagnie... Comment donc la nommes-tu?... Léonie, je crois.

— Léonie!

— Elle est assez bien; mais elle ne dit mot, et ne paraît guère faite pour inspirer de l'amour à un jeune homme aussi distingué. D'ailleurs, pas de fortune.

Alix revint s'asseoir tranquille et satisfaite. Elle ne répondit pas positivement *oui* à son amie; mais elle parla de Léonie avec intérêt, laissa entendre qu'on ne doit pas songer à marier quelqu'un dont les sentiments sont engagés; repoussa toute idée de se mêler en rien de projets de ce genre; et, d'après ses paroles, vagues et indifférentes en apparence, la bonne Sophie resta convaincue que madame de Mirande s'intéressait assez à Léonie pour souhaiter que l'amour d'Emmanuel le conduisît à un mariage avantageux pour sa jeune protégée. Elle aurait cru manquer de délicatesse en insistant; et la conversation prenait un autre cours, quand on annonça le

vieux duc de C..., et peu de minutes après M. Emmanuel Dalvigny.

L'entretien roula sur les spectacles et sur les ouvrages nouveaux : ces sujets sont également la ressource des gens qui ne pensent rien, et de ceux qui ne veulent pas dire ce qu'ils pensent. Alix était tombée dans une profonde rêverie, et sa préoccupation la rendait étrangère à ce qui se disait autour d'elle. Les trois autres personnes avaient peine à soutenir une conversation insignifiante; aucun lien d'idées n'existait entre elles. D'ailleurs, la conversation à trois est la plus difficile et la moins agréable de toutes; elle n'offre ni l'intimité confiante du tête-à-tête, ni la vivacité brillante et variée du monde.

Sophie parla de la nécessité de faire une autre visite. Alix ne se sentit ni le désir de la retenir, ni le regret de la quitter. Il lui semblait à présent que Sophie ne méritait pas son amitié et ne savait pas comprendre ses idées : une heure avait suffi pour changer toutes ses dispositions à son égard. Au moment où madame de Laurençay allait se lever, elle s'arrêta pour écouter un argument du vieux duc en faveur de la finesse et de la perspicacité des gens du monde, qui devinait, disait-il, au premier mot, et souvent même au silence des gens, tout ce qui se passe dans leur cœur. Comme M. Dalvigny était l'adversaire-né de toutes les propositions du duc de C..., la discussion s'engageait, quand celui-ci ajouta :

— Par exemple, j'avais été (il y a peu de temps

de cela), j'avais été, dis-je, assez maladroit pour venir interrompre les confidences de deux jeunes femmes ; eh bien ! malgré leurs protestations, je vis clairement, à leur air embarrassé, que le sujet de conversation qui les occupait ne serait pas continué devant moi ; je devinai bientôt quel était ce sujet, de quel intérêt il était pour l'une d'elles, et, si j'avais eu quelques doutes à cet égard, la rougeur qui couvrit son visage, quand on annonça une seconde visite, m'eût appris ce qu'elle voulait cacher. L'amie s'étant disposée à sortir, je sentis que, cette fois, ce serait devenir trop importun que de rester ; je me levai, j'offris ma main, elle fut acceptée, et je saluai avec respect la maîtresse de la maison, un peu gênée de cette perspicacité qu'elle m'avait d'abord refusée.

En disant ces mots le vieux duc s'était levé, avait offert son bras à madame de Laurençay, qui, occupée du soin de rattacher son chapeau, n'ayant pas pris garde aux allusions qui se cachaient sous ses paroles, accepta la main qu'il lui présentait, et sortit avec lui, laissant Alix dans un trouble et une agitation inexprimables.

Emmanuel, immobile, les yeux fixés sur la comtesse avec une joie difficile à décrire, contemplait ces couleurs brillantes qui venaient animer jusqu'à son front candide, puis cette pâleur qui les remplaçait, aveu si sûr et si involontaire des sentiments qui troublaient son âme.

Emmanuel, qui depuis deux ans ne vivait que

de son amour pour Alix, et qui n'avait jamais rien espéré! Emmanuel que souvent, dans ses caprices, la comtesse traitait avec dédain, avec hauteur et impatience; qui n'osait parler de son amour; qui craignait parfois que cette adoration d'esclave dont il entourait Alix ne lui semblât point un encens assez pur, et qui avait même éprouvé la crainte d'être éloigné de l'hôtel de la comtesse, il était aimé! Ce secret qu'il n'avait pas su deviner, d'autres l'avaient surpris : il était aimé! Quel bonheur remplissait cette âme aimante, énergique et passionnée! Il ne disait rien : quels mots pouvaient peindre ses sensations si vives? Mais involontairement, sans le savoir même, il se trouvait à genoux devant Alix : c'était de la reconnaissance, un respect religieux envers celle qui avait le pouvoir de créer de telles émotions de bonheur! Il allait peut-être trouver des paroles pour l'en remercier; mais il vit tant d'angoisses sur la figure de celle qu'il aimait; elle avait l'air de tant souffrir qu'il ne put que dire, avec l'expression de l'amour le plus tendre :

— Alix, pardonnez-moi!

Ce n'était plus d'oser l'aimer qu'il s'accusait : depuis longtemps cet amour lui était connu, elle y était habituée; mais elle paraissait si troublée, qu'il implorait maintenant un pardon pour cet amour de la comtesse que ce moment venait de lui révéler. Le cœur d'Alix était si vivement agité, qu'Emmanuel croyait devoir lui demander grâce pour les sensations nouvelles qu'il avait fait naître.

Ses lèvres touchèrent la main de la comtesse : elle se leva rapidement... Une révolution subite l'avait changée ; une larme, que l'amour ne faisait pas couler, s'échappa de ses yeux ; et sa bouche, réprimant un sourire de tendresse, se serra maligne et dédaigneuse.

Elle s'approcha de la cheminée, sonna, et dit d'une voix encore émue, mais dont l'émotion se perdit dans un éclat de rire :

— Vous êtes fou, M. Dalvigny ! que voulez-vous donc que je vous pardonne ? Quelle idée bizarre a pu traverser votre esprit ?

Emmanuel ne répondit pas. Il savait depuis longtemps qu'il avait un adversaire puissant dont la voix parlait souvent plus haut que la sienne dans l'âme d'Alix : la vanité ! Il n'espérait pas remporter la victoire ; la délicatesse même lui avait fait un devoir de ne pas l'essayer. Sans espérance, sans projets, il aimait comme il respirait, parce que c'était sa vie. Un éclair avait ébloui ses yeux : en disparaissant, il rendit ses jours plus sombres ; mais il le laissa encore soumis, incertain et résigné.

IV

Quinze jours après cette époque, Léonie montait lestement et d'un air joyeux les sept étages qui conduisaient à la pauvre mansarde où sa mère habitait toujours.

— Maman, maman! criait-elle avant même d'avoir ouvert la porte; maman, me voici! Je suis libre pour toute la journée, je viens la passer avec toi.

Madame Dolcey courut l'embrasser. Léonie était venue si vite, elle était si contente, sa figure était si animée, que sa mère, qui jamais ne l'avait vue ainsi, la contemplait avec joie, et ne put s'empêcher de lui dire :

— Nous avions bien tort quand nous nous affli-

gions au commencement de ton séjour chez madame de Mirande! Comme te voilà fraîche et heureuse, ma chère Léonie! Elle est bien bonne, cette jeune dame. Je lui dois une grande reconnaissance, ainsi qu'à ce cher docteur qui nous a procuré cette protection. Quelle joie pour moi de te voir ainsi!

En effet, la toilette, la figure, la physionomie et jusqu'au son de sa voix, tout est changé dans la jeune fille, tout est vivant et joyeux.

— Oh! tu as raison, maman, de dire qu'elle est bonne madame de Mirande! Je ne suis plus là isolée, indifférente à tout le monde! Oh non! on me parle comme aux autres dames qui sont dans le salon; hier, j'ai dansé, on est venu m'inviter, on trouve que je chante bien; on aime à m'entendre! Je suis heureuse, et si tu étais avec moi, maman, je ne désirerais plus rien au monde.

Pendant qu'elle parlait ainsi, Léonie tirait de son sac une partie de l'argent qu'elle avait reçu dernièrement de la comtesse.

— Voilà pour toi, maman, et j'en ai encore bien plus qu'il ne m'en faut, car j'ai des robes et toutes sortes de choses inutiles. Regarde donc, maman, ce joli chapeau, ce châle!... je veux que tu achètes aussi tout ce dont tu manques: sans cela je ne voudrais plus porter ce que j'ai; et pourtant cela me fait grand plaisir.

Heureuse de toutes ces joies, heureuse de sa tendresse, et de ce naturel si simple et si bon, madame Dolcey embrassait sa fille.

— Tu es donc bien traitée par la comtesse? Elle se sera attachée à toi!... Mais il s'est passé longtemps avant qu'elle t'ait rendu justice. Il est vrai qu'elle a tant de distractions! Nous devons lui savoir gré de son intérêt, car cela vaut mieux encore, et fait plus de bien que son argent.

— Il faut que je te raconte tout, ma bonne mère! Voilà quinze jours que nous ne nous sommes vues, et ces quinze jours ont amené de grands changements. D'abord, imagine que madame de Mirande est toute différente d'elle-même: elle, si joyeuse et qui ne songeait qu'à s'amuser au commencement de l'hiver, eh bien! depuis un mois elle est triste, souvent de mauvaise humeur; elle s'impatiente à chaque instant, même contre moi, qui pourtant cherche toujours à deviner ce qu'elle désire. J'ai bien pensé qu'elle avait quelque contrariété, quelque inquiétude; mais malgré toute mon attention, je n'ai pu en découvrir la cause. Il y a quinze jours, elle me fit appeler au moment où M. Dalvigny sortait: tu sais, maman, ce jeune homme dont je t'ai déjà parlé, et qui vient tous les jours à l'hôtel. Elle avait un air si fâché, si colère, que je crus vraiment qu'elle avait à se plaindre de lui; ce qui m'étonnait beaucoup : c'est un jeune homme si doux et si dévoué à la comtesse! Enfin, je n'ai pas su ce qui causait le chagrin de madame de Mirande. Après m'avoir grondée sur trois ou quatre choses où réellement je n'avais aucun tort (mais je la laissais dire pour ne pas augmenter sa mauvaise humeur), elle s'est assise

dans un coin du boudoir, en faisant semblant de lire, et tout à coup j'ai vu qu'elle pleurait. Je n'ai pas été maîtresse de mon premier mouvement : j'aurais dû feindre de ne pas remarquer ce qu'elle voulait me cacher; mais cela a été plus fort que moi. Sans réfléchir, je me suis levée, j'ai couru près d'elle, et n'ai pu m'empêcher de lui dire : — Mon Dieu ! madame, est-ce que vous auriez du chagrin ? Oh ! que cela me ferait de la peine ! » Elle m'a regardée d'un air surpris en disant : — A vous, Léonie? — Est-ce que je ne vous dois pas tout? Pensez-vous donc que je sois ingrate, et que je puisse vous voir pleurer, vous, madame, qui n'êtes pas habituée au chagrin ? Je serais bien fâchée si, comme je crois, vous aviez quelque sujet de larmes. » Et c'est vrai, maman, ce que je disais là, car je l'aime, madame de Mirande.

Elle a souri. — Je suis folle, en vérité, a-t-elle dit, de pleurer ainsi pour rien. Allons, Léonie, chantez-moi un air bien gai en vous accompagnant au piano; cela me remettra. Elle n'a plus été triste; mais je vois bien qu'elle a toujours quelque chose d'extraordinaire.

Le soir de ce jour-là elle m'a menée à l'Opéra : c'était la première fois de ma vie que j'y allais, et j'étais bien contente : d'autant plus que cela prouvait que ma familiarité n'avait pas déplu à la comtesse.

Depuis ce moment elle me conduit souvent avec elle. Une de ses amies, madame Sophie de Lauren-

çay, qui vient souvent à l'hôtel, et que nous retrouvons partout, me parle avec intérêt. M. Dalvigny, le premier de la société qui m'ait témoigné de l'amitié, est toujours mon cavalier, ces dames ayant, pour leur offrir le bras, une foule de beaux messieurs, ducs, comtes, marquis, etc. Il a été bien étonné l'autre jour! Madame de Laurençay lui ayant parlé de ce qu'elle appelle mon talent pour chanter la romance, il m'a bien fallu obéir quand il m'a témoigné le désir de m'entendre. Je tremblais beaucoup en commençant : je n'avais jamais chanté que lorsque madame de Mirande était seule. Mais je me suis remise, et j'ai vu qu'il prenait grand plaisir aux airs que je chantais. Enfin, à la dernière soirée, il m'a fait danser : je crois, par exemple, que c'est la comtesse qui le lui avait ordonné. Il a encore paru surpris en voyant que, malgré ma timidité, je ne me tirais pas mal de la contredanse. Les gens riches croient vraiment que ceux qui sont pauvres ne peuvent ni agir, ni penser, ni sentir comme eux ; je m'en aperçois à la surprise qu'excite chez eux tout ce que je fais de bien. Cela m'a d'abord causé du chagrin ; mais à présent que la comtesse m'aime, je m'amuse de leur étonnement et ne me chagrine plus de rien. Vois-tu, maman, si nous pouvions être plus souvent ensemble ; si j'avais le temps de te raconter tout ce que je vois, tout ce que j'entends, si, surtout tu étais mieux logée et un peu plus riche, je serais aussi heureuse qu'il est possible de l'être. Mais juge de ma joie ! j'espère que cela arrivera : tous les gens

que je vois là sont puissants ; il y en a qui disposent de toutes sortes d'emplois, et, si j'obtiens tout à fait l'attachement de la comtesse, elle pourra peut-être te faire donner quelqu'une des petites places qui conviennent aux femmes. Dans tous les cas, avec ce que je gagne chez elle, tu peux être mieux, maman : je t'en prie, ne te refuse rien !

La pauvre mère acceptait tout ce qu'apportait Léonie ; mais elle se fiait peu au bonheur ; et, d'ailleurs, elle qui n'avait plus qu'un intérêt au monde, son enfant, elle se serait crue coupable envers elle en touchant à quelque chose de ce qu'elle gagnait. Tout était donc gardé soigneusement : son travail lui suffisait, et elle trompait Léonie en lui cachant les privations qu'elle s'imposait pour lui réserver son petit trésor pendant que la jeune fille se refusait toute chose qui n'était pas absolument nécessaire, pour ajouter à l'aisance de sa mère. Elles s'aimaient tant ! Léonie n'avait encore aimé dans le monde que sa mère ; madame Dolcey, depuis longtemps, n'aimait plus rien au monde que sa fille.

— C'est singulier, ajoutait Léonie dans ses naïves confidences à sa seule amie, c'est singulier que la comtesse, depuis qu'elle me traite si bien, soit au contraire envers M. Emmanuel Dalvigny aussi dure, aussi injuste qu'elle était bonne autrefois ! Il faut qu'elle l'ait pris en aversion ; et pourtant c'est bien certainement le plus spirituel et le meilleur de tous les hommes qui viennent chez elle. Par moment, malgré sa douceur, il semble que sa patience s'épuise,

et il paraît tout à fait mécontent. Hier, il l'accusait devant moi de caprice, de méchanceté même !... Mais j'ai pris sa défense ; j'ai dit combien elle était bonne pour moi ; j'ai raconté tout ce que je lui dois, tout ce que je souffrais avant de la connaître, tout le malheur auquel ses bienfaits nous ont arrachées. Il m'écoutait avec une grande attention. Il m'a beaucoup questionnée ; j'ai bien vu que lui, qui pourtant n'est pas riche comme les autres personnes qui fréquentent l'hôtel, il ne soupçonnait pas qu'on pût être aussi pauvre que nous l'avons été. Je n'ai pas rougi de le lui dire. Nous n'avons jamais fait de mal, et il n'est pas, lui, de ces gens qui dédaignent les malheureux. Mon récit lui inspirait tant d'intérêt, et j'étais si contente de pouvoir parler de toi, maman ! C'est la première fois, depuis que je suis chez madame de Mirande, que j'ai pu dire à quelqu'un combien je t'aime, et à quel point tu es bonne pour ta fille. Aussi, à présent, je me sens mieux, je suis plus heureuse. Il est là quelqu'un à qui je pourrai dire ce que je pense ; qui, de lui-même, s'informe de tout ce qui m'a fait de la peine, et se réjouit de tout ce qui me fait plaisir : maintenant, je n'ai vraiment plus rien à souhaiter.

Léonie passa une journée douce et joyeuse près de sa mère. Soit que l'habitude de la contrainte où elle vivait chez la comtesse lui fît un besoin de l'expansion ; soit qu'une joie inattendue eût éveillé des sensations plus vives dans ce cœur de jeune fille, toutes ses paroles, tous ses mouvements étaient ani-

més et rapides. C'était plaisir de la voir ainsi dans cette pauvre mansarde où naguère elle dépérissait et s'éteignait dans les privations, les larmes et le travail ! Aussi cette gaieté s'était-elle communiquée à sa mère : ce fut un jour tout à fait heureux que celui-là !

Le soir, à sept heures, Léonie revint à l'hôtel, bien étonnée d'apprendre, en arrivant, que la comtesse était rentrée avant le dîner. Alix, dans un de ses caprices ordinaires, avait changé d'avis. A onze heures, elle était montée en voiture pour aller à Meudon chez une de ses amies, avec l'intention de ne pas rentrer avant la fin de la soirée ; puis, à une demi-lieue de Paris, il lui avait semblé que la journée serait longue et ennuyeuse : son cocher avait reçu l'ordre de retourner ; et, après quelques visites, quelques courses chez des marchands, elle était rentrée à l'hôtel à quatre heures, toute joyeuse d'avoir échappé à l'ennui que lui promettait son premier projet.

Elle avait dîné seule ; et quand, à sept heures, Léonie reparut, Alix fut charmée d'avoir à qui parler. La permission qu'elle avait accordée pouvant retenir la jeune fille dehors jusqu'à dix heures, elle lui sut gré de venir la distraire ; et M. Dalvigny étant arrivé peu après, la soirée se passa ainsi entre eux trois. On chanta, on rit, on plaisanta sans souci et sans gêne ; l'esprit original d'Emmanuel, la gaieté naturelle d'Alix, la douce sensibilité de Léonie, brillèrent tour à tour sans contrainte ; chacun était

heureux, chacun fut aimable; et quand sonna minuit, tous trois s'écrièrent :

« Déjà ! »

Alix ajouta :

« Oh ! qu'il serait doux de passer ainsi sa vie ! »

La nuit fut calme et heureuse, et, le lendemain, de gracieuses pensées présidèrent au réveil de chacun.

Mais le monde était là ! mais le titre de femme à la mode imposait des devoirs ! mais il fallait exciter l'envie !... Et qui aurait envié à la brillante Alix l'amitié d'une pauvre demoiselle de compagnie et l'amour d'un modeste secrétaire? Aussi, lorsque le soir, Emmanuel, conduit par son cœur, se hâta de se rendre à l'hôtel de madame de Mirande, il ne trouva plus la bonne Alix, mais bien la coquette et dédaigneuse comtesse, dont il ne put obtenir un regard, et qui prodiguait toute son attention, tous ces sourires aux favoris de la mode, quels que fussent d'ailleurs leur nullité ou leurs ridicules. Elle n'eut pas même l'air de voir la main qu'il lui présentait pour la conduire à sa voiture ; elle prit celle d'un autre, et n'eut pas un mot, pas un geste pour l'homme qu'elle avait si bien écouté la veille.

Emmanuel sentit enfin son orgueil et sa dignité blessés; son cœur avait souffert longtemps : il trouva que c'était trop, et il résolut de briser l'idole devant laquelle brûlait tout son encens. D'abord, il l'avait adorée d'instinct, d'entraînement; un moment encouragé, quelques espérances vagues s'étaient offertes à lui : la réflexion et l'expérience

venaient de tout détruire. Le rôle d'un amant méprisé, attaché aux pas d'une femme légère qui se moquait de son amour, ne pouvait convenir à l'homme qui sentait sa supériorité réelle sur tout ce qui entourait madame de Mirande.

Il parvint à comprimer, à étouffer les émotions qui s'élevaient dans son âme au nom et à la vue de la comtesse; sa résolution fut prise, et, dès ce moment, il décida de se soustraire à toutes les idées dont elle pourrait être l'objet. Mais l'effort fut grand : une nuit sans sommeil, un sentiment profond et douloureux du vide que laissait dans son âme cet amour qui avait rempli sa vie, donnèrent en quelques heures à ses traits une expression de souffrance qui fut remarquée par Léonie dès qu'il parut, le lendemain, à l'hôtel de la comtesse.

Elle était seule au salon.

— Mon Dieu! que vous est-il arrivé? s'écria la jeune fille tout agitée.

Mais elle comprit bientôt que ce mal était du nombre de ceux que l'affection doit chercher à consoler sans essayer de les connaître; et tout ce que le cœur et l'esprit peuvent avoir de délicatesse se présenta naturellement à elle pour distraire et soulager. La pauvre enfant avait tant souffert dans sa vie, qu'elle devinait les paroles les plus consolantes, même pour les maux qu'elle n'avait pas connus. Emmanuel lui disait :

— Parlez-moi de vous, de votre mère, de vos occupations près d'elle, de vos pensées, de vos pro-

jets d'alors. Est-il vrai que jamais un plaisir ne soit venu égayer votre jeunesse, que jamais une parole d'amour ne soit arrivée à votre cœur?

Léonie souriait tristement.

— Qui aurait pu m'aimer que ma mère? disait la charmante fille en rougissant; car, pour la première fois, un homme jeune et beau avait prononcé ce mot devant elle, comme indiquant un sentiment dont elle pouvait être l'objet.

Et Emmanuel pensait :

Ce n'est pas elle qui eût placé quelque chose au-dessus de l'homme qui l'aurait aimée! Comme son cœur délicat eût tout senti, tout partagé! Pauvre enfant!

Cependant madame de Mirande s'aperçut, peu de jours après, que M. Dalvigny s'éloignait de chez elle, et semblait l'éviter : elle saisit des prétextes pour le rappeler, car la tristesse et l'ennui habitaient l'hôtel en son absence. Mais dès que la société reprenait ses droits, Alix trouvait des moyens de rapprocher Emmanuel de Léonie, les enveloppant aux yeux du monde dans la même bienveillance protectrice, et écartant toute idée d'attention de sa part pour l'ancien secrétaire de son aïeule, avec autant de soin qu'elle en eût mis à cacher des torts graves. Elle sentait que la société serait plus sévère pour l'oubli des convenances que pour l'oubli des devoirs.

Un jour, la matinée s'était passée à visiter l'exposition de tableaux. Alix, comme à l'ordinaire, avait

su fixer Emmanuel près de Léonie ; ayant pour cavalier l'un des hommes que son rang plaçait le plus en évidence, elle avait encore le plaisir de jouir des fines observations de M. Dalvigny, qui, marchant à côté d'elle, donnait le bras à Léonie. Son cœur et sa vanité, également satisfaits, laissaient toute liberté à son esprit : elle fut charmante. Mais pourtant Emmanuel, quand la foule l'éloignait de la comtesse, trouvait encore quelque agrément à interroger Léonie : il provoquait ses remarques et s'intéressait aux impressions que lui causaient certains tableaux : car toujours ses éloges allaient chercher ceux qui lui plaisaient le plus à lui-même ; et la jeune fille s'en étonnait naïvement, en même temps qu'elle s'en réjouissait.

On retrouva madame de Laurençay, qui se réunit à eux. Dans son amitié pour Léonie, elle vanta ses talents, son esprit, sa figure, avec cette affection et cette bonhomie qui charment d'autant plus que les paroles semblent plutôt le témoignage involontaire d'une impression vivement sentie qu'une vaine formule de politesse. Puis, au moment de sortir, la comtesse ayant une visite à faire, madame de Laurençay se chargea de ramener Léonie.

Seules en voiture, l'intérêt de la bonne Sophie s'exprimait encore plus vivement.

— Et moi qui pensais à le marier ! dit-elle tout à coup.

Et comme Léonie, surprise, ne savait plus ce qu'elle voulait dire, elle ajouta :

— Alix ne vous a donc pas conté tout cela? Une idée m'était venue : c'est un si charmant jeune homme! J'ignorais tout.

Léonie ne comprenait rien encore, et pourtant elle était déjà troublée. Madame de Laurençay continua :

— Quoiqu'il pût faire un bon mariage, c'est-à-dire trouver de la fortune, certes, ceux qui lui portent de l'intérêt ne peuvent le blâmer : votre douceur, vos talents, votre excellente éducation, sont quelque chose; et M. Dalvigny sera heureux, j'en suis sûre.

S'il n'était pas impossible à deux femmes, la tête couverte de chapeaux et placées dans le fond d'une voiture, de voir la figure l'une de l'autre, madame de Laurençay, malgré son peu de sagacité, eût été singulièrement frappée de l'expression inexplicable qui anima le visage de la jeune fille à ses paroles. Les sensations si vives de son âme passèrent sur ses jolis traits avec une incroyable rapidité : ce fut de la surprise, de la joie, de la crainte d'avoir mal entendu, et une anxiété extrême, jusqu'au moment où Sophie lui expliqua comment elle avait renoncé à ses projets de marier Emmanuel, d'après la certitude qu'elle avait acquise du choix qu'il avait fait de Léonie et du désir qu'éprouvait madame de Mirande de voir ce mariage s'accomplir.

Elle eût pu parler longtemps, l'heureuse enfant ne l'aurait pas interrompue : la joie, la reconnaissance inondaient son âme. Quand il fallut descendre

à la porte de l'hôtel, elle tremblait. Pouvant à peine se soutenir, incapable d'articuler un mot, elle saisit la main de madame de Laurençay, la serra dans les siennes, la porta à ses lèvres. Ses yeux seuls la remercièrent; mais, malgré son silence, sa figure avait dit à Sophie avec éloquence :

— Je vous dois le plus grand bonheur du monde.

Ce qui se passa dans le cœur de la jeune fille, qui pourrait le dire? Il fallait avoir souffert comme elle, avoir senti comme elle tout ce que le malheur a de plus amer, pour éprouver les sensations qui se succédèrent toute la soirée et toute la nuit. Heureusement elle fut seule : la comtesse dînait en ville. Comme Léonie s'en réjouit ! Elle avait besoin de se recueillir pour savourer avec délices les espérances imprévues qui venaient de s'éveiller. Comme elle bénissait sa bienfaitrice ! comme elle adorait Emmanuel! avec quelle impatience elle désirait voir sa mère! Il n'y eut pas une pensée de vanité dans cette jolie tête, tout fut amour et reconnaissance.

Le lendemain, cette partie de campagne à Meudon, souvent remise, eut lieu enfin. Léonie resta ; mais, craignant encore un changement dans les projets de madame de Mirande, et plus que jamais jalouse de lui montrer tout son dévouement, elle ne voulut point sortir de l'hôtel. Seulement, elle fit prier madame Dolcey de venir; car elle sentait que, pour n'avoir rien à désirer, elle avait besoin de la joie de sa mère.

Elle l'attendait encore, quand Emmanuel entra dans le salon. Léonie demeura la tête penchée sur une fleur qu'elle dessinait; tout son visage se colora d'une vive rougeur. Le crayon tomba de sa main; et la douce expression de ses yeux, quand ils osèrent enfin se lever sur M. Dalvigny, avait quelque chose de si touchant, qu'elle porta dans ce cœur de vingt-cinq ans un trouble involontaire.

— J'attends ma mère, dit enfin Léonie pour cacher l'émotion qui la faisait trembler; je l'attends, et madame de Mirande est sortie.

Emmanuel ne put s'empêcher de répondre qu'il se réjouissait de voir enfin madame Dolcey; la tendresse de la fille lui avait inspiré une haute opinion de la mère; et ce sujet de conversation, toujours si fécond pour Léonie, lui donna la force de se remettre et de déguiser sa joie. Mais comme son cœur battait près de lui, recueillant ses moindres paroles! Et Emmanuel! Charmé par cette âme naïve, dont les émotions étaient si puissantes qu'elles se communiquaient, il commençait à penser aussi que le bonheur était là.

Madame Dolcey entra : son regard de mère devina tout au même instant; elle s'effraya. Léonie ne sentait que joie, le trouble de sa mère ne l'inquiétait point. M. Dalvigny la salua avec respect, parla du désir qu'il avait de la connaître, et mit tant d'égards, tant d'affection dans ses paroles, que madame Dolcey fut rassurée, et que peu d'instants après, lorsqu'il sortit, et que Léonie serra sa mère

dans ses bras, la pauvre femme, partageant la confiance de sa fille, ne put que lui dire avec une expression de bonheur :

« Conte-moi donc tout cela, Léonie ! »

V

Alix était devenue sérieuse ; souvent elle s'abandonnait à de profondes réflexions ; la contrainte qu'elle s'imposait dans le monde la fatiguait, et la retraite commençait à lui plaire. Plusieurs soirées se passèrent avec Emmanuel et Léonie seuls; et tout le monde s'en trouva bien. Alix se disait : J'ai tout à ma disposition; des fêtes brillantes, des hommages enviés, et rien ne m'amuse ! Puis sa pensée ajoutait malgré elle : Pourtant ce cœur, indifférent à tout cela, bat quelquefois bien vite ! cet esprit, qui s'ennuie à tous les plaisirs bruyants, comme il s'intéresse à de simples récits ! Tous ces élégants jeunes gens, adoptés par la mode, s'étonnent de me voir

insensible; ah! s'ils savaient!... Alors la figure d'Alix exprimait l'effroi, comme si elle eût aperçu un abîme ouvert devant ses pas. Puis elle se calmait en disant : Non! Je vivrai plus retirée : une douce intimité, dont il fera toujours partie, sera mon bonheur; le monde sera mon devoir. Que me faut-il? qu'il soit là! Toutes ses pensées ne sont-elles pas pour moi? Conçoit-il un dessein dont je ne sois pas l'objet? Sa vie est ici : rien n'existe pour lui hors de cet hôtel. Eh bien! mes jours s'écouleront doucement ainsi.

La raison calcule, discute, forme des projets où rien ne manque, que rien ne doit changer, dit-elle; mais elle oublie quelque chose qui dérange tout, détruit tout, commande à tout... les passions! Maladies de l'âme qui, comme celles du corps, sont le seul niveau qui égalise tous les hommes, les passions arrachent des plaintes et des larmes dans les hôtels les plus brillants, ainsi que dans les plus misérables greniers, et tous les calculs ne sauraient ni les prévoir ni les empêcher.

Alix, naturellement, sans efforts, faisait naître une foule d'occasions où se reproduisait cette intimité qui lui offrait des instants pleins de charmes. Emmanuel restait fidèle à la résolution que sa raison et sa fierté lui avaient dictée : il était là, mais calme! Ne voyant aucun espoir de bonheur dans son amour pour Alix; sentant qu'en s'exposant à ses dédains, il finirait par changer son indifférence en mépris, il avait la ferme détermination de lui

cacher à jamais cet amour, et de chercher à le vaincre. Et que pouvait-il attendre? Tout ne lui commandait-il pas d'être homme, et de devenir assez maître de lui-même pour renfermer des sentiments dont le temps triompherait sans doute?

Il aurait voulu s'éloigner; mais il est entre le cœur et la raison de certaines capitulations qui s'accordent merveilleusement avec les résolutions les plus sages. Emmanuel n'en fut pas plus exempt qu'Alix. Il resta donc. Souvent, en rentrant chez lui, après une soirée passée à l'hôtel, il se disait : « Qu'elle est douce, bonne et jolie, cette pauvre Léonie! Cet intérêt qu'elle exprime pour tout ce qui souffre, ce passé si plein d'infortunes; que de raisons pour que la vie soit heureuse près d'elle! A mesure que mon cœur se détache de la dédaigneuse Alix, je le sens qui se rapproche de Léonie. Oui, plaçons là mon bonheur! Que m'importe la fortune? Je ne verrai pas le monde : ce que je possède suffit au nécessaire; ce sera l'opulence pour Léonie; elle m'aimera... Être aimé!... quand je n'ai vu que l'indifférence dans les yeux de celle que j'ai tant adorée!

Alors Emmanuel s'arrêtait; car il pensait que ce n'était pas seulement l'indifférence que les yeux d'Alix exprimaient; il se souvenait de ces mots échappés parfois à la comtesse, et dont elle s'efforçait à l'instant de détruire l'effet, en les tournant en plaisanterie : il voyait encore ses regards attachés sur lui, quand elle croyait n'être pas aperçue; il se

rappelait sa rougeur, son trouble quand il entrait... Et Emmanuel, qui depuis deux ans n'avait eu qu'une pensée, sentait son cœur battre avec violence; ses projets et ses idées s'arrêtaient incertains et incohérents : il lui fallait appeler son orgueil à son secours contre cette femme qui rougissait de l'aimer, et c'était à grand'peine qu'il retrouvait assez de calme pour reparaître tranquille devant elle.

La jeune comtesse avait remarqué cette tranquillité, et ne s'était pas trompée sur sa cause : la fierté qui dirigeait Emmanuel lui plaisait : quelle femme ne sait pas gré à l'homme qu'elle aime de lui montrer une vertu de plus à admirer?

Mais quelle femme aussi ne pense pas que tout doit céder à l'amour qu'elle inspire? Alix fut donc étonnée d'abord, puis presque irritée de la résistance que l'orgueil d'Emmanuel opposait à sa volonté : car ce fut en vain qu'elle trahit un intérêt plus tendre pour M. Dalvigny; qu'elle laissa échapper de ces mots dont un homme sait si bien s'emparer pour exprimer avec adresse un sentiment qu'il n'ose ouvertement faire entendre : ses yeux même cherchèrent inutilement dans ceux d'Emmanuel cette expression passionnée qu'elle s'était habituée à y voir depuis deux ans. Il restait calme.

Alix était profondément occupée à réfléchir sur ce sujet, quand madame de Laurençay arriva. Depuis quelque temps, cette chère Sophie était intérieurement insupportable à madame de Mirande;

mais comme elle n'aurait pu assigner aucune cause réelle à ce changement, leurs relations et leurs paroles restaient absolument les mêmes. Madame de Laurençay éprouvait ce besoin de mouvement, d'agitation, et de parties de plaisir, naturel aux gens dépourvus d'idées. Elle venait prendre son amie pour exécuter un projet de ce genre, auquel Alix ne pensait plus ; mais quand Sophie eut dit que M. Dalvigny avait été prié, qu'il venait d'arriver avec elle, et qu'ayant aperçu, en traversant le salon, Léonie dans le jardin, elle avait envoyé M. Emmanuel la chercher, madame de Mirande accepta.

On était dans les premiers jours du printemps : la verdure renaissante avait toute sa fraîcheur ; le soleil brillait dans un ciel pur : tout annonçait une de ces belles journées où la vie reprend une nouvelle force, où les sensations paraissent plus vives et plus profondes.

— Tu avais donc oublié notre projet, ma chère Alix? disait Sophie. Moi, depuis deux jours je ne cessais de consulter le ciel et le baromètre; nous sommes servis à souhait. Le château et le parc de *Maisons* sont admirables; le propriétaire que le triomphe de ses opinions politiques a ruiné, est forcé de vendre, et s'arrangerait sans doute promptement avec un acquéreur. Madame de R..., qui est de notre parti, pense à les acheter, et veut les visiter aujourd'hui. Nous irons de là dîner chez Eugénie, qui compte sur nous de bonne heure;

nous serons revenus à temps pour aller aux Italiens.

Madame de Laurençay n'oubliait rien ; elle ajouta :

— Ta calèche et le landau de madame de R..., voilà tout ce qu'il nous faut ; nous la prendrons chez elle, où elle nous attend.

Sophie s'était approchée de la fenêtre.

— Viens donc voir, dit-elle à la comtesse en souriant avec mystère et malice, ces deux pauvres enfants !... C'est touchant !

Alix s'approcha. Dans le fond du jardin, qui se prolongeait jusqu'aux Champs-Élysées, on apercevait Léonie marchant doucement, appuyée sur le bras de M. Dalvigny avec ce gracieux abandon mêlé de timidité et de joie, auquel se livre une femme près de celui qu'elle aime.

— Elle doit être bien heureuse ! reprit madame de Laurençay.

— Heureuse !... Qui? Et de quoi donc? s'écria madame de Mirande. Car elle avait oublié depuis longtemps l'interprétation que son amie avait une fois donnée à ses paroles, et sa surprise était extrême.

— Un si bon mariage pour elle ! et un si joli homme ! Mais vois donc, Alix, quelle bonne grâce ! Comme il est bien fait ! c'est vraiment un charmant cavalier ! M. de M... l'homme à la mode, dont on vante la beauté dans nos salons, n'est certainement pas mieux; j'ajouterai même que les grands yeux

noirs d'Emmanuel sont beaucoup plus expressifs que les siens. Mais Léonie est jolie aussi!... On ne saurait croire tout ce qu'elle a gagné depuis qu'elle est chez toi. Et ne trouves-tu pas une grâce délicieuse dans chacun de ses mouvements? Ses petites mains, ses petits pieds ont une rare élégance; et c'est étonnant pour une fille si pauvre! Cela lui donne un air tout à fait distingué. A présent que je la connais bien, je comprends que ce jeune homme se soit attaché à elle.

Alix était immobile. La jalousie, comme un fer aigu, s'était glissée dans son cœur, et y portait le froid de la mort. « Lui l'aimer! pensait-elle; mais non, cela n'est pas possible!... changer si vite!... oh non!... » Et la crainte, l'espoir, le dédain, l'amour, tourmentaient à la fois son âme.

C'est impossible! fut sa première idée. Nous verrons! fut la seconde. A ce simple doute, il y eut sur sa figure tant de mépris et de colère qu'Emmanuel et Léonie furent effrayés en entrant. Mais l'orgueil lui donna une force inattendue; car, malgré les tortures intérieures qu'elle subissait, son visage redevint tout à coup riant et calme, et elle donna le signal du départ.

Le duc de C... était chez madame de R... Alix redoutait ses observations; aussi n'eut-elle rien à objecter lorsque Emmanuel et Léonie se trouvèrent placés ensemble dans une autre voiture que la sienne. Pendant les promenades à pied, la jeune fille tenait le bras de M. Dalvigny, qui se baissait

avec intérêt pour recueillir ses paroles. La comtesse les observait. Éclairée par la jalousie, elle venait enfin de découvrir que Léonie existait, qu'elle était femme, qu'elle était jeune, qu'elle était belle; la richesse d'Alix lui avait caché tout cela. Durant huit mois, elle avait eu à ses côtés une autre femme plus jolie, plus aimable qu'elle, et elle ne s'en était pas même doutée! Et, chose plus étrange peut-être, mais non moins vraie! personne ne s'en était douté davantage. L'auréole de la situation d'Alix éblouissait au point que la jeune fille pauvre était, pour ainsi dire, inaperçue. Mais une lumière soudaine brilla aux yeux de la comtesse; elle s'expliqua la réserve d'Emmanuel, la joie de Léonie, et ne put que se dire : « C'est ma faute! Il m'aimait, et je l'ai forcé d'être toujours auprès d'elle! » Alors, repassant dans son esprit et le dévouement de deux années, et les dédains dont elle l'avait payé : « Je suis folle, pensa-t-elle enfin, de souffrir ainsi! Il m'aime encore, et c'est pour se venger ou se distraire qu'il s'occupe de cette enfant. »

Alix, objet d'hommages et de flatteries continuelles, habituée à dominer tout ce qui l'entourait, ne soutint pas longtemps l'idée d'une humiliante rivalité. Mais que ferait-elle de l'amour d'Emmanuel? que ferait-elle sans lui? Mille pensées bizarres, cruelles, joyeuses, désespérantes ou folles, agitèrent son esprit pendant la journée; elle fut contrainte de prétexter une migraine violente pour justifier son silence, sa pâleur et son agitation; et ce

jour consacré au plaisir fut le plus long et le plus pénible qu'Alix eût encore passé de sa vie.

Emmanuel, doucement occupé des naïfs discours de Léonie, ne parlait pas d'amour à la jeune fille; mais prévenue par l'idée que madame de Laurençay lui avait donnée, Léonie, ingénue, innocente jusqu'à l'ignorance la plus complète, voyait une preuve de tendresse dans les plus légères marques d'intérêt; tous les germes d'une sensibilité que le malheur n'avait comprimée que pour lui donner plus de force, se développaient dans son âme qui s'enivrait d'une passion vive et profonde. Ces champs, ces bois, cette nature fraîche et brillante, ces plaisirs du monde, ces spectacles, ces bals, enfin tout ce qui excite vivement l'imagination et les sens, s'était présenté en même temps à la jeune fille, et toutes ses sensations nouvelles se confondaient dans une seule : l'amour pour Emmanuel. On lui avait dit qu'il était partagé, que la comtesse l'approuvait, qu'il était désiré par sa mère : Léonie ne vivait plus que par cet amour.

On rentra chez madame de Mirande. L'indisposition d'Alix éloigna tout le monde : elle était si pâle, si souffrante en descendant de voiture, qu'Emmanuel fut troublé. Contraint de se retirer comme les autres, son inquiétude le ramena bientôt.

Alix avait repoussé avec humeur les soins empressés de Léonie qui, d'après ses ordres, était rentrée dans sa chambre, et l'avait laissée seule. Libre enfin de s'abandonner à ses réflexions, la comtesse

sentit pour la première fois une impression de douleur amère et profonde; ses larmes coulèrent en abondance : mais elle ne se rendait pas bien compte encore de ses regrets et de ses désirs. Elle était ainsi incertaine et troublée, quand on annonça M. Dalvigny. Ses larmes s'arrêtèrent, un sourire de triomphe les remplaça ; elle s'étonna de son chagrin, et ses lèvres murmurèrent faiblement ces mots : « Je savais bien que c'était impossible! »

Emmanuel entra. Depuis deux ans qu'il aimait Alix, il avait fait une telle étude de son caractère et de ses moindres caprices, qu'il connaissait ou devinait tout. Un regard jeté sur elle en entrant lui apprit et son agitation, et sa colère et sa joie. Revenir esclave soumis et tremblant près de la femme hautaine qui se jouait de son bonheur, qui rougissait de son amour, et dont la vanité triomphait même de ses propres sentiments, lui parut indigne d'un homme qui se jugeait supérieur par le cœur et par la pensée aux gens qu'Alix semblait lui préférer, ou dont elle redoutait assez l'opinion pour y sacrifier son amour. Ce fut donc avec une réserve qui ne laissa percer qu'un intérêt de politesse, qu'Emmanuel s'informa de la santé d'Alix; il s'excusa d'être revenu, sur un prétexte très-naturel, et il se disposait à se retirer, quand Alix, étonnée, le pria de rester.

En vain tous les lieux communs de la société, tous les sujets que pouvaient offrir les événements et les gens de leur connaissance, pour soutenir la conversation, furent essayés tour à tour : quelques

phrases insignifiantes, quelques mots rares et souvent incohérents, déguisaient mal une préoccupation produite par des pensées et des émotions que chacun voulait cacher à l'autre. Personne ne disait ce qu'il pensait; et tous les efforts d'Alix ne pouvaient amener Emmanuel sur le seul sujet qui l'intéressât, et dont elle voulait en même temps lui dissimuler l'importance à ses yeux. Pour la première fois, la froideur et le calme le plus parfait répondaient à des mots qui jadis avaient provoqué tant d'assurances d'amour, tant d'expressions de dévouement.

A la surprise succéda l'humeur, puis le dépit fit rouler des larmes brûlantes dans les yeux d'Alix. Rien n'avait jamais résisté à sa volonté; et aujourd'hui cette femme, adorée de tous, voyait près d'elle, indifférent et paisible, celui qui seul avait porté le trouble dans son âme! Il existait une volonté qui ne se brisait pas devant ses désirs ; une supériorité qui ne s'humiliait pas à son gré! Emmanuel n'était plus cet inférieur dont elle se jouait ; il s'était élevé plus haut qu'un égal : il était devenu son maître !

— Ah ! dit Alix, ne pouvant plus renfermer sa pensée, qui oserait se fier à des serments trompeurs, quand on voit l'inconstance détruire en si peu de temps des sentiments qui devaient, disait-on, durer toujours ? Qu'elle eût été crédule celle qui s'y serait confiée ! qu'elle eût été malheureuse celle qui les eût payés de retour !

— Mais, reprenait Emmanuel avec autant de calme que la comtesse mettait de chaleur dans ses paroles, convenez que souvent une femme ne trouve dans le dévouement le plus absolu, dans le sacrifice d'une vie tout entière, qu'une légère satisfaction de vanité. Elle est tout pour nous, et nous ne sommes pour elle qu'un jouet qui amuse ses loisirs sans intéresser son âme, et qu'elle rejette sans regret à la première occasion, ne songeant ni à nos douleurs, ni à nos sacrifices. Il eût été bien crédule celui qui se serait fié à elle! il eût été bien malheureux celui qui aurait conservé tout son amour!

— Ne parlez pas ainsi, répondait Alix : si notre fierté se révolte un instant contre l'idée de reconnaître un maître, notre cœur l'emporte à la fin, et l'amour...

— L'amour!... dit à son tour Emmanuel. Ah! s'il était vrai, si le cœur d'une femme pouvait se donner en entier, aurait-elle d'autres projets, d'autres intérêts? S'il existe, cet amour, c'est dans une âme où la vanité ne commande point, que le plaisir ne distrait pas, et qui, fière de celui qu'elle aime, ne connaît rien de plus cher au monde que sa tendresse et sa gloire.

— L'amour est toujours ainsi! s'écria la comtesse.

— Non! reprit vivement Emmanuel. J'ai vu la femme la plus aimée, la plus certaine d'un dévouement sans bornes, s'amuser à repousser un amour... qu'elle partageait.

— Ah ! dit Alix avec une surprise inexprimable : car ces mots lui avaient appris qu'Emmanuel savait qu'il était aimé, et il le disait sans bonheur et sans joie...

— Oui, continua-t-il, elle sut faire à l'homme qui l'adorait un tourment de plus des sentiments qu'il lui avait inspirés, car il sentit qu'elle en rougissait.

— Non, non ! répétait Alix.

Emmanuel eut l'air de ne pas entendre, et poursuivit :

— Alors, par égard pour elle-même, par respect pour celui qui avait été digne de son affection, il ne voulut pas s'exposer à des mépris qui les avilissaient tous deux ; et, renfermant à jamais dans son âme ses douleurs et son amour, il se condamna près d'elle à un silence qu'il est résolu de ne plus rompre.

— Dites plutôt que son cœur inconstant porta près d'une autre cet amour...

— Jamais !

— Que, touché par des sentiments qu'il crut plus tendres...

— Il n'en chercha et n'en trouva pas d'autres. L'amitié peut-être...

— Est-il bien vrai? Répétez, Emmanuel, répétez que votre amour est encore à elle !

Alix était profondément émue. Son âme avait passé dans ses yeux noirs et pleins de larmes. Elle avait saisi la main d'Emmanuel, et son anxiété

semblait attendre de sa réponse le destin de sa vie. Il hésita !... Mais il y avait si peu d'espoir et tant de résignation dans les paroles qu'elle lui arracha, que c'était presque rester fidèle à sa résolution d'indifférence, que de prononcer froidement, comme il le fit, ces mots : Oui, mon amour est encore à elle seule.

Alors toute la vanité, toutes les idées imposées par le monde s'effacèrent. Alix ne fut plus qu'une femme jeune, aimante, dévouée. L'amour l'avait vaincue; lui seul la dirigea. Emmanuel, l'homme choisi par son cœur, lui parut préférable à tout : car point de bonheur sans lui. Alix le regarda !... Ce regard, il le comprit enfin comme elle le comprenait elle-même. Si Alix vit encore un peu d'incertitude sur son visage, cette hésitation ne servit qu'à lui prouver mieux tout le bonheur dont elle pouvait le combler. Ivre d'amour et de joie, la jeune comtesse entoura de ses bras l'homme qu'elle adorait, en lui disant : Emmanuel, je t'aime ! mon amour, ma main, tout est à toi !

Le lendemain, madame de Mirande était levée de bonne heure, et prête à sortir avant midi. Au moment où elle traversait le salon, Léonie se rendait chez elle. Depuis la veille le souvenir de la jeune fille ne s'était pas offert à son esprit.

— Léonie, dit la comtesse, je sors : une foule de détails, d'emplettes et de visites vont m'occuper. Je pars la semaine prochaine pour ma terre. Vous serez libre de retourner chez votre maman, car je

ne conserverai pas de demoiselle de compagnie. J'épouse M. Dalvigny; mon mariage aura lieu à la campagne, où ma grand'mère vient avec moi. Je vous donnerai, si vous le désirez, des recommandations pour vous placer chez quelque femme de ma connaissance.

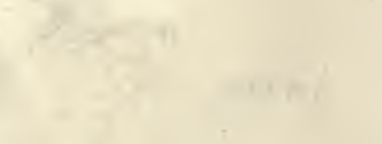
Après avoir prononcé ces mots d'un ton amical, qui satisfaisait entièrement sa conscience, et lui laissait l'idée qu'elle avait été jusqu'à la fin, pour Léonie, une bonne et bienveillante protectrice, madame de Mirande sortit sans jeter les yeux sur elle, sans penser qu'il avait pu s'éveiller aussi dans son âme des désirs, des sentiments et des passions; sans deviner que la jeune fille, enlevée à la pauvreté, à ses habitudes, à ses modestes projets, avait appris d'elle qu'il existe des plaisirs, des jouissances, des besoins, qui jusqu'à ce moment lui avaient été inconnus; qu'elle savait maintenant le pouvoir de l'opulence et le bonheur de l'amour; et que de son séjour près des riches elle n'aurait à rapporter dans sa pauvre retraite que déception, misère et désespoir.

Parce qu'un jour il avait convenu à la vanité de la femme riche de détourner sur la jeune fille pauvre un soupçon qui blessait son orgueil, le repos de la malheureuse enfant, le seul bien qui lui restât, avait été sacrifié à ce caprice. Elle était en cela, comme dans tout le reste, un moyen qui servait à augmenter les jouissances d'une autre; elle n'existait pas pour elle-même, si ce n'est pour souffrir.

La fortune avait fait deux parts : le bonheur d'un côté, de l'autre la douleur. Rien de tout cela ne s'était présenté à la pensée de la brillante comtesse; personne près d'elle n'y songea ; et la différence du sort de ces deux femmes, si elle eût frappé quelqu'un, n'aurait pas éveillé d'autres idées que celle d'un mal inévitable dans notre ordre social, trop fréquent pour qu'on pût espérer d'y trouver remède, trop ordinaire pour qu'on s'attristât en y pensant.

Une heure après l'instant où madame de Mirande sortit de son hôtel, madame Dolcey, tranquillement occupée dans la mansarde qu'elle habitait toujours, malgré les espérances qui s'éveillaient dans son cœur maternel, entendit des pas inégaux et pressés; puis la porte s'ouvrit; et Léonie, pâle, les yeux égarés, le visage baigné de larmes et les vêtements en désordre, entra avec peine, et tomba sans connaissance aux pieds de sa mère. Quand les soins de la pauvre femme parvinrent enfin à la ranimer, une fièvre ardente agitait la malheureuse jeune fille. Sa mère l'embrassait, puis pleurait en silence près du lit où elle l'avait placée : car elle avait tout deviné même avant que Léonie eût dit : C'est elle qu'il aimait, et ils se marient!

ANAÏS.



La soirée est fort avancée; quelques visites se sont succédé dans un élégant salon de la rue du Mont-Blanc : une jeune et belle personne, étendue sur un divan, rêve profondément, et sans paraître donner la plus légère attention à un grand jeune homme de vingt-cinq ans tout au plus, qui, après avoir bâillé, prend son chapeau, fait glisser ses cheveux châtains entre ses doigts, rajuste le col blanc qui borde sa cravate noire, et jette encore un regard d'intérêt sur la glace avant de partir.

Il s'arrête pourtant, car la belle personne, après avoir passé plusieurs fois sa petite main sur son front, et s'être doucement agitée sur les coussins, se dispose à parler. Il s'arrête; mais ce n'est pas à

lui que s'adressent ces paroles, que laisse tomber négligemment une bouche fraîche et boudeuse :

— Oh ! mon Dieu, que je m'ennuie !

Puis, deux beaux yeux noirs se baissent de nouveau, cachés par de longs cils; les lèvres rondes, et surmontées d'un duvet presque imperceptible, qui donne à leur contour un charme particulier, se resserrent d'un air mécontent : tout l'extérieur de la jeune femme qui vient de trahir ainsi sa pensée, annonce ces formes un peu prononcées du Midi, qui, même dans l'extrême jeunesse, n'indiquent rien de cette faiblesse et de cette timidité qu'on retrouve dans les formes grêles et délicates des femmes de Paris, et dont elles ont su faire un attrait de plus. C'est une beauté vive, énergique et capricieuse; et cette nonchalance, cette indifférence momentanée, lui sont si peu naturelles, qu'elles semblent plutôt une souffrance pénible qu'un doux repos.

Frédéric, le jeune homme aux cheveux châtains, devient attentif enfin; il regarde cette femme agaçante d'un air calme et presque moqueur; puis ces mots expliquent l'expression de sa physionomie :

— Allons, ma sœur, tout n'est pas désespéré, puisque tu connais ton mal! Tu pourrais te souvenir que je l'avais deviné : tu ne voulais pas en convenir; mais je m'y connais... j'étais absolument comme cela, quand...

Il retint, en souriant d'un air malicieux, le reste de la phrase commencée, et porta de nouveau ses

regards sur la glace ; il paraissait si content de la figure qu'il y contemplait, que son sourire ressemblait à un remercîment, et qu'on devinait sans peine qu'un souvenir de bonheur lui donnait de la reconnaissance pour ces yeux bleus si doux, ce visage gracieux et cette taille élégante qu'il regardait avec tant de complaisance.

La jeune femme avait soulevé sa tête ; ses yeux, fixés sur Frédéric, semblaient exiger qu'il achevât sa pensée ; mais il garda le silence, et sa figure laissa voir cette expression de réserve et de supériorité masculine qu'on trouve si souvent sur le visage d'un homme, et qui pourrait se traduire ainsi :

— Nous avons, nous, des plaisirs et des besoins qu'il n'est même pas permis à une femme de connaître et de désirer.

Puis, changeant entièrement cette expression, il ajouta avec autant d'affection qu'en pouvait éprouver son caractère égoïste et frivole :

— Mais aussi, Anaïs, quelle idée de donner ce soir ta loge à l'Opéra, de refuser le bal de M. Monval, et de rester ici à recevoir des ennuyeux !... Amuse-toi ! Qui t'en empêche ?

Anaïs avait laissé retomber sa jolie tête sur les coussins, et ne paraissait plus écouter les paroles de Frédéric ; seulement elle répéta avec une ironie profonde ces derniers mots :

— Qui m'en empêche ?

— D'abord, tu es riche ; ton mari ne te refuse

rien; sa maison de banque va très-bien; il fait chaque jour de bonnes affaires à la Bourse; il triplera sa fortune, j'en suis sûr.

— Je le crois bien, il ne pense qu'à cela.

— Il n'est pas jaloux.

— Il n'a pas le temps, répondit Anaïs.

Et une légère nuance de dédain et de tristesse perçait dans son sourire.

— Conviens que tu as fait un excellent mariage.

Anaïs ne répondit pas.

— Je sais, continua Frédéric, que M. Belval a seize ans plus que toi; mais, quand tu t'es mariée, à dix-sept ans, tu ne pouvais pas songer à épouser un homme de ton âge. D'ailleurs, Belval est très-bien encore; il a de l'usage; il a vu le monde; tous les goûts, toutes les folies de la jeunesse, sont passées pour lui; il est revenu des illusions : c'est ce qu'il faut pour un mari. Je ferai de même : je me marierai dans dix ans, quand j'en aurai fini avec la folie, les plaisirs et l'amour.

Ici Anaïs leva involontairement les épaules, et toute sa figure exprima une pitié dédaigneuse.

— Depuis cinq ans que tu es mariée, Belval ne t'a causé aucun chagrin : c'est beaucoup!

Un regard d'Anaïs répondit :

— Ce n'est pas assez!

— Tu es jolie!

Anaïs ne put s'empêcher de sourire, en disant pourtant avec humeur :

— A quoi cela sert-il?

— A tout, ma chère. La beauté chez une femme, c'est comme l'esprit pour un homme : avec cela on fait tout ce qu'on veut.

— Ce n'est pas sûr, dit la jeune femme, dont l'humeur paraissait cependant céder un peu à l'idée présentée par son frère.

Frédéric vit son succès : il fut encouragé; et, s'approchant avec intérêt, il prit l'air important de quelqu'un qui va donner des conseils. Anaïs eut l'air résigné de quelqu'un qui est forcé d'en entendre.

— Tu restes trop chez toi, surtout cette année : tu peux avoir bal, spectacle, concert pour chaque soirée.

— J'ai passé deux hivers ainsi : au printemps, j'étais malade de fatigue, et je ne m'amusais pas plus qu'à présent; seulement je n'osais pas dire : Je m'ennuie.

Frédéric chercha encore quel remède il pouvait offrir au mal de sa sœur. Il était évident que, dans un cas semblable, il en avait, lui, employé un avec succès; pourquoi ne l'indiquait-il pas? Cette idée vint à l'esprit d'Anaïs; mais elle ne dit rien.

— Et la musique, la peinture, tes occupations de demoiselle, pourquoi les as-tu négligées?

— A Paris, mon ami, les grands talents sont trop communs pour qu'on ose mettre de l'intérêt à de faibles ouvrages comme les miens. Ce que je puis faire n'a de prix aux yeux de personne.

— Et tes amis?

Anaïs le regarda d'un air étonné, puis dit en riant :

— Des amis! qui donc? Les gens qui dînent chez moi pour parler d'affaires avec mon mari? les femmes qui viennent pour me chercher des torts ou des ridicules? les jeunes gens qui me font la cour et voudraient augmenter leur réputation aux dépens de la mienne? Que je prenne de la peine pour obtenir leurs suffrages! mais ils ne feraient attention au tableau que j'aurais étudié, que comme toi, mon frère, ou comme mon mari, qui n'a jamais regardé ce paysage dont je me suis occupée trois mois, et qui, lorsque je chante, parle toujours de manière à m'empêcher moi-même de m'entendre.

Frédéric chercha dans sa tête tous les moyens de distraction permis aux femmes. Anaïs trouvait des objections à tous ; elle en avait d'ailleurs usé sans succès. Alors il s'écria :

— Comment donc font les autres femmes ?

— Elles s'ennuient, répondit tranquillement Anaïs.

— Je t'assure que non ; je n'ai jamais vu un moment d'ennui à madame Danville ; et je passe tous les jours trois ou quatre heures avec elle.

Anaïs sourit avec malice, en le regardant fixement. Frédéric se troubla, rougit, chercha vainement une parole... et il y eut un moment de silence.

La jeune femme soupira, et répéta lentement,

comme répondant à sa pensée : Madame Danville ne s'ennuie jamais !

Frédéric était embarrassé. Il voulut sans doute porter les idées de sa sœur sur un autre sujet, car il parla du bal que donnait le lendemain le ministre des finances, des personnes qui devaient s'y trouver; et il obtint enfin d'Anaïs la promesse d'y venir, et d'éclipser par sa toilette toutes les beautés de la finance, qui lutteraient ce soir-là de luxe, d'impertinence et de vanité.

— J'y conduis Albert; c'est moi qui l'ai fait inviter, dit Frédéric avec une certaine importance.

— Vous protégez M. le comte de Charency !

Et ces paroles étaient prononcées d'un air si moqueur, que Frédéric fut un moment déconcerté, mais il se remit promptement, et répondit :

— Pourquoi pas? chacun son tour. Il y a trois ans, Albert me donna l'entrée dans quelques salons du faubourg Saint-Germain; maintenant c'est moi qui l'introduis à la cour et chez les ministres. J'ai eu de la peine à le décider; sa famille le retenait : il a eu deux ans de fidélité à ses opinions; il faut un terme à tout. D'ailleurs on garde sa façon de penser et l'on danse. Il y aura de si jolies femmes chez le ministre ! Le plaisir est de tous les partis, et moi, je suis du parti où l'on s'amuse.

Depuis quelques instants, Anaïs n'écoutait plus; elle observait son frère, souriait à des pensées qui semblaient se presser en foule dans son esprit.

— Sais-tu, dit-elle enfin, que la nature s'est

trompée? C'est toi, Frédéric, qui devrais être à ma place, et moi je devrais être à la tienne.

— Veux-tu changer de costume? Tu feras le plus joli garçon du monde, répondit Frédéric en éclatant de rire.

— Non... mais si nous pouvions changer de caractère!... avec tes trois années de plus que moi, mon ami, tu t'amuses d'un bal, d'une fête; tu ne désires rien au delà de ces plaisirs. Jamais ces distractions n'ont laissé de vide dans tes journées; jamais tu n'as senti qu'il te faudrait pour être heureux un but à tes actions, un intérêt à ta vie, une croyance à ton âme, un sentiment vif à ton cœur.

— Ah! je t'arrête ici... Un sentiment vif à mon cœur!... Eh! mon Dieu, j'en ai toujours un... quelquefois deux... j'ai même été jusqu'à trois.

Anaïs le regarda avec dédain, se retourna de l'autre côté, appuya sa tête sur sa main, et toute sa personne annonça l'intention formelle de ne plus se donner la peine d'exprimer ses idées.

Frédéric continua.

— Que veux-tu donc que je fasse de mieux que ce que je fais? J'ai quinze mille livres de rente; c'est bien peu, il est vrai; mais à la mort de notre oncle le receveur général, cela se doublera au moins. Voudrais-tu donc, comme lui, que je devinsse notaire, agent de change, que sais-je? Non; cela me donnerait trop de peine. Je suis philosophe, moi : je me contente de ce que j'ai. D'ailleurs, je ne comprends pas qu'on ait le temps de faire quelque

chose ; je suis toujours en retard ; je n'ai pas une minute : ce matin, j'ai fait attendre trois quarts d'heure madame Danville ; et ce soir... tiens, il est plus de onze heures, et un ami comptait sur moi à dix heures et demie pour le conduire au bal... aussi je te quitte. Je suis fâché pourtant de te laisser seule ; mais une autre fois ne boude pas ainsi, et arrange ta soirée pour sortir ou pour avoir du monde.

Anaïs ne répondit pas ; et Frédéric, après un nouveau coup d'œil jeté sur la glace, sortit de l'appartement en répétant : Une autre fois arrange-toi pour avoir du monde.

Elle resta seule, immobile, les yeux fixés machinalement sur la bordure d'un tableau qu'elle ne regardait, ni ne voyait. Que de choses agitaient en ce moment cette jeune imagination livrée à elle-même, cette intelligence qui demandait à s'exercer, ce cœur qui battait si vite, cette âme où les émotions naissaient si violentes et si diverses ! Que de figures fantastiques traversaient cet esprit capricieux qui n'avait point un but où s'arrêter, qui ne savait où fixer ses désirs ! Que d'images variées, légères, tristes et joyeuses, se succédaient dans cette jolie tête si gracieusement appuyée ! C'était un mélange confus de formes fugitives, d'objets dont les contours étaient incertains et vagues, d'ombres qui se pressaient l'une contre l'autre, se disputaient la place, et disparaissaient tour à tour, semblables à ces légers nuages auxquels le vent donne mille formes bizarres, et au milieu desquels on croit tout à coup dis-

tinguer des objets régulièrement dessinés. Tantôt c'était le visage naïf d'une fille de quinze ans; c'était Anaïs elle-même qui se revoyait à cet âge avec sa simple robe de percale, son chapeau de paille, courant dans le parc de Merteuil, chez cette tante qui passait pour avoir admirablement remplacé la mère qu'Anaïs avait perdue; car c'était elle qui la faisait habituellement sortir de pension; c'était dans sa terre qu'on la menait pendant les vacances; c'était elle enfin qui l'avait mariée à M. Belval dès l'âge de dix-sept ans. Anaïs se transportait à cette époque d'espérance et d'illusion; elle se rappelait ses folâtres jeux, ses rêveries plus heureuses encore, quand, assise sous les peupliers qui bordaient la rivière, elle songeait à l'avenir où toujours apparaissaient le bonheur et l'amour. Dans ces rêves de sa quinzième année, elle s'était vue près d'un être adoré, dont la félicité dépendrait d'elle seule, à qui elle révélerait toutes ses idées, à qui toutes ses sensations appartiendraient. Ces rêves de jeune fille, si brillants, si purs, où l'amour est un mystère, le bonheur une certitude, le dévouement un besoin, le chagrin un mot vide de sens, le regret un mal impossible; ces rêves si beaux, Anaïs semblait encore les chercher avidement dans sa pensée; mais, malgré ses efforts, ils s'effaçaient sous la figure commune, la voix rude, la tournure lourde et fatiguée d'un homme de quarante ans, qui disait :

— Allons, une nouvelle faillite aujourd'hui! Mais aussi pourquoi ne pas imiter ma prudence? Au

reste, les fonds baissent ; cela donnera lieu à d'autres banqueroutes ; je l'avais prévu, je suis en mesure, et je ferai une bonne affaire.

Profondément préoccupé par ces idées, distrait de tout ce qui se passe autour de lui, c'est machinalement que cet homme entre dans l'asile mystérieux où, sur un lit doré, qu'environnent d'élégantes draperies bleu de ciel, repose sans sommeil une gracieuse jeune femme, s'abandonnant à des songes voluptueux, promenant ses regards sur les objets précieux, riches et d'un goût si parfait, qui décorent sa chambre à coucher, et mêlant à ses vagues rêveries l'image d'un être gracieux comme elle...

A la vue de cet homme vulgaire, dont l'image vient jeter une triste réalité à travers de si douces illusions, Anaïs a rapproché ses lèvres boudeuses avec une expression de dégoût ; ses sourcils se sont légèrement contractés, sa jolie tête s'est balancée vivement, comme pour chasser une idée qui l'oppresse, et son sourire ne reparaît que quand mille objets nouveaux ont pris la place de ceux qui lui étaient si pénibles. Ce sont les bruits variés d'un orchestre de bal, de voix douces et harmonieuses qui parlent de plaisir et d'amour ; de chevaux anglais qui fendent l'air en passant près d'un landau, où se plongent des regards d'admiration passionnée; puis c'est la physionomie contrainte d'une rivale inquiète et jalouse ; puis tout à coup se dessine clairement la robe de bal du lendemain, fraîche et ornée de fleurs légères. Elle voit les regards en-

viés des élégants danseurs, les regards envieux des danseuses, accueillant la merveilleuse parure!... Mais à ces tableaux qui s'évanouissent, succède l'aspect d'une chambre solitaire, où une jeune femme, accablée sous le poids de sa fastueuse oisiveté, cherche en vain un intérêt dans sa vie, une affection dans son cœur, et s'épuise en regrets sur l'inutilité de sa brillante existence.

— A qui suis-je nécessaire? Qui souffrirait si je n'étais plus là? Quel bien puis-je procurer aux autres? Jamais la pensée qui s'éveille dans mon âme ne grandira, ne fructifiera pour le bonheur de personne! Qu'importe qu'un sentiment généreux, une idée ingénieuse, un projet quel qu'il soit, aient fait battre ce cœur? Le talent, il serait inutile! le génie, importun! les vertus, méconnues! le courage, ridicule! Belval a-t-il jamais cherché en moi autre chose, a-t-il besoin d'y trouver plus qu'il ne rencontrait chez cette danseuse l'an dernier? si ce n'est pourtant le soin qu'on attend d'une femme de charge!... Si je n'étais plus, et qu'une autre n'eût pas changé de place les meubles de cet appartement, il pourrait ne pas s'apercevoir que ce n'est plus moi. Pour lui, toutes les femmes se partagent en deux classes, les vieilles et les jeunes; c'est la seule différence qu'il admette entre elles... Mon frère! il se serait brouillé avec moi, si j'avais refusé de recevoir madame Danville, et il eût oublié près d'elle qu'il a une sœur. D'ailleurs, Frédéric est un enfant qui plaît par sa gentillesse, et avec lequel on

ne peut échanger ses idées. Et lui, pourtant, si le plaisir lui manque, si le désœuvrement le fatigue, d'autres soins pourront remplir sa vie ; il pourra devenir utile... Mais moi ! rien, rien pour occuper mes journées si longues !

Puis la figure d'Anaïs, rembrunie par ces tristes pensées, souriait de nouveau à la robe de bal, y plaçait un bouquet de plus, une agrafe de brillants pour écarter davantage des belles et blanches épaules la gaze légère qui devait les orner sans les couvrir. Elle souriait encore !... mais en rougissant un peu, car la voix douce et sonore d'un beau jeune homme semblait répéter à ses oreilles : Gloire, puissance, richesse, tout cela n'est rien ; l'amour seul est la vie ! c'est pour lui que le ciel te fit belle; c'est par lui que tu peux être heureuse !

Alors Anaïs appelait à son secours contre cette séduisante figure qui revenait sans cesse, tout ce qu'elle avait appris et retenu des dangers et des torts auxquels on s'expose en écoutant cet enivrant langage. Mais quel appui soutenait cette jeune femme contre les séductions, la nature et l'amour? quelle force pouvait-elle invoquer ? Ce n'était point une religion, dont notre siècle indifférent et sceptique néglige ou discute toutes les croyances ; ce n'était pas une crainte personnelle, car mille exemples de tolérance rassuraient auprès d'elle les plus timides. Pourtant, depuis cinq ans, cette jeune et belle femme, passionnée, oisive, et respirant au milieu du monde une atmosphère de plaisir et d'a-

mour, cette femme était restée pure. C'est qu'il existe dans les âmes élevées un sentiment du bien, comme dans les esprits distingués un sentiment du beau ; c'est que, dans les êtres d'élite, que la nature a richement dotés, l'âme éprouve une jouissance pure à toute action qui semble bonne ; de même qu'une idée juste et vraie plaît à une grande intelligence, et qu'une sensation agréable et douce charme des sens délicats : c'est qu'il faut à une nature de choix bien des chagrins pour s'accoutumer au mal, comme bien des efforts pour s'accoutumer au laid.

Anaïs détournait donc ses naïves pensées de cet amour séduisant qui, pour elle, ne pouvait être que coupable ; elle évoquait de nouvelles visions, pour chasser cette opiniâtre figure qui se balançait dans tous ses rêves. Mais la fantastique image reparaissait, folâtre, mélancolique, tendre ou joyeuse, empruntant aux dispositions du cœur d'Anaïs l'expression dont elle se parait. Anaïs ne pouvait lui échapper. Elle se leva précipitamment du divan où elle était si nonchalamment posée, et où elle semblait être si bien ; elle marcha vivement, puis s'assit à son piano, commença un boléro, qu'elle abandonna pour exécuter un air de danse, qu'elle n'acheva point ; une valse succéda, dont le mouvement se ralentit peu à peu sous ses doigts, qui cessèrent bientôt d'errer sur le clavier. Alors, passant encore sa main sur son front soucieux, Anaïs s'approcha de la cheminée et sonna.

Un valet de chambre entra. Après avoir reçu quelques ordres et répondu à plusieurs questions, il ajouta :

— Madame sait-elle que Denise est arrivée ? Peut-elle entrer ? Il faut qu'elle soit en route demain, à cinq heures du matin.

— Qu'elle vienne ! dit vivement Anaïs, qui semblait soulagée en rencontrant un moyen d'échapper enfin à la solitude et à ses rêveries fatigantes.

Denise vint en effet. C'était une paysanne de vingt-trois ans, sœur de lait d'Anaïs ; celle-ci, depuis son enfance, l'aimait, s'intéressait à son sort, et avait contribué à la marier, quatre ans auparavant, au fils d'un fermier qui habitait à vingt lieues de Paris. Denise avait déjà trois enfants; et les soins maternels, le travail, le soleil brûlant des étés, le froid des hivers, auxquels elle était exposée, donnaient à son visage prononcé l'aspect d'un âge bien éloigné de l'âge d'Anaïs. Mais tout en elle respirait la joie ; et, grâce à cette expression, on éprouvait, à la regarder, autant et plus de plaisir peut-être qu'on en aurait trouvé à considérer des traits réguliers et délicats.

— Eh bien ! Denise, que viens-tu donc faire à Paris, dit affectueusement madame Belval.

— C'est une grande affaire qui m'amène, madame, et j'ai compté sur votre bonté. Mais d'abord, j'avais bien envie de vous voir. Depuis un an, pas un jour pour venir ! Il ne faut pas que je quitte la ferme d'une minute. Pourtant, cette fois, j'ai dit à

Jean : C'est une occasion ; ce voyage sera utile. Et je suis partie ce matin, à quatre heures, par l'accélérée. J'y remonte demain avant le jour, et je serai encore chez nous pour préparer le souper. C'est que je fais bien faute, quand je m'éloigne toutè une journée ! Rien n'est rangé à la maison, et mon pauvre mari ne sait plus où il en est ; sans compter que je suis inquiète de mes enfants, dès que je ne suis pas là.

— Tu n'as donc pas le temps de t'ennuyer?

La jeune paysanne regarda Anaïs d'un air étonné : cette question était la chose du monde la plus imprévue pour elle. Oh ! oh ! furent les seuls mots que sa surprise laissa échapper.

— Et la danse, le dimanche? je me souviens que tu l'aimais étant fille.

Un sourire d'une inexprimable naïveté anima la figure de Denise, quand elle répondit :

— Oh oui ! Jean me faisait toujours danser ; mais à présent...

Au ton dont ces derniers mots furent prononcés, il était évident que le plaisir passé s'effaçait devant le bonheur présent, qui semblait même donner du dédain pour le futile amusement qui l'avait précédé.

Anaïs soupira et se tut. Denise reprit :

— Voici donc ce que c'est, madame : le père de mon mari n'est plus qu'un vieillard ; c'était un fameux fermier et un bien brave homme ! Mais enfin, à présent c'est son fils qui fait aller tout, avec moi

qui l'aide de mon mieux. La terre vient d'être achetée par M. Derigny, le mari de mademoiselle Emma, qui venait jouer avec vous quand vous étiez petite. Ils habitent maintenant un château à deux lieues de chez nous; ils sont venus visiter la propriété. Voilà qu'ils ont eu l'air de trouver le beau-père bien vieux! Le pauvre homme touche à ses soixante et onze ans; mais l'ouvrage n'en allait pas moins pour ça, avec l'aide de Dieu et de nos bras. Hier, il nous a dit, le cher homme : « S'il faut quitter cette ferme où je suis depuis quarante-deux ans, ce sera ma mort; et vous, mes pauvres enfants, vous serez bien dans l'embarras. Il faut tâcher, puisque mon bail va finir, de l'avoir, vous autres, et nous ne nous quitterons pas. » Là-dessus, il a été décidé que je viendrais tout de suite à Paris pour vous demander de nous protéger dans cette affaire-là.

— Ah! nous réussirons! dit Anaïs qui déjà s'était identifiée avec les intérêts de Denise.

— Et M. Derigny aura en nous de bons fermiers, je vous assure! C'est nous qui faisons tout depuis longtemps, quoique le père Mathieu soit encore bon pour le conseil.

— Tu es heureuse?

— Je ne peux pas me plaindre. On a un peu de mal; mais, quand on voit que tout va bien, on est dédommagé. Si nous avons la ferme à nous, ce sera bien encourageant. Je ne regretterai pas ma peine; dès cinq heures, on est à l'ouvrage. Distribuer le travail, veiller aux soins de la maison!... oh!... il

y a tant de détails là dedans!... je me sens de force, pourtant; et je suis sûre qu'on citerait la ferme de Mathieu pour la mieux tenue de tout l'arrondissement, sans compter que le vieux père serait fameusement soigné! qu'il m'aime comme si j'étais sa propre enfant! Figurez-vous que cet homme-là, depuis dix ans qu'il était veuf, et qu'il ne se remariait pas à cause de son fils, il n'avait pas mangé une bonne soupe... Ah! d'abord, il faut une femme dans une maison; aussi je ne veux pas quitter la mienne. Mais penser que tout ce qui vous entoure dépend de vous, est heureux par vous! ne peut pas se passer de vous! ça fait du bien, ça! et l'on ne sent plus sa peine! On est si heureux de voir tout prospérer par ses soins!... Parmi nous, voyez-vous, madame, la fortune de la famille vient autant de l'économie et de l'activité de la femme, que du travail et de l'intelligence du mari. Ce n'est pas comme chez vous autres gens riches.

En achevant sa phrase, la jeune paysanne promena ses regards sur les divans et les sofas qui attestaient l'opulente oisiveté de sa sœur de lait.

Anaïs s'empressa de répondre :

— Ah! ne m'envie rien, ma pauvre Denise! tu es plus heureuse que moi.

— Mon Dieu! madame a donc du chagrin?

— Non, non! reprit en riant madame Belval, honteuse d'avoir laissé échapper une plainte que rien de réel ne justifiait. Elle se sentit humiliée de son infériorité en présence de cette femme du peu-

ple, heureuse dans sa misère, et utile avec ses facultés bornées; et la riche Anaïs éprouva un mouvement d'envie à côté de la pauvre Denise qui ne l'enviait pas.

Elle écrivit la lettre souhaitée pour les nouveaux propriétaires du domaine, se chargeant de faire encore d'autres démarches à ce sujet, s'il était nécessaire. Dans cette lettre, après avoir fait valoir adroitement le zèle, l'intelligence et la probité de ses protégés, et tout l'intérêt qu'elle leur accordait, Anaïs ajoutait :

« Depuis deux ans que tu t'es décidée à te fixer
« entièrement dans tes terres, ma chère Emma,
« notre correspondance a été négligée et nos rela-
« tions peu suivies. Nos habitudes deviennent dif-
« férentes; nos connaissances ne sont plus les mê-
« mes, et maintenant il est presque impossible de
« nous communiquer les détails de la journée, dont
« la confidence nous plaisait tant autrefois. Mais le
« résultat de nos actions, mais les impressions de
« notre vie et la situation de notre esprit, voilà ce
« qui ne doit jamais nous être indifférent; car
« nos cœurs ne peuvent devenir étrangers l'un à
« l'autre.

« Tu es heureuse! ces mots me suffisent. Une
« mère qui te chérit, un mari de ton choix, une
« sœur que tu aimes, te composent une vie de fa-
« mille dont ton caractère si calme et si doux reçoit
« tout le bonheur qu'il peut rendre. Le monde, tu

« le négliges et l'oublies pour vivre dans la solitude : « moi, ma chère, je vis dans l'isolement.

« Mes longues journées sont pleines de tristesse « et d'ennui : je me lève sans projets, je sors sans « plaisir, je rentre sans intérêt.

« Le bal me fatigue, la toilette ne m'amuse plus; « enfin il m'est presque indifférent qu'on me trouve « jolie.

« Je vois des femmes qui ont eu bien plus que « moi le temps de se lasser des plaisirs du monde, « et qui les recherchent encore avec fureur. Leurs « joies survivent quelquefois même à leur jeunesse; « et moi, qui n'ai que vingt-trois ans, je ne sais « plus où en trouver.

« On dit qu'il est des femmes que des amours « mystérieux intéressent, charment et occupent; « mais cela doit être bien rare! Comment se rési- « gner à une vie de mensonge et d'hypocrisie? « Comment placer son bonheur sur l'amour d'un « homme qui cesse de vous estimer? Oh ! mille fois « heureuses, ma chère Emma, celles qui trouvent « ensemble la vertu, le bonheur et l'amour ! la vie « leur est aussi facile qu'elle est pénible et cruelle « pour les autres.

« Garde bien ton lot! il en est peut-être à peine « une sur cent qui en obtienne un semblable ; et, « quand on a mal choisi, la vie est perdue!

« Adieu!

« A. B. »

II

Le lendemain, Anaïs, dont le cœur s'était soulagé la veille par ses longues rêveries et ses confidences à Emma, s'éveilla dans une disposition d'esprit plus calme et moins portée à la mélancolie. La jolie robe de bal fut le premier objet qui frappa ses yeux, et il fallut bien songer un peu à la composition de l'ensemble de la toilette. Si la magnificence, et, jusqu'à certain point, la recherche de la parure, dépendent de la richesse de celle qui la commande, et du nom des ouvriers auxquels on la confie, l'élégance parfaite est le fruit du goût et des soins de celle qui l'emploie. Il y a dans la toilette une partie morale qui peut faire deviner l'esprit et le carac-

tère, d'après l'inspection habituelle de la mise d'une femme. Aussi, le charme le plus puissant et le plus indéfinissable des ornements dont elle se compose, est une complète harmonie entre ces ornements et l'âge, la figure, les habitudes, de celle qui les porte.

Simple et naïve jusque dans sa toilette, la jeune fille ingénue n'indique que le goût de la danse pour lui-même, et le besoin du mouvement que rien ne doit gêner. Quand s'éveillera dans son cœur l'idée du jeune homme qui doit l'attendre au bal, quelques soins inconnus jusqu'alors, quelques ornements nouveaux, un ruban à sa ceinture, une fleur dans ses cheveux plus artistement arrangés, annonceront une pensée nouvelle. Si l'attrait de la coquetterie, ce désir de régner, cette gloire d'inspirer à tous ce que l'amour souhaite d'un seul, vient animer cette jeune imagination, tous les jours des objets variés embelliront ces charmes, qui doivent apparaître à chacun sous l'aspect qui peut le séduire. A mesure que ses goûts deviendront moins naïfs et s'éloigneront de la nature ; que, dans son âme, développée par le monde, naîtront des prétentions et des projets de tout genre, mille et mille parures diversifiées se succéderont ; et, si son esprit, entraîné par les folies qui l'entourent, faussé par les sentiments factices, monnaie courante de la société, mêle, dans l'âge mur, les goûts et la futilité de la jeunesse aux idées que les années amènent nécessairement, alors les ornements compliqués,

qu'elle appellera à son aide, attesteront l'incohérence et l'agitation de ses vaines espérances.

Si nous jugeons d'après ces observations, Anaïs avait conçu pour la soirée quelques innocents desseins de coquetterie générale; car elle essaya, en souriant, de donner à la richesse le charme de l'élégance, d'être à la fois belle et jolie, de se montrer en même temps simple et opulente, comme pour attirer tous les yeux et captiver les suffrages des goûts les plus opposés; enfin, pour tromper peut-être l'oisiveté de son cœur, elle occupa son esprit de ce projet dangereux de conquérir, qui, sans désir de posséder, fait risquer les chances d'un combat, où la victoire même peut coûter si cher.

Le bal était magnifique. Au milieu d'une foule de beautés remarquables, Anaïs resta sans rivale; elle fut la reine de la fête. Mais, plus d'une fois déjà, cette jouissance de la vanité avait pu enivrer son âme, et jamais pourtant elle ne l'avait complétement satisfaite. Elle se prenait à penser au vide, à la nullité d'un tel succès, à l'indifférence profonde où la laissait cette multitude curieuse; et son cœur se serrait de ne pouvoir, en s'épanchant, voir se refléter dans un autre toutes les impressions qui l'oppressaient.

Dans un moment où la conversàtion s'était établie entre les personnes qui l'entouraient, de manière à ce que son silence pût ne pas être remarqué, Anaïs avait laissé errer sa pensée sur cette espèce d'isolement si commun et si pénible, qu'on peut

trouver au milieu de la foule, quand, parmi ceux qui la composent, rien n'intéresse vivement notre cœur. Ses longs regards, empreints d'une inexplicable mélancolie, parcouraient vaguement les objets dont elle était environnée ; mais son âme en était absente : aussi n'avait-elle pas vu Frédéric et son ami qui, depuis quelques instants, s'étaient arrêtés devant elle. Son frère écoutait les discussions auxquelles les bals masqués donnaient lieu, et monsieur de Charancey observait avec intérêt et curiosité l'expression bizarre de la figure d'Anaïs.

— Mais à quoi penses-tu donc, ma sœur? s'écria Frédéric, dès que son attention se fut tournée vers madame Belval.

Anaïs tressaillit ; car elle vit en même temps des yeux fixés sur elle, qui cherchaient à deviner le motif de sa préoccupation, et semblaient indiquer de la sympathie pour les souffrances inconnues de la jeune femme. C'étaient les yeux d'Albert. Mais, honteux lui-même d'avoir tenté de pénétrer son secret, il cacha son embarras sous quelques phrases empressées et la demande d'une contredanse ; puis il s'assit près d'elle.

Alors Anaïs retrouva son aimable et brillante gaieté, ses reparties piquantes, ses vives saillies et ses pensées naïves et profondes; car elle sentit que rien n'était perdu. La réputation d'esprit de M. de Charancey était connue ; Anaïs savait qu'elle était méritée. Ce n'était pas une de ces réputations factices,

comme nous en voyons souvent surgir de notre temps, édifices fragiles, élevés à grand'peine par l'intrigue, ne se soutenant que par des efforts réitérés, et s'écroulant ainsi que des châteaux de cartes, dès qu'une attention de tous les instants a cessé d'y veiller. Albert avait tout simplement un esprit supérieur; les journaux n'en avaient point parlé ; il ne s'était point fait de coterie pour le proclamer ; il n'avait pas mis d'enseigne à son mérite : les bons esprits seuls l'avaient donc deviné, et la médiocrité envieuse les avait laissés faire ; car Albert était si insouciant! Sa paresse, ou peut-être son dédain, l'éloignait tellement de tout projet, de toute ambition, qu'il était sans danger de le louer ; il ne se trouvait sur le chemin de personne, pas même dans les succès faciles qu'offre le monde; et sa nonchalance était si grande, qu'on avait toujours le temps de le devancer.

Pourtant aucun homme, disait-on, n'avait inspiré des sentiments d'amour aussi vifs, aussi passionnés que ceux dont il avait été l'objet. Soit que, plus habituées à juger d'instinct, les femmes apprécient mieux la vraie distinction du cœur, soit que cette indifférence naturelle eût fait attacher un plus grand prix à des hommages qui n'étaient point prodigués, Albert était le but vers lequel se dirigeait le plus grand nombre des coquetteries, des agaceries des plus jolies femmes : jamais cependant il n'avait paru en tirer vanité, ni même y mettre la moindre importance. Si quelqu'une avait un instant fixé sa

fugitive attention, on l'avait vu reprendre bien vite son insouciante liberté.

Au milieu d'une société dont un des torts les plus réels, aux yeux des gens supérieurs, est cette uniformité apparente qui donne les mêmes formes à tous les individus, plus nivelés à proportion que leur rang s'élève davantage, Albert avait surpris avec intérêt cette individualité qui rendait Anaïs si piquante par le charme d'un naturel exempt de toute affectation. Plus d'une fois l'étude de cette naïveté que le monde devait nécessairement faire disparaître, avait attaché M. de Charancey; et la jeune femme avait été flattée de cette attention si enviée et si rarement obtenue. Mais toutes les fois que les yeux d'Albert s'étaient animés dans cette dangereuse contemplation, et qu'Anaïs avait cru lire d'autres projets ou d'autres espérances, sa réserve avait repoussé, sans réflexion, l'intimité que pouvait amener l'amitié d'enfance qui unissait Albert et Frédéric. Cependant, Anaïs s'était trouvée si découragée ce soir-là, dans cette foule où chacun ne s'occupait que de l'effet qu'il aspirait à produire; elle avait été si ennuyée des insipides propos des vulgaires danseurs qui l'avaient entourée, qu'elle accueillit comme un refuge la conversation intéressante et spirituelle de M. de Charancey, et s'en fit une protection contre la tristesse involontaire qui l'accablait. Anaïs était si habituée à céder à ses impressions, et les regards calmes d'Albert étaient si rassurants, que d'elle-même elle l'engagea à rendre

plus fréquentes les rares visites qu'il lui faisait, et que lorsqu'il lui demanda si elle serait visible le lendemain matin, elle répondit avec empressement qu'elle ne sortirait pas de la journée.

Jamais Anaïs n'avait été aussi animée que depuis ce moment : le besoin de sortir d'elle-même, de dissiper de tristes idées ; le plaisir d'être écoutée par un esprit assez fin et assez délicat pour l'apprécier, excitaient sa vivacité naturelle, que la médiocrité de sa société ordinaire comprimait habituellement.

« Comme madame Belval est coquette aujourd'hui ! » disaient de tous côtés, dans le bal, des femmes qui s'efforçaient vainement d'attirer à elles l'attention qui se fixait sur Anaïs. Plusieurs d'entre elles, qui semblaient autorisées, par une liaison plus intime, à se permettre une plaisanterie, trouvèrent moyen, dans un badinage où perçait un peu d'aigreur, de lui faire savoir qu'on la remarquait comme la plus coquette de la réunion ; et Frédéric ne manqua pas de lui dire :

— Je t'aime mieux ainsi, cherchant à plaire, que, comme hier, faisant de la morale; cela te sied mieux, et m'amuse davantage.

Anaïs répondait en riant :

— Vous êtes si nombreux pour m'accuser que je n'essayerai pas de me défendre : mais l'ambition de quelques succès m'est-elle interdite ? Ai-je donc dit bien des folies, que je vous vois prêts à crier : Au voleur !

Le bal finit : Anaïs, en rentrant chez elle, sentit s'éveiller une certaine espérance vague de bonheur. Satisfaite d'elle-même, contente des autres, elle se disait en riant : « Ce jour de coquetterie ne m'a pas mal réussi ; peut-être cet amusement innocent suffira-t-il à occuper mon oisiveté. Après tout, il n'y a pas de mal. » Anaïs aurait eu bien de la peine à expliquer ce qu'elle entendait par là, et quelle idée précise elle attachait à ce mot *coquetterie*. Dans le monde, on s'en sert pour exprimer des efforts qui sont la suite de projets arrêtés sur un amour qui plaît au cœur, ou tente la vanité. On l'emploie aussi pour peindre cette vivacité naïve, expression naturelle d'un esprit qui ne demande qu'à s'amuser, sans projets et sans espérances qui aillent au delà d'un moment de distraction. La coquetterie, qui fait quelquefois soupçonner l'amour où il n'est pas, et peut aussi le cacher là où il ne devrait pas être, la coquetterie est une arme offensive et défensive : il faut, pour s'en servir habilement, calme, présence d'esprit, vivacité et modération. Mais c'est un art peu cultivé de nos jours, car maintenant la passion et la patience s'épuisent si vite que, loin d'avoir le temps de s'occuper des détails, c'est à peine si l'on a celui d'arriver au but. Et, en effet, quelle place peut-il rester à cette guerre pacifique à côté des combats cruels de l'ambition, quand l'amour a si peu de chose à prétendre, même sur des cœurs de vingt-cinq ans, et ne se glisse qu'avec effort entre un regret de ne pouvoir parvenir à la dépu-

tation et un projet d'atteindre au ministère? Parmi les jeunes gens de notre époque, les uns, voués à des espérances politiques, ont abdiqué les grâces, l'insouciance, les passions et les plaisirs de la jeunesse, et n'apportent dans le monde qu'un ennuyeux pédantisme; les autres, comme par une réaction naturelle, ont banni toute idée raisonnable, tout projet sensé; ils se ruinent avec autant de soin que ceux-là en mettent à faire fortune, et, vivant entre eux avec tout l'abandon d'une liberté sans limites, ils perdent dans des excès grossiers cette délicatesse de cœur et d'esprit nécessaire pour se plaire dans la société des femmes, et pour leur paraître aimables.

Un bien petit nombre d'hommes distingués, au milieu desquels on remarquait Albert de Charancey, avaient su se préserver de l'un et de l'autre travers; et, auprès d'eux, les femmes comme madame Belval se trouvaient heureuses et à l'aise, car elles reprenaient toute leur valeur et tout leur pouvoir.

L'amour n'entrait pour rien dans cette joie réelle qu'éprouvait Anaïs, en pensant à l'attention d'Albert : pourtant elle se trouvait moins seule quand elle se fut retirée dans son appartement; elle se sentait moins ennuyée, quand elle se mit à réfléchir; et, le lendemain, en s'éveillant, avant même qu'elle se fût rendu compte de ses idées, un sentiment vague l'avertit que ses journées n'étaient plus sans intérêt; et la matinée s'écoula joyeusement.

Lorsque quatre heures sonnèrent, les yeux d'Anaïs étaient depuis longtemps fixés sur les aiguilles de la pendule, et suivaient autour du cadran d'or leur marche trop lente à son gré. Un bruit confus et extraordinaire de chevaux, de voitures, de fouet de postillon, de paroles bruyantes et gaies, l'arracha brusquement à sa rêverie; la porte s'ouvrit avec fracas, et Frédéric, en costume de voyage, et riant de toutes ses forces, entra dans le boudoir. Il aurait pu voir sur le visage de sa sœur une surprise qui n'était pas celle de la joie, mais il n'y fit pas attention, et s'écria :

— Devine où je vais!... mais non, impossible! c'est la plus drôle de chose du monde! je ne peux pas m'empêcher d'en rire! ce n'est cependant pas une bagatelle! Je ne serai pas revenu pour te donner la main ce soir, je t'en avertis... devine donc si tu peux!

— Quelque nouvelle folie! dit Anaïs avec dédain.

— Cette fois, du moins, elle n'est pas de mon invention : je ne suis que le compagnon d'Albert qui m'a décidé à partir ce matin avec lui pour l'Angleterre.

— L'Angleterre!... M. de Charancey!... dit avec effroi madame Belval.

— Oui, reprit Frédéric, pour une chasse au renard à laquelle lord Stanhope nous avait invités l'autre jour.

Anaïs, qui s'était levée à l'entrée de son frère, et

que sa curiosité avait tenue debout, retomba alors sur son fauteuil.

— Tiens, vois par la fenêtre la berline, les quatre chevaux de poste, et Albert lui-même, qui m'attendent à la porte ! Je suis monté pour t'embrasser ; car qui peut répondre des orages ?

Il aurait pu parler longtemps sans craindre d'être interrompu ; aussi, après un moment de silence, il reprit :

— Oh ! il ne faut pas m'en vouloir ! c'est un dévouement d'ami ! ce pauvre Albert !... je l'arrache aux piéges d'une coquette.

— Que dites-vous, Frédéric ? s'écria vivement Anaïs.

— Moi, vois-tu, je suis un étourdi, mais l'amitié est chose sacrée ! le laisser partir seul !... impossible !... Et puis, c'est très-curieux une chasse au renard en Angleterre.

La figure de la jeune femme exprimait une incroyable anxiété.

— Ce cher Albert ! quelque chose le préoccupait : j'ai vu cela tout de suite en entrant chez lui ce matin : il était levé avant neuf heures ; j'ai d'abord pensé qu'il était malade, ou qu'il avait une affaire d'honneur, lui qui ne sort jamais de son lit avant midi ! mais non, c'était tout à fait moral ! j'ai entendu qu'il se disait à lui-même, en se mettant sa cravate :

— Irai-je ? n'irai-je pas ? elle est bien coquette !

— Ah çà ! me suis-je écrié, tu es amoureux.

— Moi!... Et riant comme un fou de ce qui venait de lui échapper : Si amoureux, m'a-t-il dit, que je pars dans trois heures pour l'Angleterre, malgré le rendez-vous que j'ai pour ce matin.

— Un rendez-vous? répéta Anaïs hors d'elle-même.

Et, malgré son étourderie, Frédéric eût été frappé de l'étrange expression de la figure de sa sœur, si l'obscurité de l'appartement, en cet instant où le jour finissait, ne l'eût entièrement dérobée à ses regards.

— Oui, dit-il, il paraît que c'était un rendez-vous; mais Albert ne s'en souciait pas beaucoup, comme tu vois. Au fait, qui cela peut-il être? madame Delmont?... Oh! non; elle est si prude!... Madame de Ferrières? Elle n'est pas assez jolie!... Et Albert a tant de quoi choisir! Enfin, qui que ce soit, elle sera bien attrapée!... elle attendra, et son héros sera sur la route de Calais!... Oh! c'est à en mourir de rire! ne trouves-tu pas? qu'en dis-tu?

— Très-plaisant, en vérité.

Et rien ne peut rendre le ton dont ces mots furent prononcés par la tremblante jeune femme.

— Comme nous allons nous amuser ensemble pendant la route, en nous figurant tout ce que la beauté délaissée imaginera dans son dépit!... si toutefois Albert me permet d'en rire; car il a déjà voulu m'imposer silence, et me faire croire que je m'étais trompé. Au reste, je le forcerai bien à me tout dire et à en plaisanter avec moi... Ce sera un

délicieux voyage... Mais je le laisse se morfondre à la porte, ce pauvre garçon... Adieu... Tu dois me savoir gré d'avoir fait arrêter la voiture malgré lui : je ne voulais pas partir sans t'expliquer mes raisons, surtout ayant promis de t'accompagner ce soir. Il faudra que tu te procures un autre cavalier. J'espère que je te montre une véritable amitié. Je n'ai fait d'adieux à personne : madame Danville part aujourd'hui avec son mari, qui n'a pas voulu qu'elle restât à Paris pendant un voyage qu'il est obligé de faire à Bordeaux pour un procès. Je serai de retour avant elle : d'aujourd'hui en quinze jours, je m'engage à te donner la main pour le second concert de madame Dolban. Je regrette de te laisser aller sans moi ce soir au premier ; mais nous sommes convenus d'être de retour juste dans quinze jours, à cette heure-ci. Je te quitte... Ah çà ! mais tu as l'air de m'en vouloir ?

— Non, non, dit vivement Anaïs en revenant à elle et serrant affectueusement la main de son frère, qui l'avait embrassée sans qu'elle s'en fût aperçue, sans qu'elle eût entendu les dernières paroles qu'il lui avait adressées.

— A la bonne heure ! répondit Frédéric : allons ! tâche de ne plus t'ennuyer. A notre retour, je te conterai tout notre voyage. Quand je dis tout... Adieu, ma sœur.

Et Frédéric sortit en riant, l'esprit occupé sans doute des restrictions qu'il espérait être contraint de mettre dans ses futurs récits.

III

Après le départ de Frédéric, madame Belval resta seule ; et il eût été impossible de deviner l'impression qu'elle avait reçue : elle était demeurée dans un état complet d'immobilité, et rien ne trahissait l'agitation de son esprit, si ce n'est un mouvement involontaire de ses mains froissant un léger écran de plumes qui se rompit sous ses doigts, et qui, au bout de quelques instants, n'offrit plus que des débris informes semés sur sa robe et sur le tapis. L'action machinale qui avait ainsi anéanti l'innocent petit meuble, survécut même à sa destruction ; car les doigts s'agitaient encore sans objet autour du joli manche d'ivoire, quand il n'y restait plus rien

qui attestât sa destination première. Des domestiques entrèrent ; ils éclairèrent l'appartement, qu'ils traversèrent plusieurs fois. Anaïs ne bougea point ; elle ne les vit pas. M. Belval revint de la Bourse, il entra ; elle ne l'entendit, ni ne l'aperçut. Il s'approcha ; et ces mots seulement, prononcés très-haut : Anaïs, qu'avez-vous ? la ramenèrent à ce qui se passait auprès d'elle.

— Mon Dieu, quelle pâleur !... Quoi ! vous trouvez-vous mal ? s'écria M. Belval, frappé de surprise en voyant l'expression extraordinaire du visage de sa femme.

Elle essaya de se remettre ; mais il semblait qu'un songe pénible la poursuivît, qu'il la pénétrât à la fois d'étonnement, de colère, de douleur et d'effroi. C'était tour à tour de la curiosité, de la haine, de la pitié qui se peignait sur sa figure... Son mari n'y voyait qu'une souffrance physique : il envoya chez le médecin ; et, après quelques efforts pour tâcher de présider au dîner, madame Belval, afin d'échapper à la contrainte et de retrouver la solitude, consentit à se mettre au lit.

Les jours suivants, Anaïs conserva de son indisposition le droit de rester chez elle, de se refuser aux invitations, et même de faire défendre sa porte. Seulement, M. Belval disait : « Je n'ai jamais vu une maladie comme celle-là. Le médecin assure que tu n'as pas de fièvre ; toi-même tu prétends ne pas souffrir ; et pourtant ta figure est tellement changée, que tu es méconnaissable. D'ailleurs, il faut, ma

bonne amie, qu'il y ait en toi quelque chose de singulier! Tu n'as pas souri une seule fois depuis le moment où tu as été indisposée; tes joues sont pâles, tes yeux brillants; tu tressailles involontairement; souvent, je te parle durant dix minutes sans pouvoir attirer ton attention; tu n'as aucun chagrin, et il semble qu'une idée constante occupe et remplit ta tête sans laisser place à autre chose. Tout cela m'est venu à la pensée depuis hier : toi, qui ne parles plus pendant la journée, tu t'es mise à parler la nuit, en dormant.

— Comment cela? qu'avez-vous entendu?

— Oh! rien de bien clair; mais on aurait pu croire que tu as des raisons d'en vouloir à quelqu'un. Tu parlais du mal qu'on t'a fait, du malheur d'être une femme faible qui ne peut se venger... de mépris... de haine!... et tu as nommé Frédéric.

— Frédéric! s'écria la jeune femme, qui peut-être avait craint d'entendre un autre nom.

— Cet étourdi est bien capable de quelques folies; mais il t'aime beaucoup et ne peut vouloir chagriner sa sœur. Je me souviens encore que tu as dit...

— Quoi donc?

— Que je le hais!... C'est un méchant homme!

Anaïs ressaisit assez d'empire sur elle-même pour répondre en souriant :

— Oh! mon pauvre frère!... Je ne peux pas avoir dit cela de lui. C'est quelque mauvais rêve

dont je n'ai aucun souvenir, et l'effet de la fièvre qui m'agite quelquefois la nuit.

— On veillera près de toi, ma chère... et moi-même...

Anaïs remercia avec affection M. Belval de ces témoignages d'intérêt, insista pour qu'il n'en fît rien, et sentit la nécessité de se contraindre, afin d'épargner à son mari des inquiétudes inutiles et dangereuses.

Madame Belval reprit donc en apparence son genre de vie et ses distractions ordinaires; et personne autour d'elle ne fut assez attentif, ou assez clairvoyant pour s'apercevoir qu'elle portait partout une disposition d'esprit nouvelle. Une idée secrète, dont elle était devenue la proie, et qui ne la quittait plus, agissait sur elle à chaque instant et malgré ses efforts; cette idée l'obsédait, la fatiguait sans cesse. Parfois, elle animait ses yeux d'un feu extraordinaire; par moments, elle décolorait son visage, ou lui donnait l'aspect de la colère, du dédain et de la haine; plus souvent encore, on pouvait remarquer sur ses traits les indices d'une incertitude singulière; et en effet, Anaïs voyait les jours s'écouler sans qu'ils apportassent à son esprit inquiet une résolution arrêtée sur sa conduite future.

Ils reviendront, disait-elle avec anxiété, et cet homme, reçu de nouveau chez moi, pourra chercher dans mes yeux, sur mon front, si sa cruelle plaisanterie et son injuste mépris auront laissé quel-

ques traces de dépit ou de chagrin... Et peut-être cette délicatesse blessée qui s'irrite de son dédain lui paraîtra la preuve d'un sentiment plus vif et plus tendre. Oh! que je suis heureuse, dans mon chagrin, que l'amour ne se soit pas approché de mon cœur! Comme il est insensible cet homme!... jamais il n'a rien aimé que lui-même... Cette nonchalance insouciante, c'est l'égoïsme le plus complet... Et ne pouvoir lui dire combien je hais et je méprise ce caractère odieux!... Lui rendre une dédaigneuse indifférence, il l'appellera du dépit; l'accueillir comme s'il n'était point parti, il imaginera que je forme sur lui de nouveaux projets... Ne plus le revoir... ah! ce serait mettre le public, comme lui-même, dans la confidence de tout ce que j'ai souffert.

Et ces résolutions diverses se succédaient sans aucun résultat; et toutes les idées qui auraient pu occuper Anaïs, s'effaçaient devant cette pensée et devant la figure de M. de Charancey, toujours présente à son esprit avec cette expression douce et gracieuse qui lui était habituelle, et à laquelle elle s'efforçait en vain de substituer l'air de moquerie froide et méchante qu'elle supposait avoir dû présider à son projet de départ.

Sous le poids de cette idée fixe, les jours se passèrent péniblement, et madame Belval en était encore obsédée quand arriva le quatorzième jour, et que son mari lui dit à déjeuner : Demain Frédéric dînera avec nous.

Ces mots frappèrent Anaïs comme une nouvelle imprévue et subite, quoique la pensée de ce retour ne fût pas un seul instant sortie de son esprit. Son agitation devint si vive que, pour essayer de la calmer, et malgré le froid encore assez piquant, elle voulut faire une promenade à cheval, et chercha quelque distraction dans une course assez violente pour être dangereuse. Le froid et l'obscurité la forcèrent enfin de rentrer; et dès qu'elle fut seule, toutes ses impressions revinrent plus fortes que jamais, avec cette idée : il faut pourtant savoir ce que je ferai, puisqu'ils seront peut-être ici demain à pareille heure.

En ce moment le salon était éclairé; Anaïs avait remplacé l'amazone par un robe de crêpe blanc, simple parure, si convenable à une maîtresse de maison qui veut laisser à ses amies le plaisir de briller chez elle, sans renoncer pourtant à celui de plaire. Elle attendait quelques personnes invitées à dîner par M. Belval, et espérait échapper avec elles à la persécution de ses souvenirs.

La porte s'ouvre; un laquais annonce : Anaïs croit avoir mal entendu. Par un mouvement machinal, elle se lève brusquement, et voit M. de Charancey pâle, en désordre, en habit de voyage, et presque aussi troublé qu'elle-même.

— Ne vous effrayez pas ainsi, madame, s'écrie-t-il; l'accident de Frédéric est peu de chose.

— Frédéric!... dit Anaïs, sans savoir seulement quel mot sa bouche prononce.

— Ce ne sera rien... mais une légère fracture au bras droit l'empêche d'écrire : retenu forcément à Calais, une lettre qui n'eût pas été de lui vous aurait trop inquiétée ; vous l'attendiez demain ; je suis parti à franc étrier, m'étant assuré d'abord qu'il ne pouvait y avoir aucun danger pour Frédéric. C'est après le premier appareil levé, et la consultation des plus habiles chirurgiens, que je me suis hasardé à le quitter, afin de venir vous rassurer moi-même, et vous épargner ainsi quelques heures d'une inquiétude cruelle. Mais, grand Dieu ! ai-je donc été trop imprudent ? Vous tremblez !...

Et il soutint Anaïs qui chancelait, et qui serait tombée sans l'appui du bras d'Albert.

— Mais rassurez-vous donc !... ce n'est rien, je vous le jure !... L'aurais-je quitté s'il avait beaucoup souffert ?... Oh ! je vous en supplie, ne tremblez pas ainsi... C'est pour vous sauver un chagrin que je viens. Si je me suis trompé, je suis bien malheureux.

Et ce ton affectueux, cette voix si émue, ce cœur qui se montrait si dévoué à l'amitié, produisirent sur Anaïs une impression indéfinissable, qui remplit ses yeux de larmes. Elles coulèrent bientôt en abondance sur sa figure ; aucun mot n'aurait pu peindre ce qui se passait dans son âme; mais cette irritation qui l'avait soutenue pendant quinze jours, avait subitement fait place à un profond attendrissement. Anaïs pleura longtemps. Les détails du duel que Frédéric avait provoqué sur le paquebot

par des plaisanteries adressées au plus flegmatique des Anglais, et que lui, Albert, n'avait pu empêcher, furent donnés avec tous les ménagements de la délicatesse et de l'amitié.

M. Belval, qui était arrivé presque aussitôt, ne s'étonna point des pleurs répandus par sa femme.

— Elle est si bonne et si sensible!... disait-il à M. de Charancey: d'ailleurs, depuis le départ de son frère, elle est extrêmement souffrante. Si vous saviez...

En ce moment les yeux d'Anaïs se levèrent pour implorer le silence de son mari ; mais ce fut le regard d'Albert qu'ils rencontrèrent, et le trouble violent qu'ils excitèrent dans l'âme du jeune homme fut compris par Anaïs avant même qu'il lui eût dit :

— Ah! je n'aurais pas dû venir.

— Pourquoi cela? répondit M. Belval; si ma femme, rassurée par vos discours, éprouve encore une émotion semblable, que serait-ce donc si une lettre écrite par une main étrangère eût apporté la nouvelle? Elle aurait cru son frère mort, et je ne sais pas ce que nous aurions pu faire pour la consoler... En vérité, nous vous avons une grande obligation.

Un regard de remercîment fut adressé à M. de Charancey : ce regard était bien doux. Des larmes d'attendrissement et de reconnaissance brillaient dans des yeux bien beaux et bien expressifs... Pauvre Frédéric ! était-ce uniquement pour toi? et Albert n'en devina-t-il pas la cause?

Ce fut en vain que M. Belval voulut retenir le voyageur à dîner ; il repartit à l'instant, afin de donner plus promptement ses soins à son ami et des nouvelles à sa sœur.

Un malheur avait donc frappé madame Belval ; et chaque invité lui prodigua les phrases de circonstance qu'exigeait la blessure de Frédéric. S'il eût été moins tard, on aurait remis le dîner ; mais du moins on supprima la danse et la musique qui devaient occuper la soirée.

Anaïs ne sortit pas les jours suivants. Si on l'eût vue seule dans son appartement, n'imposant aucune contrainte à l'expression de sa physionomie, on se serait étonné que, depuis la nouvelle d'un triste événement arrivé au frère qu'elle aimait, un sentiment de calme et de bien-être se peignît sur cette figure si sombre et si soucieuse pendant quinze jours, et que la souffrance en eût complétement disparu. Elle avait besoin de se répéter à chaque instant que le mal de Frédéric était sans danger, pour n'être pas trop mécontente de ce sentiment de joie qui s'éveillait malgré elle dans son cœur.

Les nouvelles de Calais se succédèrent rapidement ; puis elles se rapprochèrent. Albert n'eut pas le courage de s'opposer trop fortement à la volonté de son ami, qui hâtait leur retour à Paris ; et bientôt Frédéric, installé chez sa sœur, reçut d'elle les soins que son état commandait, et que la fatigue de la route avait rendus plus nécessaires.

Anaïs le quittait rarement ; M. de Charancey était

sans cesse près de lui. Dès que le malade était levé, on le plaçait sur un divan du salon de sa sœur, afin qu'il profitât des distractions de la société. Anaïs ne sortait plus et recevait peu de monde : on lisait haut pour amuser Frédéric; madame Belval choisissait les livres, et Albert faisait l'office de lecteur. Quelquefois on chantait ensemble... pour distraire Frédéric; puis on causait, on riait, on plaisantait... en tenant compagnie à Frédéric; et l'on éloignait une société plus nombreuse... afin de ne pas fatiguer Frédéric.

On n'avait point reparlé du voyage ni des circonstances qui l'avaient décidé; il semblait qu'Anaïs et Albert craignissent également tous deux ce qui pouvait reporter l'esprit sur ce triste moment. Mais Frédéric, dans un accès de gaieté, dit un jour à Albert :

— Ah çà! mais à propos, tu ne m'as pas conté ce qui est advenu de ton brusque départ? As-tu revu la beauté délaissée? Comment as-tu été reçu?

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, répondit Albert, presque aussi troublé qu'Anaïs, dont les joues s'étaient couvertes de la plus vive rougeur.

— Allons donc! ne fais pas le mystérieux, ma sœur sait cela.

— Comment? s'écria M. de Charancey.

— Oui sûrement, reprit Frédéric sans voir l'embarras qu'il causait. D'abord, moi, je n'ai rien de caché pour elle; ensuite il fallait bien justifier ce voyage précipité, quand je manquais à ma promesse

de l'accompagner le soir; et je lui ai appris que tu avais une petite vengeance à exercer sur une coquette capricieuse, et...

— Que dis-tu? Ah! ce n'est point cela.

— Si fait, si fait, continua l'impitoyable Frédéric. Eh bien! de quelle façon t'a-t-on accueilli? Je parie qu'on t'a fait fermer la porte?

— Mais je te répète que tu te trompes; il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que tu dis.

— Laisse donc, mon ami, je me souviens très-bien... N'est-il pas vrai, Anaïs? je t'ai dit, au moment de partir, qu'Albert avait un rendez-vous pour ce jour-là, à trois heures, mais qu'il s'amusait de l'idée d'y manquer, et de la colère de la jolie femme qui l'attendrait en vain, et à laquelle il voulait échapper.

Jamais l'expression du regret, de la crainte et de la souffrance, ne s'était peinte avec tant de force sur le beau visage d'Albert, que dans ce moment cruel. Il attacha ses regards sur Anaïs : elle vit son anxiété; elle remarqua comme il souffrait, comme il était craintif... Elle sourit... elle était vengée.

— Ah! dit-elle en riant, vous êtes parti pour échapper à la séduction?

— J'espère, reprit Frédéric, que tu n'en es pas pour tes frais de poste? D'ailleurs, ce serait peine perdue maintenant.

— Tu le crois? dit Albert.

Et sa figure exprimait le plus profond découragement.

— Oh ! pour le coup, reprit Frédéric, si tu réussissais en te faisant maudire, ce serait du nouveau. Au reste, le nouveau, le bizarre, voilà ce qui charme à présent. Il faut étonner d'abord ; l'amour et la gloire s'obtiennent par surprise ; et d'ailleurs, les femmes sont bien souvent près d'adorer celui qu'elles détestent. Pour cette fois, cependant, tu as été trop loin, et je suis sûr qu'on ne te pardonnera jamais.

— Peut-être !... dit Albert lentement, et les yeux fixés sur Anaïs. Quand c'est l'orgueil seul qui s'irrite de ce qu'on lui refuse, il ne pardonne guère, il est vrai ; mais quand c'est un cœur blessé qui s'afflige de ce qu'il perd, il pardonne toujours.

Frédéric se rétablit enfin. On était arrivé aux derniers jours du carême : les bals, les fêtes avaient cessé, et madame Belval continuait à rester souvent chez elle. Les lectures, la musique, les conversations intimes avaient toujours lieu ; seulement Frédéric, joyeux de sa liberté, et voulant réparer le temps perdu, ne faisait plus partie de la réunion.

Un soir, comme de coutume, Anaïs était chez elle ; comme de coutume aussi, M. de Charancey était à son côté. Un domestique apporta une lettre, et, en y jetant les yeux, madame Belval s'écria : « C'est d'Emma ! » Un regard dit à Albert : « Vous savez ? » Et il y avait dans ce regard une expression indéfinissable qui semblait annoncer que rien dans le cœur et dans la vie d'Anaïs n'était inconnu à celui

qu'elle pouvait regarder avec une telle confiance.

Il s'approcha du fauteuil où madame Belval était gracieusement penchée ; et un mouvement qu'elle fit en décachetant la lettre, les plaça si près l'un de l'autre, que les boucles légères des cheveux d'Anaïs caressaient le front d'Albert quand elle lui eut dit : « Lisez avec moi, » et que ses yeux suivirent sur le papier les mots que la jeune femme prononçait tout haut.

« Tes protégés, ma chère Anaïs, écrivait Emma, « ont obtenu ce que tu désirais pour eux, et je me « fais un plaisir de t'annoncer cette nouvelle ; d'au- « tant plus qu'il me semble que tu as besoin de « choses agréables, et que je suis inquiète de te « voir plongée dans une mélancolie si profonde. »

A ces mots, Anaïs s'interrompit, étonnée, regarda en souriant M. de Charancey ; et, comme se souvenant tout à coup d'une chose effacée de son esprit, elle s'écria :

— C'est vrai, pourtant ! je lui avais écrit cela !... Il y a trois mois, ajouta-t-elle faiblement et à voix basse.

« Tu te plains de la longueur de tes journées et « de l'ennui de ton isolement. Les sentiments péni- « bles qui ont dicté tes plaintes m'ont tristement « affectée. »

— Pauvre amie ! je m'en veux de l'avoir affligée ainsi ! Oh ! je lui répondrai bien vite qu'il n'en est rien ! je me plais tant chez moi ! je suis si heureuse

quand des ennuyeux ne viennent pas usurper un temps toujours trop court à mon gré !

La figure d'Albert exprimait la satisfaction la plus vive. Anaïs reprit la lecture de la lettre.

« Enfin, je t'ai crue dans un état désespéré, « quand j'ai vu que tu ne te souciais plus d'être « jolie. »

Anaïs leva les yeux ; ils rencontrèrent ceux d'Albert ; et un sourire plein de gentillesse et de joie naïve démentait ce qu'elle venait de lire. Elle poursuivit :

« Tu me parles presque avec envie de ces femmes « dont la nullité s'arrange des vains amusements « qui te paraissent insipides. Ah ! c'est sans doute « un malheur et une souffrance de tous les jours, « que de voir condamnées à d'inutiles niaiseries ou « à l'oisiveté complète, des facultés dont l'emploi « aurait pu servir au bonheur des autres et de soi- « même !... Mais il faut se résigner, ma chère Anaïs ! « nous n'avons pas le choix des vertus ; et, comme « tu me le dis dans ta lettre, il en coûte trop cher « à celles qui manquent aux devoirs qu'on nous a « imposés. »

Ici la voix d'Anaïs s'affaiblit ; le papier trembla légèrement dans sa main ; mais elle n'en détacha pas les yeux ; et, après un moment d'hésitation, elle continua de lire haut :

« Que j'aurais voulu pour toi le bonheur que j'ai « trouvé dans un mariage selon mon cœur ! Être « unie à l'homme qu'on aime, qu'on estime plus

« que tout au monde ; sentir son caractère protéger « notre faiblesse ; être à la fois fière et heureuse de « son amour !... »

En ce moment, le bras qui s'appuyait sur le fauteuil d'Anaïs se trouva passé autour de sa taille élégante, et pressa doucement contre le cœur d'Albert la jeune femme, qui, par un léger mouvement, sembla y chercher un asile.

Après quelques minutes de silence, la lecture de la lettre se poursuivit.

« Un amour partagé est la plus grande félicité où « l'âme puisse prétendre ; c'est une source inépuisa- « ble de douces émotions ; et, dans la plus profonde « solitude, un tel sentiment occupe plus la vie que « ne le pourraient faire tous les plaisirs et toutes « les ambitions du monde. »

— Oh ! que c'est vrai !.... s'écria naïvement Anaïs.

Les lèvres d'Albert touchèrent les beaux cheveux noirs qui étaient si près de lui.

« Mais, ajoutait Emma, que tu as raison, ma « chère amie, de t'effrayer du sort de ces femmes « qui n'ont pas su résister à un amour que la so- « ciété condamne, et contre lequel les hommes sont « sans pitié ! »

Anaïs tremblait ; les mots sortaient avec peine de ses lèvres... Albert voulut arracher la lettre... elle la retint, et s'efforça de continuer... Ce fut en hésitant et s'arrêtant souvent qu'elle lut encore ces lignes :

« L'âme sensible et délicate se brise dans cette « lutte effrayante de la passion contre l'opinion qui « la poursuit jusque dans le cœur de l'homme « qu'elle aime. »

— Oh!... dit Anaïs, comme si elle eût été frappée d'une douleur aiguë, qu'elle voulait dissimuler en essayant de lire encore ce qui suit :

« Tôt ou tard ces liens funestes se rompent ; et « repos, réputation, estime, tout est perdu, pour « un amour qui ne peut durer, dont on nous fait « un crime, et qui est pourtant le seul intérêt qu'on « ait laissé à la vie d'une femme. »

Alors le papier s'échappa de ses doigts; et une larme brûlante tomba sur la main d'Albert qui s'était avancé pour le prendre. Anaïs leva sur lui des yeux pleins d'inquiétude et d'effroi... Puis les vives couleurs qui l'animaient en ce moment s'effacèrent; et, tremblante, elle cacha contre le cœur du jeune homme son visage pâle et baigné de pleurs.

Depuis quelque temps déjà on avait pu remarquer qu'Anaïs pleurait parfois... Mais il est vrai de dire qu'elle ne s'ennuyait plus.

FIN.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

